

A man and a woman in formal attire are embracing in front of a city skyline at night. The man is wearing a dark suit and the woman is wearing a dark dress. They are looking at each other with a romantic expression. The background shows a city skyline with many lit-up buildings.

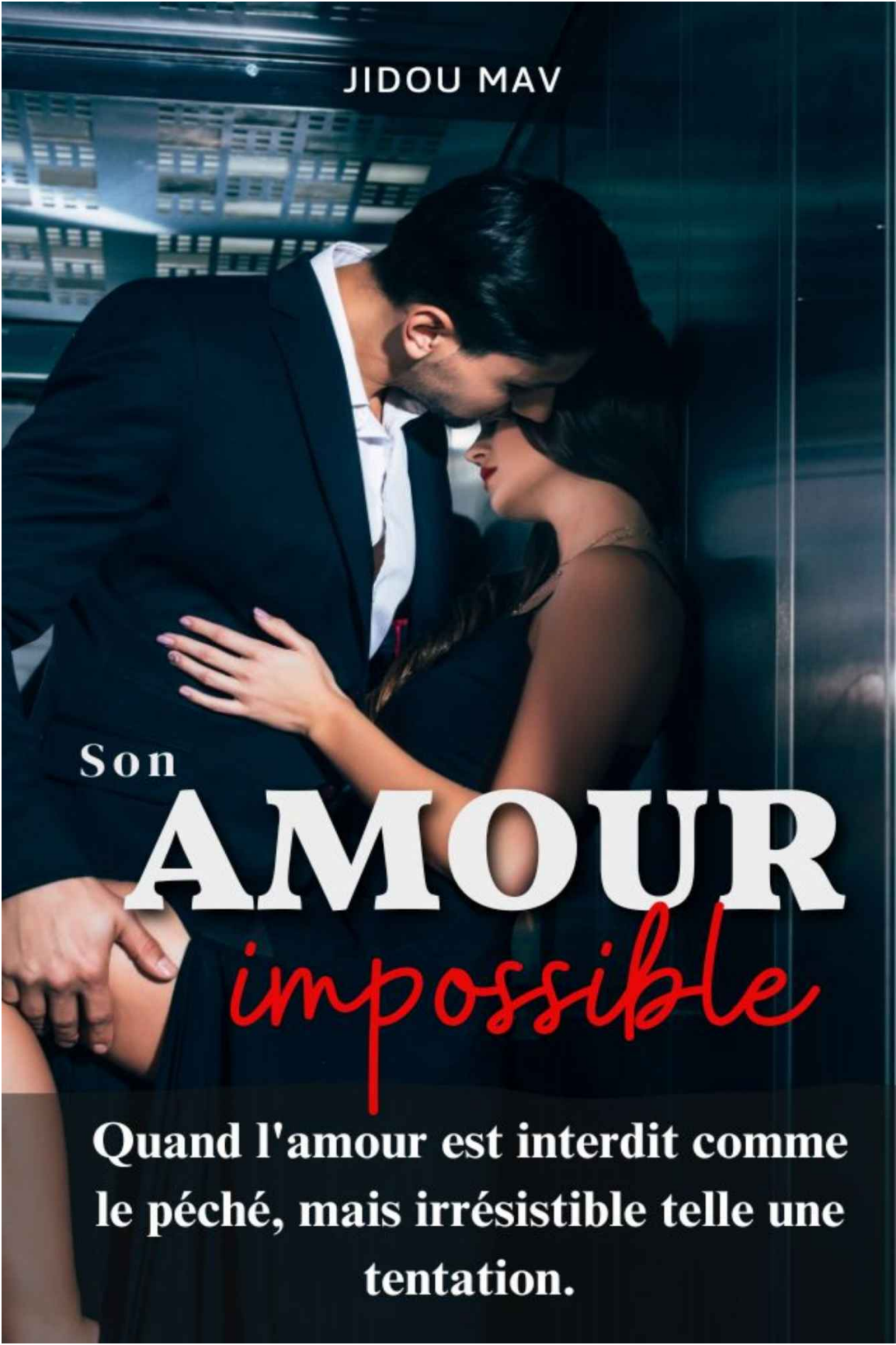
JIDOU MAV

Son

AMOUR

impossible

Quand l'amour est interdit comme
le péché, mais irrésistible telle une
tentation.



JIDOU MAV

Son

AMOUR

impossible

Quand l'amour est interdit comme
le péché, mais irrésistible telle une
tentation.

OceanofPDF.com

SON AMOUR Impossible

OceanofPDF.com

À la femme qui m'a transmis l'amour
de la romance !

À ma mère !

*Quand l'amour est interdit comme le péché, mais
irrésistible telle une tentation.*

OceanofPDF.com

Prologue

— Je suis vraiment désolée Riccardo !

— Non, c'est la meilleure solution.

— Je te souhaite tout le bonheur du monde.

— Je te souhaite de même, car tu le mérites vraiment !

— Merci !

C'est la conversation d'Érica et son époux. Tout était fini ! Riccardo et elle avaient décidé de divorcer à l'amiable. Son mariage avait échoué. Elle n'en souffrait pas, puisque son cœur appartenait à un autre homme. Ce qu'elle appréhendait le plus, c'est la réaction de son père.

— Tu pourras divorcer à condition de lui faire un enfant. Nous avons besoin d'un héritier, avait-il répété toutes les fois où elle lui avait parlé de son intention de mettre un terme à son mariage.

À la fin, elle avait dû prendre cette décision sans ignorer les éventuelles conséquences, bien sûr. Dans le taxi qui l'emmenait chez son père, elle se remémora les événements qui les avaient emmenés à ce désastre annoncé.

Prenez garde à faire un vœu, car il peut se réaliser dit un dicton.

À l'âge de sept ans, alors que son père devenait amer à cause du départ de sa mère, Érica avait fait un vœu : mériter l'affection paternelle à tout prix. Pendant près de quinze ans, elle avait prié pour qu'il se réalise. Quand, à l'âge de 22 ans, l'occasion s'était présentée, elle avait été prête à tout pour parvenir à sa fin. Pourtant, la réalisation de ce rêve tant souhaité avait laissé un goût de bile dans la bouche.

Prétendant lui offrir la meilleure éducation, son père l'avait placé en pension très tôt. Ils se voyaient que très peu quand elle rentrait pour les vacances. Sa secrétaire était l'intermédiaire entre eux durant toutes ces années.

À l'époque, elle vivait dans une pension suisse quand elle avait reçu son coup de fil. Il avait lancé sans préambule :

— Érica, tu es mon salut. J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi.

— Bien sûr !

— Tu dois vite rentrer à la maison.

— D'accord, père.

— Bien ! avait-il conclu avant de couper.

C'était la première fois qu'il sollicitait son aide. Pour rien au monde, elle ne gâcherait une telle occasion. À son avis, le départ de sa mère avait laissé un trou que seule l'affection paternelle pouvait combler.

Le jour même, elle était rentrée en Italie avec la détermination de satisfaire son père coûte que coûte.

Contrairement à son habitude, il vint la chercher à l'aéroport. Émue, elle s'élança pour se jeter dans les bras de son père, mais il l'avait arrêté en s'indignant :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je veux t'embrasser parce que nous...

— Reste digne ! Tous les regards sont sur nous en ce moment. Nous devons éviter ce genre d'impair.

En quoi est-ce qu'un père qui embrasse sa fille qu'il n'a pas vue depuis des mois peut être embarrassant ? Elle ne comprenait pas un tel détachement. Encore et toujours les apparences ! Quelle déception ! Les choses n'avaient peut-être pas changé.

Une fois installé dans la voiture, il l'avait surpris encore plus.

— Plusieurs fois, je t'ai dit que tu es comme ta mère, mais... tu peux me prouver que j'avais tort.

Cette introduction n'augurait rien de bon, mais elle préféra taire son malaise.

— Tu verras que bientôt, je serai le roi de cette ville, avait-il commencé une fois dans le salon de sa villa. Plus personne n'osera me dénigrer parce que je n'ai pas eu un garçon.

— Tu peux compter sur moi.

— Ma succession sera assurée, et tous les problèmes seront derrière nous.

— Tu as des problèmes ?

— Je deviens vieux et ma santé n'est pas bonne.

— Tu es malade, père ?

— Rien de bien grave. Néanmoins, je dois penser à assurer ma succession. C'est très important, car je n'ai pas eu de garçon. Heureusement, nous avons la solution.

Son raisonnement lui brisait le cœur chaque fois. C'est avec amertume qu'elle demanda :

— Laquelle ?

— La fusion avec l'une des familles de vigneron les plus connus de la ville sinon du pays.

Sa perplexité augmentait, car elle ne comprenait pas en quoi elle pouvait l'aider.

— Quelle famille ?

— Les Ravasio. Ils dominent le monde du vin luxueux italien depuis des générations. Aujourd'hui, elle connaît quelques déboires. C'est une aubaine pour asseoir mon autorité et ma succession, parce que c'est une famille prestigieuse qui a une histoire importante dans l'économie du pays. Je rachèterai leur marque un jour.

Elle ne comprenait toujours pas son rôle dans tout ça.

— Je ne m'y connais pas en matière de vin et je ne pense pas que je pourrais...

— Je sais bien que tu n'es qu'une fille et tu n'as pas hérité de mon flair pour les affaires.

Elle serra ses poings pour ne pas hurler de frustration. Ce refrain, elle l'entendait depuis le départ de sa mère, dont elle n'avait plus aucune nouvelle. Elle ignore si elle est encore en vie. Son père ne la mentionnait que quand elle commettait des bêtises.

— Tu es comme ta mère, une personne peu fiable et inutile. Je voulais avoir un fils. Qu'ai-je à faire d'une fille ? Les femmes ne vous apportent que des ennuis. Le ciel a conspiré contre moi, en me privant d'un garçon, un vrai héritier, lui lançait-il en colère souvent.

Très tôt, elle avait compris que pour son père un garçon a plus de valeur qu'une fille. Cela lui avait causé un sens d'infériorité. Ce complexe avait miné son estime et sa confiance en soi.

Il continuait sa diatribe ignare du mal que ses paroles lui causaient.

— Une alliance avec cette famille me permettrait de prendre progressivement le contrôle de leur société et avoir par la même occasion un successeur.

— D'accord ! fit-elle de plus en plus perplexe.

— Grâce à votre mariage, ce sera possible.

— Not... notre mariage ?

— Oui. Celui de Riccardo et toi.

Son père restait imperturbable alors qu'il venait de lâcher une bombe.

— Qui est Riccardo ?

— C'est l'héritier des Ravasio. Il est plutôt bel homme et assez brillant. Une telle union est de la manne pour nous.

Son sang gelait à l'idée de s'unir à un homme qu'elle ne connaissait pas, mais l'envie de rendre fier son père dépassait tout.

— Votre union fusionnera nos entreprises. Les enfants que vous aurez consolideront cette fusion à jamais. De cette façon, je dormirais sur mes lauriers, car ma société sera dans de bonnes mains.

— Des enfants ?

— Ne t'inquiète pas, cela viendra en son temps. Pour l'instant, nous devons lui faire comprendre qu'il a beaucoup à gagner dans cette union.

— Et si je ne lui plais pas ?

— Il sait que ce mariage est la condition primordiale pour mon aide. Leur entreprise risque gros à cause des investissements hasardeux de son père. Sa santé est précaire en ce moment à cause d'une crise cardiaque. Pour lui épargner le risque d'une rechute, Riccardo doit sauver l'entreprise familiale s'il ne veut pas sa mort.

— Mais...

— Puis-je compter sur toi ?

— Je... ferais tout ce qui est nécessaire !

Elle devait entrer dans les bonnes grâces de son père pour découvrir enfin les raisons du départ de sa mère et ce qu'elle était devenue. C'est pourquoi elle se promettait de ne permettre à aucun obstacle de s'interposer entre elle et son noble objectif.

Hélas, elle avait rencontré un obstacle de taille : Giuliano, le meilleur ami de son futur époux. Leur rencontre avait court-circuité son cerveau au point où elle avait perdu tous ses repères.

C'était le jour de l'annonce de ses fiançailles avec Riccardo. Quand leurs yeux s'étaient rencontrés, elle ignorait encore son identité. Arrivée dans l'hôtel où était prévue la petite cérémonie, elle était restée un instant à l'entrée pour se calmer avant d'aller subir le show de son père.

Se sentant observée, elle s'était retournée en découvrant un adonis des temps modernes qui la scrutait en souriant. C'est le plus beau sourire qu'elle ait jamais vu. Le temps s'était arrêté. Timidement, elle lui avait rendu son sourire. Pour la première fois, elle s'était sentie profondément femme et désirée. La chose la plus étonnante, c'est qu'ils n'avaient pas échangé une parole. Seuls leurs yeux et leurs sourires s'exprimaient dans un langage tacite que seules deux âmes unies par un lien invisible peuvent comprendre. Quand, il avait voulu s'avancer vers elle, un groupe de convives l'avait interpellé. Alors qu'il s'entretenait avec eux, elle avait eu le loisir de l'observer. Très bel homme et grand, sa carrure autoritaire le démarquait du reste du groupe. Ses cheveux bruns et sa mâchoire couverte d'une barbe fine, lui avaient inspiré des caresses dès le premier instant.

À cet instant déjà, elle avait remis en doute toutes ses certitudes. Qui était cet homme ? Elle avait désiré mieux le connaître dès le premier instant. Pour la première fois, elle avait envisagé de faire machine arrière. Elle voulait revoir son regard admiratif et rempli de désir, entendre sa voix et être touchée par ses mains.

Alors qu'elle se tenait près de son père comme un piquet, elle lorgnait dans toutes les directions pour le retrouver. Quand il était réapparu avec Riccardo, elle n'avait pas pu empêcher un large sourire de se dessiner sur

ses lèvres. Mais, elle était tombée des nues quand Riccardo, son futur fiancé avait fait les présentations :

— Gio, je te présente Érica, ma fiancée. Érica, voici Giuliano, mon meilleur ami. Il est plus qu'un frère pour moi.

Au lieu du sourire et du regard énamourés d'avant, son attitude envers elle avait été froide et dure.

— Bonjour, Giuliano !, ravie de faire votre connaissance, avait-elle réussi à bredouiller.

— Bonjour ! s'était-il contenté de répondre en prenant sa main.

Dès ce moment-là, Giuliano avait été indifférent et froid envers elle. Durant son mariage avec Riccardo, il était même devenu distant avec son meilleur ami, se plaignait ce dernier.

Pourtant, elle avait envisagé l'impensable : annuler les fiançailles. Heureusement, la peur du châtiment paternel et l'attitude froide de Giuliano l'aidèrent à se ressaisir. Un mois après cette rencontre fatale, elle avait convolé avec Riccardo pour le plaisir de son père. Il avait atteint son objectif. Pour elle, une solitude plus grande avait vu le jour. Son mariage s'était avéré un fiasco dès le début. L'ombre de l'ex de Riccardo planait sans cesse sur son couple et ses sentiments envers le meilleur ami de son mari ne cessaient de croître malgré ses résolutions. À bout, ils avaient décidé de mettre fin à leur mariage d'un commun accord. Mais, son père ignorait son malêtre en insistant sur un point capital pour lui :

— Tu dois d'abord lui faire un enfant. Si nous avons un peu de chance, ce serait un garçon, ce sera en plus un Ravasio. Notre famille serait unie à la leur pour toujours même si vous divorcez.

— Je ne peux plus rester mariée à Riccardo.

— Il est hors de question que tu divorces maintenant.

— Je t'en prie !

— Si tu le fais, tu ne seras plus ma fille, avait-il lancé, intransigeant.

Bien sûr, elle ne l'avait pas pris au sérieux. Ce n'étaient que des paroles en l'air dites sous l'effet de la colère. Néanmoins, elle savait que sa décision déchainerait sa foudre.

— Tu m'aurais bien servi si tu avais été un garçon. Tu es une fille... Exactement comme ta mère, tu es inutile. Je ne veux plus te voir. Sors de ma vie !

— Je suis ta fille !

— Je n'ai rien à faire d'une fille comme toi.

— Tu ne le penses pas.

— Tu es incapable de retenir un homme ou de lui faire un bébé. Comment puis-je compter sur toi ?

— Tu ne peux pas faire ça. Je n'ai nulle part où aller, papa.

— Je ne suis plus ton père, disparaïs comme ta mère.

— Non !

— Tu as détruit mon plan. Tu m'as déçu comme personne ne l'avait fait avant. Disparaïs, Érica !

— Que vais-je devenir ?

— Tu aurais dû y penser avant de me désobéir.

— Non, papa !

— Je ne veux plus jamais te revoir et tu vas me le payer.

En aucun cas, en se présentant ce soir chez lui, elle ne pouvait imaginer cet épilogue. Pour lui, elle n'avait été qu'un pion pour réaliser son ambition. Dans sa peine, elle jura :

— Personne n'aura plus d'ascendants sur moi. Plus jamais !

Elle se promettait de prendre sa vie en main, sans état d'âme

OceanofPDF.com

I

Érica arriva juste au moment où le gala était sur le point de commencer. Les conversations allaient bon train. La salle était remplie de personnages renommés de tous genres. Vu la foule, on ne nota pas son entrée. Elle se plaça dans un coin et observa à loisir ce monde de paillettes où le m'as-tu-vu faisait la loi. Elle y était née et y avait grandi. Longtemps, elle avait même cru y être à sa place. Dernièrement, l'hypocrisie et le double jeu de ses membres avaient commencé à l'éloigner. Voilà déjà des mois qu'elle évitait ce genre d'évènements. Ses priorités avaient décidément changé. S'efforçant de respirer lentement pour calmer son trac, elle décida de chercher celui qui était encore son époux, il y a quelques mois. Bien qu'il n'ait jamais été question d'amour entre eux – même durant leur mariage – ils avaient beaucoup d'affection l'un pour l'autre. Il s'était toujours comporté en gentleman avec elle. Si bien qu'elle avait été incapable de lui refuser cette faveur. Quand il l'avait appelée pour lui demander d'être sa cavalière durant le gala, elle n'avait pas refusé, bien qu'elle évite désormais ce genre d'évènements. Pour lui, elle s'était résolue à faire une exception. Riccardo était son ami. Après leur divorce, ils avaient gardé de très bonnes relations. Il lui avait confié les sentiments qu'il éprouvait pour son ex et son désir de la reconquérir, car il s'était rendu compte qu'elle était la femme de sa vie. Mais, les choses n'étaient pas allées comme il avait voulu. La jeune femme avait refusé sa demande en mariage, ce qui l'avait plongé dans un état de désespoir. Elle comprenait donc ce qu'il vivait en ce moment. N'est-ce pas ce qu'elle vivait elle aussi ? La frustration et la douleur de vivre l'indifférence et le rejet de la personne aimée sont son quotidien depuis des années. Par expérience personnelle, elle connaissait la douleur d'un amour non partagé. Elle ne le souhaiterait pas à son pire ennemi.

Vu sa grande taille, elle le repéra sur le champ.

Ainsi, elle se lança dans la foule pour le rejoindre. Au beau milieu d'une conversation animée, il lui sourit tout en la saluant. Puis, il fit les présentations. Elle se tint à ses côtés comme une sage collégienne, se contentant de lancer des sourires ou riant quand c'était nécessaire.

Ricardo s'excusa auprès du petit groupe de convives et l'entraîna à sa suite.

— Merci d'être venue, Érica.

— De rien ! Tu sais que tu peux compter sur moi ?

— Je le sais. Je t'en suis très reconnaissant. Tu veux boire quelque chose ?

— Une piña colada, s'il te plait !

Son compagnon s'en alla aussitôt pour lui prendre son cocktail préféré. Pendant qu'elle l'attendait, elle fut attirée par un groupe de personnes qui riait de l'autre côté de la salle. Parmi elles, il y avait l'homme qui l'avait bannie de sa vie en l'accusant de tous les péchés du monde.

— Tu n'es plus ma fille. Tu ressembles à ta mère, avait-il dit, plein de rage.

Cette phrase résonnait dans sa tête comme si c'était hier qu'elle avait été prononcée. Des mois après, elle se sentait encore blessée par les paroles dures et les insultes qu'il lui avait lancées à la figure avant de la chasser de chez lui. Désormais, elle pouvait se considérer comme étant seule au monde. Ça lui faisait mal. Mais, elle avait décidé que le moment des larmes était fini. Il lui fallait prendre sa vie en main.

La main de Riccardo sur sa taille, pour la conduire à leur table, l'obligea à sortir de ses pensées. Son cavalier, qui était le parrain du gala, la laissa pour aller prononcer le discours d'ouverture. Alors qu'elle souriait à son ami sur le podium, elle sentit sa nuque picoter. Son cœur se mit à battre la chamade. Elle comprit que c'était lui. Croyant que ne pas y penser l'aurait aidée à ne pas paniquer à l'idée de le revoir, elle avait préféré se concentrer

sur l'éventuelle confrontation avec son père plutôt que sur lui. En vérité, elle s'était lourdement leurrée. Sa première crainte est de subir son indifférence à chaque rencontre. Le manque d'amour paternel était bien pâle face à la froideur et le rejet que lui faisait endurer cet homme. Elle s'ordonna de ne pas se retourner même si la curiosité était immense. Était-il seul ou accompagné ? En le sentant approché, elle reprit une certaine contenance pour calmer le rythme effréné de son cœur. Lorsqu'il prit place à table, elle reçut un uppercut en plein estomac. Il était accompagné. Et, quelle compagnie ! Une superbe brune était à son bras. Giuliano salua les présents en l'ignorant complètement, comme à son habitude. Elle contint avec difficulté un rire hystérique quand il présenta la brune.

— Je vous présente Camilla, une grande amie à moi.

C'est dans ce genre de situation qu'elle reconnaissait la valeur de l'éducation sévère qu'elle avait reçue. Parce qu'elle l'empêchait de se ridiculiser devant tout ce monde. Était-ce une blague ? Giuliano Rossi, juste l'ami d'une femme aussi charmante ? Elle n'avait plus l'âge de croire aux fables. Après être installés, il se montra très attentionné avec sa compagne. Ces attentions lui firent très mal. C'était le contraire de la façon dont il la traitait. Son malaise décupla quand elle surprit le sourire qu'il adressait à sa belle cavalière. Elle aurait juré qu'il en était incapable, mais apparemment, elle s'était trompée sur son compte. En réalité, c'est avec elle qu'il est avare de gentillesse. De plus, il faut reconnaître qu'elle n'est pas son genre de femme. Il adore plutôt les brunes très minces alors qu'elle est rousse et elle a sûrement une taille ou deux de plus que sa compagne. Bien qu'elle cherche à se montrer indifférente en sa présence, ses yeux étaient animés d'une volonté propre. Lorgnant dans leur direction, elle remarqua que la jeune femme était plutôt timide, mais également tout le mal que Giuliano se donnait pour la mettre à l'aise. Quand Riccardo vint prendre place, elle était rongée par la jalousie. Elle se concentra sur son compagnon, dans une tentative d'ignorer l'homme qui hantait ses nuits. Heureusement, Riccardo se montra particulièrement affectueux avec elle. Ce devait être une façon pour lui de lui témoigner sa reconnaissance. Elle suivit d'une oreille peu attentive le discours que fit son père durant la soirée. Son esprit était occupé par autre chose. Elle regretta la période où le rejet paternel la faisait souffrir, car cette douleur-là était plus supportable que ce qu'il lui infligeait. Le gala

se révélait un vrai calvaire pour elle. La succession de discours et de remises de prix l'ennuyait à mourir. Puis, durant le bal qui suivit, son regard croisa celui de son géniteur qui l'ignora complètement. À l'opposé du passé, elle ne fit rien pour raccourcir le fossé qui les séparait désormais. Giuliano dansait aussi avec sa cavalière. Ils formaient un très beau couple, devait-elle admettre. Les deux évoluaient au rythme de la musique avec grâce, contrairement à elle et Riccardo. Elle était très tendue. Riccardo dévorait des yeux la brune dans les bras de son meilleur ami avec convoitise et paraissait sur le point d'étrangler ce dernier. Qu'est-ce qui se passait vraiment ? Elle avait l'étrange sensation qu'un détail lui échappait. Était-ce possible que les deux amis se disputassent la même femme ?

À cette pensée, elle fut prise d'une grande tristesse. Était-elle condamnée à être transparente pour tous les mâles de son entourage ? À commencer par son père, qui devait être l'homme qui l'aurait chérie le plus au monde. De sa part, elle n'avait reçu que rejet et humiliation. Puis avait suivi son mariage avec Riccardo. Bien qu'il se montrât très avenant envers elle, son cœur avait toujours été ailleurs, auprès d'une autre femme. Heureusement, n'éprouvant pas de sentiments pour lui, elle n'en avait jamais souffert. Qu'à cela ne tienne, elle avait quand même pâti de certains épisodes.

La douleur la plus grande, c'est lui qui était en train de la lui infliger, sans l'ombre d'un doute. Cependant, elle commençait à perdre espoir que les choses changent un jour. Il avait trop d'emprise sur elle. Le pire, c'est qu'il l'ignorait complètement. Érica fulminait à l'idée qu'un homme exerce autant de pouvoir dans sa vie sans même le vouloir. Quand il s'agissait de Giuliano, elle se sentait si démunie. Elle ne s'était quand même pas libérée de l'influence paternelle pour le joug d'un homme indifférent. Peu importe que cet homme fasse battre son cœur à une vitesse hors norme ou qu'il incarne la beauté italienne dans un corps de dieu grec. Peu lui importait aussi qu'il soit le seul homme en mesure de faire vibrer son corps rien que par sa présence. Cette révolte contre ses propres sentiments lui donna un brin de détermination. Quand la musique classique s'interrompit, elle s'excusa auprès de Riccardo pour s'éclipser.

— Ça ne te dérange pas que je m'absente un moment, n'est-ce pas ?

— Tu es sûre que ça va ?

— Oui, ne t'inquiète pas. J'ai juste besoin de respirer l'air frais.

— D'accord.

Après une brève réflexion, elle décida de descendre au sous-sol. À cette heure, il était sans doute désert, alors que dehors, elle risquait de faire des rencontres inopportunes, comme son père, par exemple. Dans le parking, elle donna un coup de pied à une colonne, mais elle comprit que s'en prendre à un béton de ciment était une bataille perdue d'avance. À bout, ses yeux se remplirent de larmes de frustration. Elle inclina la tête en fermant les yeux pour refouler ses larmes.

Au milieu de tous ces véhicules de luxe, elle parvint à se calmer un peu. Ce monde de richesse dans lequel elle avait évolué jusque-là ne l'émouvait plus. Elle ne voulait plus baigner dans les apparences au lieu de bâtir une existence digne de sens. Tout autour d'elle semblait si fade et terne. Tout ce qu'elle voulait désormais, c'est se sentir apprécié. Rien qu'une seule fois. Elle donnerait tout pour éprouver ce sentiment délicieux que tous les grands poètes et chanteurs célèbrent. En effet, elle partageait les paroles de l'une de ses chansons préférées qui disaient :

Une vie sans aimer et être aimé n'est pas une vie.

À la pensée de vivre cette vie dépourvue de sens, les larmes longtemps retenues échouèrent sur ses joues sans qu'elle cherche à les arrêter. Elle les laissa silencieusement couler. Cela lui ferait du bien à la fin.

Giuliano la vit se diriger vers l'ascenseur qui menait au parking. Il la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle disparût de son champ de vision. Le balancement de ses hanches l'hypnotisa malgré lui. C'est incroyable l'effet qu'elle lui faisait. Heureusement qu'il avait un sang-froid enviable sinon il

aurait déjà fait une bêtise. Dans les milieux qu'il fréquentait et dans sa sphère professionnelle, il est respecté pour sa maîtrise de soi. Il était fier de sa nature imperturbable, mais depuis qu'il l'avait rencontrée, il ne se sentait plus à l'abri du vacillement. Ayant compris cette faille dans son armure caractérielle, il avait fait tout son possible pour l'éviter comme la peste.

La voir si belle, à l'autre bout de la table, avait suscité des sensations qu'elle seule était en mesure de provoquer chez lui. Alors, il avait fait ce qui lui réussissait bien quand il la rencontrait : feindre d'ignorer sa présence. La complicité dont elle avait fait montre avec son meilleur ami, Riccardo, lui avait donné des envies de meurtre. Ces actions échappaient à sa compréhension. Les deux avaient été mariés, ce qui explique leur complicité. Le savoir ne l'empêchait pas d'être irritée. Souvent, il se comportait comme si le fait de ne pas l'avoir pour lui devait automatiquement l'interdire à d'autres hommes aussi. Or, cela était impossible. Elle était d'une beauté à couper le souffle. Il avait, en effet, surpris des regards d'admiration alors qu'elle traversait la salle. Cela l'avait rendu jaloux. Il avait des pulsions de possessivité à son égard qu'il n'arrivait pas à s'expliquer. Pourtant, elle lui est interdite.

De caractère réservé, Giuliano avait peu d'amis. Bien que dévoué à son travail, il adorait la gent féminine dont il ne se prive pas la compagnie. Juste de la bonne compagnie sans illusion de relation ni d'attaches. Dès le début, il se montre clair avec elles en leur expliquant qu'il n'a rien à leur offrir, sauf quelques soirées ou semaines, dans quelques rares cas. Il ne faisait jamais de promesses. Sa vie est essentiellement accaparée par la sphère professionnelle. Aucune de ses nombreuses aventures ne lui avait donné l'envie de se passer *la corde au cou*, comme on le dit. Il n'avait jamais eu envie d'une vie à deux, excepté en observant le couple que formaient les parents de son meilleur ami, Riccardo. Les deux étaient ensemble depuis plus de trente ans, mais s'aimaient encore comme au premier jour. Ils se respectaient et s'épaulaient mutuellement. Leur entente était telle qu'ils se comprenaient presque télépathiquement. Par chance, il avait les pieds sur terre pour reconnaître que les couples pareils à celui de Téo et Marta faisaient l'exception et non la règle. La règle, ce sont des histoires comme celle de son cher père. Ce dernier avait été un jeune talentueux, destiné à un avenir de succès, jusqu'au jour où il avait rencontré celle qui l'avait écarté

du droit chemin. C'était, en effet, durant une bravade dans laquelle sa mégère de conjointe l'avait entraîné qu'il s'était mis au volant seul. À un virage, il avait perdu le contrôle de la voiture et ils avaient pris un arbre. Sa mère s'en était sortie avec quelques blessures moins graves alors que lui avait été condamné au fauteuil roulant pour le reste de sa vie. La santé de son père avait nécessité un budget important pour faire face aux nombreuses interventions chirurgicales. Hélas, sa mère n'avait absolument pas voulu revoir son train de vie fastueux. Une fois les économies de son mari épuisées, elle l'avait abandonné avec un enfant de sept ans alors qu'il était handicapé. Très tôt dans son enfance, il avait ainsi été témoin des effets ravageurs d'un mental faible additionné à l'avidité d'une partenaire qui utilise le pouvoir de séduction et la manipulation. De l'histoire de ses parents, il avait compris que les charmes d'une belle femme étaient ce à quoi un homme devait le plus prendre garde. C'est pourquoi il s'était juré de cultiver une maîtrise de soi infaillible pour ne jamais se retrouver faible devant une aventurière qui pourrait faire de lui son jouet.

Heureusement que son père avait eu un fidèle ami qui ne l'avait pas abandonné alors que tout son entourage l'avait fait en un temps record. Il lui avait donné un travail digne malgré son handicap. Très passionné par les chiffres, son ami lui avait proposé le poste de directeur financier de l'une des sociétés de vin luxueux les plus importantes du nord de l'Italie. C'était le même poste qu'il occupait aujourd'hui à la place de son père. Il devait beaucoup à la famille de Riccardo pour ce qu'elle avait fait pour eux. La relation de leurs géniteurs leur avait permis de se fréquenter depuis l'enfance. Son attachement à Riccardo allait au-delà d'une simple amitié. Ils étaient comme des frères. Comment pouvait-il désirer une femme qui lui avait appartenu ? Même s'ils ne sont plus mariés, elle lui est interdite. Si son père était encore en vie, il le traiterait de tous les noms, il en était sûr. Érica lui était interdite, il ne pouvait pas la désirer. Où trouver la force de tourner le dos à ce qui vous faisait sentir si vivant ?

Un quart d'heure après, il remarqua que sa chaise était toujours vide. Pourquoi n'était-elle pas encore de retour ? Était-elle partie ? Peu probable. À en juger par sa complicité avec Riccardo, il pouvait en déduire que ce dernier la raccompagnerait. Riccardo était un vrai gentleman. Or son ami était là, complètement absorbé par la présence de son ex, Camilla qui est en

effet sa cavalière. Ces deux avaient besoin de parler, car leur amour saute aux yeux.

— Tu devrais lui parler, Camilla.

— Tu penses ?

—Oui. Tu es venue jusqu'ici pour lui parler, non ?

—Oui, mais, Riccardo ne veut pas me parler. En plus, il est avec son ex-femme.

— Ne pense pas à ça. Parle-lui ! Les choses peuvent s'arranger.

Riccardo, son ami, est encore amoureux de Camilla, son ex. Il préféra les laisser pour qu'ils s'expliquent.

Instinctivement, il s'achemina dans la direction qu'Érica avait prise, quelques minutes auparavant.

Il la repéra immédiatement. La masse flamboyante de ses cheveux rayonnait au milieu de la lumière tamisée. Il se plaça de sorte à l'observer sans se faire repérer. Elle avait les yeux fermés.

Ce devrait être interdit d'être si belle, pensa-t-il.

Il eut une pensée pour son défunt père envers qui il avait été injuste pendant son adolescence. Tant de fois, il lui avait reproché sa faiblesse face à son épouse, sa propre mère. Mais, quand il voyait Érica, il perdait le compte de toutes les bêtises qu'il serait disposé à faire pour elle. Rien que pour le plaisir de passer les doigts dans la douceur soyeuse de ses cheveux couleur de feu. Souvent, il rêvait de l'allonger sur son lit en contemplant le halo qu'ils formeraient sur la taie d'oreiller blanc. Mais, il ne le ferait jamais, car il avait trop de choses à perdre en cédant. Il risquait de gâcher l'estime des personnes qui s'étaient avérées plus qu'une famille pour lui et son père. Par-dessus tout, il refusait cette vulnérabilité face à une femme, aussi belle soit-elle. Tout homme a sa croix. N'était-ce pas ce qu'on lui avait enseigné au catéchisme pendant son enfance ? Érica était bel et bien

une croix pour lui. Il devrait la porter toute sa vie. Qu'elle est lourde, cette croix ! Bien qu'il ne soit plus un enfant de chœur ni ne croie vraiment en la religion, il tenait, dans cette situation, à suivre ce qu'il lui restait de son éducation religieuse.

Elle avait toujours le visage incliné en arrière, il put remarquer toute sa tristesse. Une vive colère s'empara de lui. Quand il s'agissait d'elle, il peinait non seulement à comprendre ses réactions, mais surtout à les contrôler. Les flammèches de la jalousie le narguaient. Ses poings le démangeaient. Pourquoi continuait-elle à s'accrocher à un homme qui en aimait une autre ? Elle avait été si pathétique en se cramponnant à Riccardo. N'avait-elle pas compris que le cœur de Riccardo n'appartenait qu'à une seule femme ? Cette femme, c'est Camilla. Elle devait se faire une raison. C'était donc pour évacuer sa jalousie envers Camilla qu'elle était en pleurs. L'attirance entre Camilla et Riccardo ne lui avait surement pas échappé, même si les deux s'évertuaient à feindre l'indifférence.

Scrutant son visage, il vit la même douleur qui le taraudait depuis deux ans. Comprenant combien elle devait souffrir de ses sentiments à sens unique, il se sentit un peu injuste envers elle. On ne pouvait en aucun cas la blâmer d'en pincer pour un homme qui en désirait une autre. En plus, on ne peut pas se débarrasser de ses sentiments comme s'il s'agissait d'un manteau. Sinon il l'aurait déjà fait, il y a belle lurette. Dans son cas, il ne s'agit pas d'amour, dut-il reconnaître, mais plutôt, d'une forte attirance. Il refusait d'être amoureux de qui que ce soit. Par bonheur, il connaissait la solution à cette attirance téméraire. Pour s'en libérer, il devait y céder. C'était la seule solution, il en était sûr, puisque tout ce qu'il avait mis en acte jusque-là avait lamentablement failli. Pouvait-il vraiment céder à ce caprice téméraire en ignorant les possibles conséquences ? Bien sûr que non. Il avait trop à perdre. Voilà pourquoi, c'était risqué de rôder là où elle se trouvait.

Il décida de battre en retraite sans attirer son attention. Pour lui, succomber à la pulsion de la suivre était un réel échec de sa logique sans faille d'habitude. Cet épisode lui faisait comprendre qu'il devait redoubler de prudence. Sa résolution galvanisant sa détermination, il décida de rebrousser chemin. Avant, il se tourna pour la regarder une dernière fois.

Scrutant son beau visage, il nota une tristesse insoutenable. Elle pleurait. Son cœur manqua un battement et...

Sans comprendre ce qu'il faisait, il rebroussa chemin. Au diable les bonnes résolutions, il ne supportait pas de la voir dans cet état. Il ne pouvait pas jouer à l'indifférence face à sa souffrance. Cela lui était tout simplement impossible. De plus, son erreur avait été de la suivre. S'il ne l'avait pas fait, il n'aurait rien su de son amertume pour son ex-mari. D'habitude, il déteste les pleurs d'une femme, car il savait qu'elles les utilisaient pour mener les hommes en bateau et obtenir tout ce qu'elles veulent. C'était ce qu'il avait vu sa mère faire quand il n'était qu'un garçon. Très jeune, il avait décidé de s'immuniser contre leurs manigances, mais une seule faisait exception. Cette dernière était à quelques mètres de lui. Ses jambes refusèrent d'obéir à la raison qui lui criait de battre en retraite, de fuir le danger. Le vin était tiré, il fallait le boire. En deux enjambées, il sortit de sa cachette et se retrouva devant elle.

Érica ressentit d'abord le même picotement pressenti au début de la soirée. Celui qui la prenait à la nuque chaque fois qu'il était proche. Puis, elle entendit des bruits de pas dans la direction de l'ascenseur. C'était bien lui. Elle retint sa respiration de peur de se faire remarquer. Il ne fallait surtout pas qu'il la voie dans cet état. Giuliano ne devait aucunement voir ses larmes et découvrir ainsi tout le pouvoir qu'il avait sur elle. Que venait-il faire dans le parking alors que le gala battait son plein ? Rentrail-il déjà, sans sa belle cavalière ? Elle se cacha derrière la grosse colonne en espérant passer inaperçue. La chance n'était pas de son côté.

— Érica... ça va ?

Sa voix grave pénétra tout son être et elle se sentit aussitôt apaisée. Au lieu de se réjouir de la sensation de joie qui l'avait gagné récemment, sa réaction la choqua. Cette réaction témoignait de sa faiblesse face à un homme qui allait sans doute rire de sa fragilité. Ce constat la mit en colère. Elle était en colère, envers lui, mais surtout envers elle-même. N'avait-elle pas décidé de prendre sa vie en main ?

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? l'attaqua-t-elle pour se défendre au lieu de lui répondre.

— Je sais que tu me prends pour un sans-cœur, mais sache que je peine à rester de marbre face à une femme en détresse, dit-il en la fixant droit dans les yeux.

— Je ne suis pas en détresse.

— Ce sont sûrement des larmes de joie qui couvrent ton beau visage, dit-il d'un ton moqueur avec un petit sourire.

Zut ! Elle avait oublié de les essuyer, convaincue qu'il ne l'aurait pas vue.

— Ce ne sont pas tes affaires, lança-t-elle en se tamponnant les yeux de ses doigts pour effacer la preuve de sa maudite faiblesse.

La voix de la raison lui dicta de s'enfuir, car le danger était proche. L'alarme sonnait dans sa tête. Il fallait déguerpir au plus tôt, puisqu'elle n'est pas au top de sa forme. Sans tarder, elle devait partir avant de faire une bêtise telle que se jeter dans ses bras pour recevoir le réconfort de ses puissantes épaules. Combien rêvait-elle de s'y blottir ? Ses propres pensées lui firent peur. Il fallait absolument qu'elle parte. Courageusement, elle se dirigea vers la sortie en passant devant lui. D'un mouvement brusque, il la bloqua par le coude. Elle ne l'avait pas anticipé, car il avait les mains dans les poches de son pantalon. Le geste la prit de court, ce qui la plongea dans une certaine panique.

— Lâche-moi ! se débattit-elle.

Il la fixa sans rien dire. Ses yeux gris semblaient comme deux fissures. Elle s'y attarda pour en soupeser la profondeur. Ce qu'elle y lut la stupéfia. Elle ne s'autorisa pas à l'espoir de peur de se tromper. Ses yeux fixaient maintenant sa bouche pulpeuse.

— Lâche-moi, te dis-je !

— Sinon ? la défia-t-il.

— Je te...

Elle n'eut pas le temps de répliquer, car ses lèvres happèrent les siennes. Un voile couvrit son cerveau de telle sorte qu'elle ne réussissait plus à agencer des pensées logiques. Elle avait juste l'urgence de répondre à l'appel de son désir. Le baiser était dépourvu de douceur. En revanche, il était chargé d'avidité, d'exigence et de colère. Il voulait la punir pour son insolence. Révoltée, elle refusa de subir son assaut sans réagir. D'abord, elle allait lui montrer qu'elle n'était pas aussi faible qu'il le pensait. Elle ne se laisserait pas dominer par un macho de son acabit. Ensuite, il devait découvrir la femme forte et gaillarde qui se cachait en elle. Sa langue franchit la barrière de ses lèvres et se souda à la sienne. Par le son rauque qu'il émit, elle comprit qu'elle avait réussi son coup. Elle pouvait être fière de contrôler de la situation.

Sa victoire ne dura qu'un bref instant, car il reprit bien vite le dessus sur elle. Il la souleva et la plaqua contre la colonne. Sa langue s'enroula autour de la sienne dans un duel sensuel qui la laissa pantoise. Elle avait du mal à coordonner ses mouvements. Ses jambes fléchissaient. Comme s'il l'avait senti, il souleva l'une de ses jambes et la posa au niveau de sa hanche musclée. La position dans laquelle elle se trouvait maintenant lui fit sentir la preuve de sa virilité. La puissance de la bosse qui pointait au niveau de son bas-ventre la remplit d'euphorie, car c'était la preuve indubitable de son désir pour elle. Sans l'ombre d'un doute, il la désirait aussi. Ses doigts la démangeaient d'urgence de le toucher à cet endroit. Elle s'aperçut de l'impossibilité de le faire, puisque ses mains étaient emprisonnées au-dessus de sa tête par une poigne ferme. À quel moment l'avait-il fait ? Elle n'en avait aucune idée. Le plein d'émotion qu'il lui faisait ressentir avait un grand besoin d'être extériorisé. Son corps ondulait contre le sien tandis

qu'il la caressait avec une habileté sans pareille. Ses lèvres parcouraient maintenant la peau tendre de son cou. La porte d'un monde de délicieuses sensations s'ouvrit à elle. Son corps échappait à son contrôle, car il ne lui appartenait plus. Elle était à la merci de cet apollon italien.

— Je t'aime.

Oups ! les mots lui avaient échappé sans qu'elle l'ait vraiment voulu. La force de ces mots la frappa de plein fouet, jamais elle n'aurait pensé le lui avouer un jour. C'était trop tard. La réaction de Giuliano lui fit encore plus regretter sa confession. Ses lèvres abandonnèrent aussitôt son cou et s'incurvèrent en un pli sévère. Ses yeux n'étaient plus remplis de désir, mais la dédaignaient maintenant.

— Tu ne m'auras pas, cracha-t-il hautain. Tu ne réussiras pas à m'attirer dans tes filets comme tu as réussi à le faire avec Riccardo. Tu m'entends ?

— Je n'ai rien fait de telle.

Furieux, il ne la laissa pas aller au bout de sa protestation. Il l'obligea à soutenir son regard.

— N'as-tu pas affirmé ne pas vouloir que je te touche, tout à l'heure ?

— Je...

— Comment peux-tu oser me dire « je t'aime » alors que tu pleurais pour un autre homme, il y a à peine quelques minutes ? la coupa-t-il, intransigeant.

— Arrête. Tu me fais mal.

Il la relâcha en notant la marque qui avait commencé à se former sur son bras. Aussitôt, elle s'adossa sur la colonne, témoin de leur duel sensuel pour ne pas perdre l'équilibre. D'un ton sévère, il lui cracha toute sa hargne.

— Tu n'es qu'une écervelée. Une fille à papa, capricieuse et qui se croit tout permis.

Une telle sévérité la déstabilisait.

— Excuse-moi, je n'aurais pas dû dire ça.

— Tu ressembles à ton père. Vous ne pensez qu'à manipuler les personnes autour de vous. Tu n'y parviendras jamais avec moi. Les filles comme toi m'indiffèrent.

La dureté de ses propos eut le dessus sur elle. Les larmes qu'elle s'était efforcée de retenir se mirent à couler.

— Je te prie d'oublier ce que je viens de dire, commença-t-elle en se cachant le visage entre les mains. Je ne suis pas comme mon père. Tu te trompes, continua-t-elle en sanglotant.

Bien que Giuliano notât la sincérité de son tourment, il en déduisit que ça devait faire partie d'un numéro habile pour le manipuler. Il se traita de tous les noms face à la faiblesse qu'il manifestait devant cette femme. Avait-il vraiment cru pendant un instant qu'elle était sincère ? Cela prouvait bien son manque de lucidité quand il s'agissait d'elle.

— Tu peux garder tes simagrées pour quelqu'un d'autre, gronda-t-il.

Il se passa une main dans les cheveux avant de l'avertir d'une voix impitoyable.

— Pour ton propre bien, reste le plus loin possible de moi. Tu as compris ? demanda-t-il en la prenant par la nuque.

La dominant de toute sa taille, il recouvrit sa bouche de la sienne. À travers son baiser, il lui rappela qui des deux, était le plus fort. Elle n'avait aucune chance si elle se mettait contre lui. Sa faiblesse lui parut encore sans limites. Les larmes couvrirent, pour la énième fois, ses joues en cette soirée. Regroupant toutes ses forces, elle entreprit de le repousser. Mais, ce fut une erreur, car le toucher de ses muscles pectoraux se transforma en caresse. Consciente de son erreur et qu'il allait l'utiliser contre elle, elle commença à le marteler de coups.

— Lâche-moi, Giuliano.

— Quoi ?

— Lâche-moi !

Il rit dans son cou avant de croiser son regard.

— Tu n’es qu’une allumeuse.

— C’est faux ! Tu te trompes à mon sujet.

— N’étais-tu pas amoureuse de moi, il y a quelques minutes ? demanda-t-il en faisant semblant de lire l’heure sur sa Rolex.

— Non. Je ne suis pas amoureuse de toi.

— Je le savais bien, la coupa-t-il. Les filles comme toi me font pitié.

Les filles comme elle ? Que souhaitait-il dire par là ? L’animosité de ses paroles la plongeait dans une immense confusion. Les larmes lui emplirent aux yeux. Elle voulait pleurer de frustration et de colère envers elle-même. Un ressentiment dû à la faiblesse qui s’emparait d’elle dès qu’elle se trouvait proche de lui. Réalisant ce qui venait de se passer dans ce parking à moitié éclairé, elle se mit à trembler. Refusant de tourner son regard dans sa direction, son cœur battait au son de ses pas qui s’éloignaient.

Ce ne fut qu’en entendant le déclic de la fermeture de l’ascenseur qu’elle se rendit compte qu’elle avait retenu sa respiration durant tout ce temps. Elle respira lentement et longuement pour se calmer et reprendre sa lucidité. Comme une somnambule, elle se dirigea vers la sortie. Elle ne pouvait pas repartir dans cette salle et revoir cet homme qui avait tous pouvoirs sur elle. Il était hors de question qu’elle se ridiculise encore devant lui. Tout en marchant, elle se passa les doigts sur ses lèvres, encore enflées de leurs baisers. Le souvenir des lèvres de Giuliano était si présent sur les siennes qu’elle gémit de désespoir et d’impuissance.

II.

Giuliano avait le cœur qui battait la chamade. Il s'intima intérieurement au calme alors qu'il se dirigeait vers les ascenseurs. En réalité, il avait presque pris ses jambes à son cou de peur de faire d'autres folies, comme faire machine arrière et la posséder à même le capot d'une de ces voitures de luxe. Il avait complètement perdu le contrôle et n'arrivait pas à se l'expliquer. Quand était-ce, la dernière fois qu'il avait été hors de lui ? Il ne s'en souvenait aucunement. Déjà petit, il s'était promis de ne jamais se laisser gouverner par ses pulsions. L'impulsivité mène à la perte de soi. Dans l'ascenseur, il s'efforça de reprendre un rythme cardiaque normal. Il fallait qu'il se reprenne et le plus tôt serait le mieux. Il avait travaillé très dur pour être là où il était maintenant. Ce n'est pas une héritière aventurière qui va tout gâcher. Par-dessus tout, sa loyauté et sa fidélité sont en jeu. Personne ne le ferait dévier de ces valeurs, preuve d'une grande moralité. Même pas une rousse pulpeuse, diablement belle. En rentrant dans la salle, il intercepta un serveur et prit une coupe de champagne qu'il avala d'une traite. Mais, le breuvage ne lui sembla pas assez fort. Il promena son regard dans la salle à la recherche d'un serveur avec du whisky, car il avait besoin d'une arme à la taille de son adversaire. Bien sûr, il ne voyait pas une fille aussi menue comme ennemie. En revanche, le pouvoir qu'elle avait sur ses sens était bel et bien un rival de taille. C'était primordial de la déloger immédiatement de sa tête. En sentant les effluves du parfum de la jeune femme encore sur lui, il s'obligea à ne pas penser à la douceur de ses lèvres, à sa langue qui s'était enroulée autour de la sienne dans un duel sensuel. Encore plus, il devait oublier la sensation de sa généreuse poitrine contre son torse. Ce souvenir réveilla la partie la plus virile de son anatomie.

— *Porca la miseria* — nom de Dieu —, jura-t-il.

Il devait partir, car il ne pouvait garantir la gestion de ses pulsions les plus primitives s'il la revoyait. Mais avant, il devait avertir Camilla de son

départ et prenne des mesures pour qu'elle soit raccompagnée à la fin du gala.

D'un pas décidé, il se dirigea vers la sortie. Hors de question de repartir dans le parking, il demanderait au voiturier de lui amener sa voiture. Il serra les mâchoires de frustration et de tension en s'arrêtant devant la porte en tambour du hall, les deux mains dans les poches. Une envie de donner un grand coup de poing contre quelque chose le tenaillait. La maîtrise de soi avait toujours été une priorité pour lui. Savoir qu'il avait jeté aux orties les efforts de plusieurs années pour une femme avec qui il n'avait aucune possibilité d'avenir le rendait littéralement fou. Cette femme lui est à jamais interdite. Quand le voiturier se gara devant lui, il s'assit au volant avec un gémissement de frustration. Durant le trajet, la scène qui s'était passée au sous-sol de l'hôtel se rejoua plusieurs fois dans sa tête. Il n'arrivait pas à se pardonner sa perte de contrôle. Comment était-ce possible ? Pourquoi l'avait-il suivie dans ce maudit parking ? D'où tenait-elle ce pouvoir de saper son légendaire self-control ? Qu'avait-elle de plus que les autres femmes qu'il avait croisées dans sa vie ? Giuliano était un homme à femmes. Il les adorait. Bien que l'expérience de ses parents lui ait appris très tôt à se méfier de la gent féminine, il ne pouvait pas s'en passer. Mais, il ne s'impliquait jamais outre la sphère du divertissement. Pour cela, il était toujours très honnête dans ses relations. Il expliquait dès le début sa position avant d'entreprendre toute aventure. Sa devise est : aucune implication, aucune attente. Toutes ses relations avaient une durée inférieure ou égale à un mois. Pas plus. Grâce à Dieu, il avait eu la chance de ne croiser que des femmes qui arrivaient à le comprendre. Elles étaient disposées à ne prendre de lui que ce qu'il offrait. Ni plus ni moins. Cette façon de faire avait toujours marché jusqu'à ce qu'il la rencontre.

Il maudit intérieurement le jour où son meilleur ami Riccardo lui avait parlé de la fille de l'un de leurs associés. Il lui avait aussi confié le fait qu'il devait l'épouser. C'était l'exigence de l'associé pour protéger ses intérêts. Son enfant ne pouvait pas assurer sa succession, car elle est une femme. Leur associé avait encore une vision très archaïque et machiste du monde. Il ne jugeait pas une femme digne de le succéder en affaires. Pour garantir sa succession, il avait exigé que Riccardo épouse cette dernière en contrepartie de son appui et une part de ses actions quand l'entreprise avait traversé une

mauvaise passe. Il avait imaginé rencontrer une fille à papa, capricieuse de manière plus qu'agaçante. Il connaissait bien le milieu de la bourgeoisie pour prévoir qu'elle n'est pas différente des autres. Souvent, outrageusement tape-à-l'œil et sans cervelle. Passant la journée à dépensé sans compter l'argent de leurs nantis parents.

Quand il l'avait rencontrée pour la première fois, il ne connaissait pas encore son identité. Elle était superbe et sur son trente-et-un puisque c'était le jour de ses fiançailles avec l'un des héritiers les plus en vue de la ville, mais il ignorait à ce moment-là. Mais loin d'être une capricieuse qui cherchait à attirer à tout prix l'attention, elle s'était montrée très timide. Parfois, il avait eu l'impression qu'elle ne se sentait pas à l'aise quand son père la trimbalait de groupe en groupe pour se pavaner avec sa charmante fille. Elle semblait presque perdue. Un sentiment de protection l'avait envahi. Pour la première fois, la fragilité d'une femme avait réveillé un aspect de lui jusque-là inconnu. Au souvenir de son désarroi, son côté protecteur se manifestait promptement. Les yeux fermés, il se rappela leur première rencontre. Sa beauté l'avait frappé de plein fouet. Sa taille de guêpe, soutenue par des jambes fuselées, avait attiré en premier son attention. Puis, il l'avait scruté comme si elle avait été une œuvre d'art. Elle avait la tête baissée, fixant sa pochette. Dans cette position, une cascade de soie couleur de feu lui couvrait quasiment le visage. Se sentant observée, elle s'était retournée vers lui. La rencontre de leurs regards avait été quelque chose d'indescriptible. De grands yeux d'un vert bouleversant mangeaient un beau visage en forme de cœur et des taches de rousseur parsemaient son teint de porcelaine. Elle avait soutenu son regard pendant un instant. Quand il avait ébauché un sourire, sous l'effet dévastateur de la contemplation de cette déesse, elle lui avait souri aussi. Il avait cru défaillir. C'est l'un des moments qu'il n'oublierait jamais de toute sa vie. Brusquement, elle avait baissé les yeux sur sa pochette et s'était tournée de l'autre côté, lui offrant le spectacle enivrant de sa chute de reins.

— Quel idiot ! s'exclama-t-il en se rappelant la suite de ce qui aurait été un jour spécial.

En effet, Riccardo et le père de la jeune femme s'étaient avancés vers elle. Riccardo avait déposé un baiser délicat sur ses lèvres avant de la lui

présenter comme sa fiancée. Son cœur avait fait un bond dans son torse pendant un moment. Elle lui avait tendu la main sans pour autant croiser son regard. Sa main était froide et si petite dans la sienne, large et ferme. Sa vulnérabilité avait aussitôt réveillé son côté protecteur. Il n'avait eu qu'une seule envie, celle de l'attirer dans ses bras, mais il avait dû se résoudre à l'évidence. Elle lui était à jamais interdite, car elle allait se marier avec son meilleur ami, celui qu'il considérait comme un frère. Il devait lutter contre le désir qu'elle lui inspirait tout en gardant à l'esprit la longue liste de raisons pour laquelle il devait le faire. C'était d'une oreille distraite qu'il avait écouté le père d'Érica faire l'éloge de sa fille alors que le nouveau couple de fiancés s'enlaçait devant lui. Inutile de dire que cette soirée se révéla être un vrai supplice. Plusieurs fois, il chercha à rencontrer encore son regard, mais elle l'évita majestueusement. À un certain moment, le père de la jeune femme et les parents de Riccardo demandèrent l'attention de l'assistance et firent l'annonce du mariage de leurs enfants pour consolider leur alliance professionnelle. Après les applaudissements, l'assistance exigea un baiser au nouveau couple alors qu'ils semblaient ne pas se souvenir de cette coutume. Il avait baissé les yeux en voyant leurs visages s'approcher l'un de l'autre. C'était très étrange, avait-il dû reconnaître, car il ne l'avait rencontrée que depuis quelques minutes, mais cela lui avait paru la perte la plus terrible de toute sa vie. À ce moment-là, il avait aussi compris que sa relation avec Riccardo allait prendre un coup. C'était inévitable pour éviter de croiser cette femme s'il ne voulait pas commettre de bêtise. Tel un robot, il s'était avancé vers son ami pour lui faire ses félicitations et avait porté un toast en l'honneur des nouveaux fiancés. Le cœur lourd, il avait prétexté un mal de tête pour s'éclipser.

Sur le balcon de sa chambre, il avait siroté son whisky, en se promettant de faire tout son possible pour mettre la distance nécessaire entre eux. Il avait juré de museler, à jamais, les émotions qu'il avait éprouvées pour elle. C'est bien ce qu'il s'était toujours évertué à faire. Pourquoi, avait-il jeté sa prudence aux orties ? Était-ce parce qu'elle était maintenant divorcée de Riccardo ? Qu'à cela ne tienne, elle lui était toujours interdite. En effet, il imaginait bien le scandale que cela créerait si l'on apprenait son béguin pour l'ex-épouse de son meilleur ami. Il en serait couvert de honte.

— Ça n'arrivera plus.

Il le jura avec une conviction et une détermination farouche. Sans doute, elle était la plus belle femme qu'il ait jamais rencontrée, mais il est un homme d'honneur avec des principes moralement élevés. Jamais il ne trahirait Riccardo et sa famille alors qu'ils le traitaient comme un des leurs.

— Plus jamais ! jura-t-il une fois de plus.

C'était une petite commune de la périphérie de la ville de Bergame. Elle l'avait choisie parce qu'elle se situait dans la zone est de la ville. Très loin du centre et de Città Alta, le lieu de résidence, non seulement de son père qui l'avait bannie à cause de l'échec de son mariage, mais aussi de toute la bourgeoisie bergamasque. C'était un quartier tranquille sans trop de prétention, différent de ce à quoi elle était habituée. La rivière, Il Serio traversait cette partie de la ville, elle s'imaginait déjà aller courir chaque matin ou pour se faire caresser par le soleil. En plus, ce n'était pas loin du centre de Bergame.

Ne disposant pas de voiture, elle pouvait y arriver très tôt le matin en un quart d'heure avec les transports en commun.

Elle paya le taxi qu'elle avait dû prendre vu l'heure tardive. Les bus s'arrêtaient déjà à vingt heures dans cette partie de la ville. Le petit immeuble dans lequel se trouvait son studio était baigné dans l'obscurité. L'enceinte ne comptait que deux autres appartements. Ce sont deux couples de personnes âgées, ce qui lui garantissait le calme et la discrétion dont elle avait vraiment besoin. De plus, elle abondait en gratitude pour sa chance. Elle avait trouvé ce studio au-dessus d'un local destiné au commerce ou à une activité publique. Lancer une pâtisserie était son rêve. Le coin est idéal. Sa boutique serait l'unique activité de ce genre dans l'entourage proche. Un parc dans lequel des familles se rendaient régulièrement constituait un autre atout en sa faveur. Cette affluence constituait un atout de taille pour son

projet. Elle avait sollicité l'aide de Riccardo, son ex-mari, et maintenant un bon ami. Sans lui poser de questions, ce dernier lui avait accordé la somme qu'elle lui avait demandée. Pour ne pas abuser de sa générosité, elle lui avait emprunté moins d'argent que ce dont elle avait réellement besoin. Il avait insisté en lui disant que ce n'était pas un prêt, mais elle s'était juré de le rembourser jusqu'au dernier centime, le moment venu. Inopinément, les choses ne s'étaient pas déroulées comme prévu. Les appareils étaient arrivés en retard et les travaux à effectuer avaient nécessité plus d'argent que prévu. Le plus gros était fait, mais elle se trouvait bloquée, car il manquait les travaux de finition pour l'ouverture. Elle n'avait personne à qui demander de l'aide. Son père ne voulait plus la voir et elle se refusait de demander à Riccardo un autre prêt. C'est pourquoi elle avait reporté l'ouverture et avait décidé de faire quelques petits boulots dans l'espoir de réussir à économiser la somme qui lui manquait.

Elle actionna l'interrupteur contre le mur à l'entrée de la porte. La lumière remplit son studio. L'exigüité de la pièce et l'énormité de sa solitude lui firent l'effet d'un coup à l'estomac. En déposant sa pochette et les clés sur une étagère murale, une larme roula sur sa joue. Elle se passa le revers de la main pour l'essuyer, mais d'autres grosses larmes se mirent à couler. Le chagrin nouait sa gorge. Pourquoi pleurait-elle comme un bébé ?

— C'est normal d'être triste avec une telle vie, non ?

Avachie sur son lit d'une pièce, elle se cacha le visage sous le coussin en sentant ses sanglots redoubler. De qui se moquait-elle ainsi ? Elle savait bien que l'exigüité de son appartement n'avait rien à voir avec son désespoir. Son affliction était causée par un grand brun aux larges épaules. Cette force de la nature avait un pouvoir dévastateur sur elle. C'est la même histoire chaque fois qu'elle se trouvait en sa présence.

Le jour de leur rencontre, il lui avait souri. C'est le plus beau sourire qu'elle a jamais vu. Le seul qu'il lui ait fait d'ailleurs. Depuis la soirée de ses fiançailles avec Riccardo, il se comportait avec elle comme un bloc de glace. Giuliano la tenait à l'écart comme si elle avait la peste. Voilà pourquoi elle était désespérée de ce qui venait de se passer dans le parking de l'hôtel. Incroyable, mais vrai, il l'avait embrassée. Dieu seul sait combien elle avait rêvé d'un baiser de lui ! La réalité surpassait de loin le

rêve. Pour la première fois depuis des années, elle s'était sentie en vie, à sa place et en paix avec l'univers entier. Elle s'était donnée entièrement dans ce baiser. Son cœur saignait à l'idée que, pour lui, ce n'était qu'une punition octroyée à une capricieuse héritière. Il l'avait humiliée pour lui prouver quelle piètre opinion, il avait d'elle. Elle sentait bien qu'il lui en voulait. Mais pourquoi ? Qu'avait-elle fait pour mériter sa haine ?

Il l'avait qualifiée de manipulatrice, exactement comme son père. Pendant des années, elle avait été une marionnette dans ses mains, mais elle n'était en aucun cas pareille à lui. Aujourd'hui, elle avait changé, s'affranchissant de son joug. Hélas, Giuliano ne lui laisserait jamais la possibilité de le lui expliquer. C'est un travail de fond qu'elle avait dû faire pour accepter le rejet paternel. Si son père n'est pas en mesure de l'aimer comme elle est, c'est son problème et non le sien ! Dommage pour lui, elle n'est pas le fils qu'il désirait. En plus, elle n'avait pas le flair pour les affaires que son successeur est censé posséder. Sa passion, c'est la cuisine, précisément la pâtisserie. Son père lui en voulait aussi pour les fautes de sa mère qui les avait abandonnés. À la fin, elle avait compris que quémander l'affection paternelle était peine perdue. Désormais, elle aspirait à vivre sa propre vie et non celle d'une personne éternellement insatisfaite.

Si elle se sentait affranchie du jugement paternel, celui de l'homme qui faisait battre son cœur comme personne d'autre restait une autre question. Sa piètre opinion d'elle lui ôtait la paix de l'esprit. Son désir le plus cher est que Giuliano la voie différemment. Qu'il la couve du même regard que dans le hall de cet hôtel ! L'impossibilité de la réalisation de son vœu accroissait son désarroi, elle se mit à sangloter de plus belle.

— *Elles me font pitié, les filles comme toi.*

Cette phrase résonnait sans cesse dans sa tête. La dureté de sa voix semblait comme un coup en plein plexus.

— *Tu ne m'auras pas, tu m'entends ?*

À quel genre de fille faisait-il allusion ? La douleur laissa place à la colère. De quel droit se permettait-il de la traiter avec cette suffisance ? Il ne la connaissait pas pour la juger ainsi.

— Je te hais, Giuliano. Je te hais de tout mon cœur, cria-t-elle sous son coussin pour étouffer le bruit de ses plaintes et de ses sanglots.

Le réveil sonnait déjà depuis quelques minutes. On dirait qu'il retentissait de très loin. Elle tendit timidement la main vers son smartphone qu'elle utilisait aussi comme réveil. Toutefois, en tâtant pour prendre le téléphone, ce dernier tomba dans un fracas qui l'obligea à ouvrir complètement les yeux. Elle prit le téléphone et interrompit la sonnerie. Il était cinq heures et dix minutes. Elle était déjà en retard. Dans un mouvement digne d'un samouraï, elle sauta hors du lit en panique. Dans la salle de bains, elle se brossa vite les dents et se lava juste le visage, car elle n'avait pas le temps pour une douche. Le prochain bus passait dans moins de dix minutes. Pour réduire un peu son retard, elle devait absolument le choper. Sinon, elle aurait plus d'une demi-heure de retard. Sa patronne ne serait absolument pas contente. La dame était toujours antipathique le matin et très peu encline à la tolérance. Elle avait encore besoin du petit revenu que lui procurait ce travail. Le perdre compliquerait grandement les choses. Elle courut à la manière d'Usain Bolt pour arriver à l'arrêt de bus avant cinq heures vingt-cinq. Il était cinq heures vingt-trois.

— Dieu merci, j'ai encore deux minutes.

Étrangement, personne ne se trouvait à l'arrêt. Son anxiété monta d'un cran. Le bus était-il passé plus tôt ? Au comble de la panique, elle murmura :

— Dieu, faites que ce ne soit pas le cas, je vous en prie !

Pourquoi n'avait-elle pas entendu son réveil ? Elle savait bien la raison de ses problèmes de sommeil. Depuis ce qui s'était passé entre elle et Giuliano dans le parking du grand hôtel, elle ruminait. Si en journée, elle trouvait de quoi distraire son attention, la nuit, cela devenait une autre question. Dormir relevait presque de l'impossibilité. Elle se tournait et se retournait dans son lit, sentant sa voix dure lui cracher toute sa piétre

considération à son égard. À peine parvenait-elle à dormir qu'elle se réveillait tout excitée, car elle revivait leur étreinte dans ses rêves. La fermeté, dosée de douceur, de ses lèvres la hantait tellement qu'elle sentait fourmiller les siennes. Le souvenir de son torse viril et de ses mains fermes qui avaient caressé et enlacé sa poitrine la tenait éveillée des nuits entières. Ses tétons s'excitaient toutes les fois qu'elle y pensait. La texture drue de ses cheveux, qu'elle mourait d'envie de caresser encore, lui manquait. Elle était dans un état de versatilité profonde depuis une semaine. Par moments, elle était comblée de l'intimité et la sensualité partagées. Sa joie était telle qu'elle donnerait sa vie pour revivre ses émotions. Hélas, le bon sens la ramenait à la raison, elle regrettait ses instants magiques vu les motivations de Giuliano. Dans ces moments, elle jurait qu'elle le détestait et s'en prenait à elle-même pour sa faiblesse.

Elle sourit en entendant le vrombissement du moteur caractéristique du bus qu'elle avait appris à reconnaître depuis qu'elle utilisait les transports en commun. Son soulagement augmenta quand elle le vit apparaître au virage.

— Merci Seigneur !

À peine monta-t-elle dans le bus qu'une bruine commença à tomber. Si un bon jour se voyait dès le matin, elle se dit que ce devait être une mauvaise journée. Le petit boulot qu'elle avait déniché consistait à distribuer des journaux à la gare. La pluie n'était vraiment pas la bienvenue, d'autant plus qu'elle allait commencer avec du retard. Elle regarda dans son sac si sa casquette s'y trouvait. Quel soulagement pour elle de la trouver ! Cette casquette lui permettait de passer inaperçue. Ce serait le scandale si une personne la reconnaissait, car elle ne pourrait plus travailler en paix.

— La prochaine fois que tu es en retard, ne te présente même pas, aboya sa responsable quand elle arriva devant la cafétéria de la gare où on lui apportait les journaux à distribuer.

— Ça ne se reproduira plus jamais, madame.

— Tu as intérêt, car je n'ai pas le temps de t'attendre.

Elle se confondit en excuses pour calmer la colère de sa patronne.

En se mettant à l'abri devant la gare à cause de la pluie, elle se rendit compte qu'elle risquait de ne pas finir de distribuer tous ses journaux. Pour cela, elle se déplaçait aussi vers les feux pour aller à l'encontre des véhicules. Ce qui est sûr, c'est qu'elle risquait sérieusement de perdre son boulot si elle contrariait encore sa patronne. Elle devait se couvrir pour ne pas attraper une pneumonie. Le choix est entre un imperméable et un parapluie. Elle décida pour le premier. Un parapluie la limiterait dans ses mouvements puisqu'elle devrait le tenir d'une main et dans l'autre, les journaux.

L'imperméable coutait un peu plus, mais elle n'avait pas le choix, pensa-t-elle en se dirigeant vers le feu pour continuer sa distribution aux chauffeurs. Elle portait son sac à dos sur la poitrine pour éviter que le contenu se mouille. Une jaguar se gara devant le feu rouge. Érica s'y précipita tout en se débattant avec la fermeture de son sac pour prendre un journal. Elle entendit le son léger de la vitre qui s'abaissait. Quand elle leva les yeux pour tendre le journal au passager...

Son cœur fit un bond. Le mouvement de sa main s'arrêta, suspendu en l'air. Sa respiration se bloqua dans sa gorge, la tête lui tournait. Faisait-elle de l'hypoglycémie, vu qu'elle n'avait pas eu le temps de manger quelque chose avant de sortir ? Non, c'était lui le coupable. C'était lui qui la mettait dans cet état. Elle pria pour qu'il ne l'ait pas reconnue. Elle était plutôt dans un piteux état. Une queue de cheval attachait ses cheveux sous la casquette, mais ils s'en échappaient quand même. En plus de la casquette, elle avait aussi la capuche de l'imperméable qui la couvrait. Elle ne ressemblait plus à la fille glamour de la haute société. Il ne pouvait pas la reconnaître. Vraiment ? Du moins, elle l'espérait de tout son cœur.

— Qu'est-ce que... monte ! aboya-t-il en ouvrant la portière du côté passager où elle se trouvait.

— Je... je... Je ne peux pas.

Monter dans sa voiture ? Mais pour aller où ? En plus, elle ne pouvait partir nulle part tant qu'elle n'avait pas épuisé son stock. Elle avait encore

un autre gros caddie rempli de journaux qui l'attendait dans un coin de la gare.

— Érica, ne me pousse pas à bout.

Le ton était menaçant.

— Je ne peux pas.

La profondeur de son regard lui était insoutenable. Elle se tourna dans la direction opposée, dans l'espoir qu'il s'en aille et l'oublie.

Le feu passa au vert et les véhicules devant Giuliano commencèrent à klaxonner d'impatience. Il dut démarrer. Elle se retourna et vit la voiture qui s'éloignait d'elle. Ses yeux se remplirent de larmes. Cette fois-ci, elle n'était pas triste. Non. Son émoi était dû au soulagement, car elle n'osait même pas imaginer s'il était descendu de voiture pour l'obliger à monter. Quelle scène épouvantable ! Son soulagement était au comble.

Elle tendit les journaux aux véhicules qui s'étaient arrêtés, puisque le feu était redevenu rouge. Sans se retourner, elle se sentit observée. Par lui.

Oh non, pas ça ! pria-t-elle avant de se retourner lentement.

Malheureusement, sa prière ne fut pas exaucée. De toute façon, elle aurait pu le prévoir, non ? La journée n'avait-elle pas commencé de la mauvaise manière ? Que pouvait-elle attendre d'un tel début ? Rien de bon.

En effet, l'homme qui hantait ses pensées, celui qui l'empêchait de dormir depuis des jours, s'élançait bel et bien vers elle. De sa démarche féline, il s'avançait vers elle tout en la fixant avec un air très sévère. Elle ignorait la réaction adéquate à cette situation. Devait-elle fuir ? Rester là debout comme un piquet ? Puisqu'elle ne pouvait pas se permettre la fuite, elle se mit à réfléchir sur la conduite à tenir. Comment devait-elle alors se comporter ? Qu'allait-elle lui dire ? Les questions se bousculaient dans sa tête. Son regard l'hypnotisait au point qu'elle perdit toute notion de l'espace et du temps. Pendant un instant, elle crut être dans une bulle à deux. Un conducteur tendit la main pour prendre un journal, mais elle ne réagit pas. Il

dut crier pour attirer son attention. Le bruit des klaxons l’aida à regagner sa lucidité. Erica se tourna alors vers le chauffeur pour lui tendre le journal, il le prit de façon brutale en l’insultant.

— *Troia, muoviti !* Putain, bouge-toi ! Le mouvement de l’homme fut tellement brusque qu’elle faillit se faire trainer par la voiture. Perdant l’équilibre, elle manqua de finir sur l’asphalte. Heureusement...

Sa poigne était ferme et décisive. Il l’attira à lui en dévisageant le chauffeur du véhicule qui s’éloignait d’eux. Elle aurait juré que Giuliano lui aurait donné une bonne leçon si seulement il avait eu l’homme devant lui. Reportant son attention sur elle, il demanda, tout en la toisant de la tête aux pieds.

— Qu’est-ce que ce théâtre ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Participes-tu à une émission de caméras cachées, par hasard ?

Giuliano paraissait perplexe.

La jeune femme se rappela où elle se trouvait et comment elle était vêtue, elle comprit le pourquoi de sa question et de son air ahuri. Elle offrait une bien piètre image d’elle.

— Non, je travaille. Apparemment, toi aussi, tu y vas, alors laisse-moi en paix et va-t’en ! déclara-t-elle en évitant soigneusement son regard.

Il la prit par le coude.

— Viens ! ordonna-t-il en la scrutant comme si elle venait d’une autre planète.

— Non. Laisse-moi tranquille !

— Je ne vais pas le répéter.

— Je n’irai nulle part avec toi. Laisse-moi tranquille, le défia-t-elle.

Vu les nombreux regards qui convergeaient vers eux maintenant, elle se rendit compte qu'elle avait haussé la voix.

— Tu veux vraiment t'offrir en spectacle ? lui dit-il, en remarquant à son tour la foule qui les observait.

— Non, tu ne comprends pas. Si je ne fais pas mon quota, je risque d'être licencié vu mon retard de ce matin.

Comment lui expliquer sa situation ?

— Tu viens sans faire d'histoire ou je te porte. Tu as le choix.

— Tu n'as pas le droit de...

— Tu veux le voir pour croire, n'est-ce pas ? l'interrompit-il, en la prenant par les épaules.

Giuliano était un homme de parole qui ne professait pas de menaces en l'air. C'est une personne déterminée. Si nécessaire, il la porterait, indifférent à la foule.

— D'accord, je viens. Mais, je dois prendre le caddie.

— Quoi ? De quoi parles-tu ?

— J'ai encore des journaux dans la gare. Je ne peux pas les laisser, je serais licenciée.

— Tu viens avec moi. Quelqu'un d'autre s'en occupera, ne t'inquiète pas.

Il était complètement trempé, mais n'en avait cure. Elle décida de le suivre. Dans la voiture, elle lui expliquerait la situation, puis elle reviendrait vite distribuer ce qui restait, se dit-elle pour se rassurer.

Quand elle hésita avant de monter dans le bolide, car son imperméable était tout mouillé et ses chaussures un peu tachées de boue, il lui ordonna de monter, faisant fi de l'intérieur de sa bagnole d'un beige immaculé. Il

téléphona à un de ses collaborateurs pour s'occuper du reste des journaux, en demandant à la jeune femme les indications sur l'endroit où se trouvait le caddie. Le trajet se fit dans le silence. Elle chercha à se rebeller en lui demandant où il l'emmenait, mais il ne répondit à aucune de ses questions. Elle le traita de despote, mais il ne broncha pas.

— Je ne suis pas ton enfant pour que tu décides de ma vie.

Au lieu de lui répondre, il tendit la main pour lui enlever sa casquette.

— Rends-la-moi tout de suite !

Giuliano demeura impassible.

OceanofPDF.com

III.

Après une demi-heure de route en silence, elle comprit où ils se trouvaient. C'était au sud de Bergame, dans le quartier de Dalmine. Il s'arrêta un instant devant une grille où il actionna l'ouverture électronique. Le grand portail s'ouvrit dans un mouvement fluide. Il redémarra et ils disparurent dans un parking souterrain. Le sous-sol était assez éclairé, ce qui lui permit de voir une file de voitures de sport garées. Il descendit en premier et vint lui tenir la portière. Telle une somnambule, elle descendit de la voiture. Elle ne comprenait pas ce qu'ils faisaient là et surtout les intentions de Giuliano.

Ils prirent l'ascenseur. Dans l'habitacle, il lui parut encore plus grand. Bien que l'espace soit assez vaste, elle manquait d'air si près de lui. Même si le sac à dos qu'elle tenait devant sa poitrine mettait assez d'espace entre eux, elle se sentait intimidée. Ce qui la dérangeait le plus, c'est son regard insistant sur elle. Ses yeux voulaient la déshabiller. La désirait-il ? Elle en doutait.

La grande villa était en pleine rénovation, et elle n'était pas encore complètement meublée.

— C'est chez toi ?

— Oui. C'était la maison de mon père. Je suis en train de la rénover pour y habiter. Pour le moment, je vis encore dans la dépendance.

— Et ton père ?

— Il est décédé il y a quelques années.

— Oh Giuliano ! Je suis désolée pour ta perte.

— C'est la vie !

Impassible comme toujours, il se tourna vers la porte pour lui signifier que l'argument était clos. Ils sortirent sur un patio à l'arrière de la maison. De l'autre côté se trouvait la dépendance.

Devant la porte, son cœur se mit à battre la chamade. C'est difficile pour elle d'expliquer son émoi à l'idée de rentrer dans le lieu où il habitait. Elle se sentait excitée de connaître un aspect si intime de sa vie, du coup de le connaître un peu plus aussi. Le pavé en marbre noir et les fauteuils de couleur beige conféraient une ambiance austère à la pièce. Elle jugea que le carrelage de marbre noir ternissait tout le reste du décor. Même le merveilleux beige des fauteuils semblait fade dans une ambiance aussi austère. La tablette en verre au milieu du salon, quoique luxueuse, apportait peu de chaleur à la salle. La maison était une vraie garçonnière à la pointe de la technologie. Une pointe de jalousie s'empara d'elle. C'est ici qu'il emmenait surement ses nombreuses maitresses, pensa-t-elle. L'idée ne lui plut aucunement.

— Que faisons-nous ici ? demanda-t-elle d'une voix belliqueuse.

— Nous sommes tous les deux trempés. On doit se changer.

— Parle pour toi ! Je porte un imperméable, au cas où tu n'aurais pas remarqué. En plus, je dois me rendre chez moi pour me changer.

— Enlève-le !

— Quoi ?

Il ne pouvait pas lui demander de se déshabiller.

— Ton imperméable. Enlève-le !

Ah ! Il parlait de son imperméable.

— Tu n'as pas d'ordre à me donner. J'apprécierais rentrer chez moi, répliqua-t-elle de plus en plus belliqueuse alors que son compagnon semblait imperturbable.

Elle ne voulait pas s'en libérer. Sa tenue frisait le ridicule. Il ne l'avait jamais vue dans une mise aussi peu amène.

— On doit parler d'abord.

D'un mouvement souple, il souleva l'imperméable et le lui ôta par la tête. Docile, comme une pâte à modeler, elle leva les mains au-dessus de sa tête pour lui permettre de le lui retirer. Au passage, elle huma son parfum boisé additionné de l'odeur de sa peau d'homme débordant de virilité. Giuliano la fixa droit dans les yeux, elle s'empourpra, non seulement à cause de la profondeur de son regard, mais surtout à cause de l'intimité de son geste.

— Mer... merci, bredouilla-t-elle.

Il ne dit rien. Avec un soupir, il se dirigea vers la porte où il déposa l'imperméable sur une chaise de jardin.

Érica, de son côté, se tenait comme un piquet au milieu de la grande salle, indécise sur la marche à suivre. Devait-elle s'asseoir docilement en attendant qu'il l'éclaire sur ses intentions ? Ces questions se bousculaient dans sa tête. En plus, elle ignorait comment interpréter son comportement. Pendant une fraction de seconde, elle s'était sentie traitée comme une gamine quand il lui avait enlevé son imperméable. Pourtant, en croisant son regard, elle avait vu toute autre chose qu'un geste amical ou fraternel. Était-ce du désir ? Elle jurerait que oui, néanmoins, elle craignait terriblement de projeter son désir et ses fantasmes sur lui. Il avait toujours paru distant et froid avec elle. Pourquoi les choses devaient-elles changer de but en blanc ? C'est absurde. Elle soupira de dépit tout en s'intimant à réfléchir sur ses propres réactions avant de s'attarder sur celles de son hôte. En pensant justement à sa réaction quand ses mains larges et fortes avaient effleuré son corps, elle se morigéna de sa faiblesse et de son manque de maîtrise de soi. N'avait-elle pas honte de se languir ainsi pour un homme qui ne lui cachait pas sa piètre opinion d'elle ? Prendre conscience de ses sentiments pour lui alors qu'il ne les partagerait jamais était déjà difficile à vivre, qu'elle se pâme devant lui est tout simplement insupportable.

— Tu peux utiliser la salle de bains au fond du couloir en haut.

— Je n'en ai pas besoin, merci. Je souhaite juste...

— Tes vêtements doivent être séchés si tu ne veux pas attraper une pneumonie. Tu trouveras dans la salle de bain un peignoir que tu pourras mettre le temps de les laver et de les sécher.

En la voyant écarquiller les yeux, il ajouta :

— Ça ne prendra qu'une demi-heure.

— Je t'ai déjà dit que je n'en ai pas besoin.

— Es-tu toujours aussi belliqueuse ou ce n'est qu'avec moi que tu t'entêtes ?

Sa question toucha une corde sensible en elle, mais courageusement, elle s'évertua à lui cacher son trouble.

— Je suis libre de faire ce que je veux.

— D'accord, comme tu voudras, lança Giuliano en commençant à défaire les boutons de sa chemise comme si elle était invisible.

D'une voix hésitante et troublée, elle l'interrogea :

— Qu'est-ce que... tu fais ?

— Moi, je ne veux pas tomber malade. Je dois me changer.

Sa chemise, à moitié ouverte, dévoilait un torse tout en muscles, comme tailler sur du granite. Il était recouvert d'une toison noire qui contrastait avec sa peau bronzée. Tout à coup, elle sentit ses doigts la démanger. Une réaction épidermique demandait à être soulagée en la touchant, en le caressant. Le spectacle viril qui s'offrait à elle l'hypnotisait. Leurs yeux se rencontrèrent, elle se sentit comme une gamine surprise en train de voler un bonbon. Quand il enleva complètement la chemise, elle perdit le contrôle de sa respiration. La panique la gagna quand il posa ses deux mains sur sa ceinture. Elle se retourna vers l'escalier qui menait en haut, là où il lui avait indiqué la salle de bains. Son spectacle sensuel la troublait au plus haut

point. Elle n'avait pas confiance en elle et en ses réactions. Si elle restait là, elle ne pourrait pas répondre de ses actions.

— Je pense que... c'est mieux que je les sèche, ces vêtements, lança-t-elle sans se retourner.

— Bonne idée !

Était-ce une note de moquerie qu'elle avait sentie dans sa voix ? Son émoi ne lui avait surement pas échappé. C'était forcément son but. L'embarrasser pour l'obliger à obéir. Ce n'était pas pour un quelconque désir de la séduire puisqu'il se désintéressait des filles *comme elle*, avait-il affirmé. Non, elle n'est pas son genre. Cette fois, sa détermination empêcherait son imagination de lui jouer des tours. Qu'à cela ne tienne, elle avait eu la promptitude d'esprit pour prendre la fuite avant qu'il ne soit trop tard. Elle s'était déjà assez ridiculisée la semaine dernière avec lui. Point n'est besoin de répéter l'expérience. En effet, il n'avait pas hésité, non seulement à la remettre à sa place, mais encore à l'humilier. Bien qu'une semaine se fût écoulée, cette humiliation demeurerait cuisante.

Maitriser ses pulsions et ses émotions en sa présence était son souhait le plus ardent. Cependant, dès le premier instant de leur rencontre, elle avait compris qu'elle plongeait dans un vrai borbier. La certitude de l'impossibilité de cette entreprise n'avait fait que s'accroître. Quand la défaite paraît si évidente, le bon sens nous oblige à nous retirer, reconnut-elle en se félicitant pour son choix. Elle se déshabilla comme une automate et chercha un peignoir propre dans un tiroir à linge en évitant celui de Giuliano accroché au mur. Son cœur se mit à battre la chamade en devinant par la taille que celui-là aussi lui appartenait. En fait, elle imaginait trouver le peignoir de l'une de ses nombreuses maitresses. Se regardant dans la glace, elle demanda à son portrait ce qui était en train de se passer. Elle n'y comprenait rien du tout. Tout allait de travers. La douceur du tissu caressa sa peau, et elle tressaillit en imaginant les mains de l'homme à leur place. Sentant ses jambes céder, elle s'assit au bord de la vaste baignoire de peur de s'écrouler sous le poids de ses sensations.

— Calme-toi, Érica ! s'intima-t-elle.

Giuliano la suivit du regard, hypnotisé par le balancement de ses hanches. Sa chute de reins lui coupait le souffle à chacun de ses mouvements. Ce dos l'obsédait depuis presque deux ans. Le soir de leur rencontre, il avait d'abord noté le rayonnement de sa chevelure de fée. La ligne parfaite de sa colonne vertébrale captivait toute son attention, terminée par cette chute de reins digne d'une sirène. Des hanches épanouies aux justes proportions dessinaient sa taille de guêpe d'une sensualité inégalable. Dans les rêves érotiques qu'elles lui inspiraient, ses jambes interminables le torturaient sensuellement chaque nuit. Il sourit en mettant en doute pour la première fois l'indifférence qu'elle semblait lui opposer. Ce ne pouvait être qu'une façade. Son émoi ne lui avait pas échappé. Elle avait pris la fuite en acceptant, à la fin, sa proposition de faire sécher ses vêtements humides.

Érica le désirait-elle aussi ? Bien sûr que non, pensa-t-il. C'était tout simplement impossible. Toute son attention pointait vers Riccardo, son meilleur ami, un riche héritier comme elle. Voilà pourquoi elle avait consenti à épouser ce dernier alors qu'ils ne se connaissaient même pas. Après leur mariage, bien qu'elle eût compris que Riccardo en aimait une autre, elle avait essayé de le retenir pendant plus d'une année. Déterminé, son ex-époux avait fini par mettre fin à ce mariage de convenance. Malgré cela, elle continuait lamentablement à attirer son attention. D'abord, elle lui avait demandé une somme assez importante alors qu'ils divorçaient. Puis, lors de la soirée de la semaine passée, elle était restée collée à lui comme une sangsue. À l'arrivée de Camilla à la soirée, à son bras d'ailleurs, son meilleur ami n'avait pas pu cacher sa jalousie pour la femme dont il est éperdument amoureux. Érica en était attristée. Face à l'évidence, elle avait fui dans le parking. La suite ? Il préférerait ne pas y penser, parce que sa faiblesse le révoltait chaque fois qu'il pensait à cet épisode.

Voilà pourquoi il devait ronger son frein et revenir les pieds sur terre. Elle lui était interdite. Cette vérité résonnait dans sa tête tandis qu'il se dirigeait dans sa chambre pour accéder à sa salle de bains. Après une douche froide,

il se changea. Il se décida pour une mise informelle, car il avait téléphoné au bureau pour avertir de son absence. C'est le premier jour de congé de sa vie, parce que le travail est son oxygène ; impossible de s'absenter inutilement. Les raisons de son comportement lui échappaient complètement. Depuis une semaine, il ne se sentait plus lui-même. La perte d'enthousiasme pour sa routine journalière et son travail était le comble. Ces derniers temps, il sentait un vide, un manque dans sa vie qu'il n'arrivait pas à s'expliquer. C'est un homme accompli à qui il ne manque rien. Pourtant, cette logique le laissait indifférent. Au début, il avait redoublé d'acharnement sur les questions professionnelles, dans l'espoir de la sortir de sa tête, mais sans succès. Puis, il s'était aussi jeté sur de longues séances massacrantes de sport pour se défouler de son stress. Enfin, il avait attribué la persistance de son mal-être à sa chasteté forcée depuis des mois. Il était sorti plus d'un soir dans l'espoir de faire des rencontres féminines, mais aucune femme n'avait attiré son attention. Une seule y parvenait.

Tu devrais céder à cette attirance. C'est le seul moyen de t'en débarrasser, lui souffla une voix dans sa tête.

Non ! s'opposa-t-il, déterminé.

Alors, pourquoi l'as-tu emmenée chez toi ?

Ce n'est pas que je veuille passer du temps avec elle, j'aimerais juste percer l'énigme qu'elle représente, rien de plus, continua son monologue intérieur.

Après s'être habillé d'un jean et d'un polo noir, il se plaça devant la fenêtre de sa chambre pour admirer le beau paysage qui s'offrait à lui. Il profita du calme que cette vision lui transmettait toujours pour se remémorer toute la longue liste de raisons qui l'empêchait de succomber à ce désir lancinant. Ce désir n'est pas un bien, mais plutôt un mal à éradiquer. Une seule question demeurait : comment ? *Vouloir, c'est pouvoir.* Fort de cet adage, il se promettait de trouver le remède à son problème. Il y arriverait d'une façon ou d'une autre, chercha-t-il à se convaincre sans grand entrain.

Sa résolution prise, il se pencha à travers le balustre pour voir si son invité s'y trouvait encore. La maison baignait dans le calme. Seul le silence lui fit écho quand il l'appela. Une panique absurde s'empara de lui. Était-elle partie sans rien lui dire ? De toute façon, elle n'avait pas caché son mécontentement d'être chez lui. Jouer le jeu de la distribution de journaux à la grande gare semblait tellement lui tenir à cœur. Ce qu'il venait de voir ce matin dépassait son entendement. Perplexe, il se dirigea vers la salle de bains où elle était censée être. Pour vérifier, il cogna légèrement sur la porte.

— Érica !

— Oui, j'arrive. J'ai... presque fini.

— Je t'attends en bas, d'accord ? Apporte tes vêtements pour que je les mette dans la machine.

— OK !

La voix de la jeune femme lui avait paru différente, presque effrayée. Était-ce dû à la barrière de la porte de la salle de bains qui les séparait ? Elle s'y trouvait depuis un bon bout de temps, pensa Giuliano. Pourquoi ? Que lui cachait-elle ? Déjà, son accoutrement échappait à son entendement. Le pire, c'est qu'elle prétendait travailler à la gare en pleine pluie. C'était impossible. La fille unique d'un des hommes les plus riches de la ville n'avait pas besoin de travailler pour vivre. Elle n'avait qu'à lever le pouce pour que tout lui soit servi sur un plateau en or ou en argent. Des dizaines de personnes travaillaient sous ses ordres. Alors pourquoi se livrait-elle à cette parodie de mauvais gout ?

Il se plaça devant sa machine à café pour en préparer deux. Sentant la présence de la jeune femme dans son dos, il se retourna. La scène semblait irréelle. Elle s'était drapée dans l'un de ses peignoirs. Il était bien évidemment gigantesque pour elle, mais elle n'en demeurait pas moins sexy. La couleur flamboyante de sa chevelure contrastait avec la blancheur du peignoir. Il n'eut qu'une envie : celle d'y passer les doigts pour en tester la douceur de soie. Elle se présenta pieds nus et s'avancait timidement comme une vierge effarouchée. S'il la trouvait toujours très attirante dans

cette tenue, il devait aussi reconnaître qu'elle était la femme la plus sensuelle qu'il ait jamais vue. Elle s'arrêta à côté d'un fauteuil, mais ne s'assit pas. D'une main, elle tenait les vêtements qu'elle avait enlevés, de l'autre, elle jouait avec une mèche de cheveux qui lui tombaient sur l'épaule. Giuliano s'intima au calme et se dirigea vers la jeune femme. Il déposa les deux petites tasses sur la tablette en verre. Puis, il tendit la main pour prendre le linge des mains de son invitée. Elle le lui tendit en évitant soigneusement de le toucher.

À son retour de la buanderie, il la trouva toujours debout, contemplant le jardin à travers la baie vitrée. Il en profita pour l'observer à loisir. La ceinture exacerba énormément sa taille de guêpe qu'il adorait tant. Que ne donnerait-il pas pour une étreinte avec cette déesse ? Une seule. Rien qu'une seule.

Tout ! faillit-il hurler à cette voix moqueuse qui ne le laissait plus en paix.

Il donnerait tout, même sa vie pour goûter à la saveur de sa peau. De plus, il rêvait de l'entendre gémir sous lui alors que ses jambes interminables s'enrouleraient autour de ses reins telles des lianes dans une forêt africaine. Ce spectacle imaginaire, mais si vivant dans sa tête, réveilla son membre viril. Serrant les mâchoires, il s'obligea au calme. Il n'allait pas l'abandonner là pour aller prendre une seconde douche froide en aussi peu de temps.

Cette attitude d'adolescent aux premiers émois le dérangeait au plus haut point. À trente-trois ans, il avait largement dépassé l'âge de se ridiculiser ainsi. Il occupait un poste à responsabilités où il gérait, non seulement, des millions chaque jour, mais encore des milliers de personnes dépendaient de lui. Alors, ce n'était pas une femme de moins d'un mètre soixante-dix qui allait le faire flancher. Pour l'avertir de son retour, il lança :

— Prends ton café, sinon il va refroidir !

Elle se retourna et s'avança vers la tablette en verre pour prendre l'une des tasses.

— Merci, bafouilla-t-elle en portant le breuvage des deux mains à ses lèvres.

— De rien !

Son tremblement et l'effort qu'elle fournissait pour le cacher ne lui échappèrent pas.

Il s'assit sur le fauteuil opposé à celui de la jeune femme et croisa les jambes tout en l'observant profondément.

— Tu ne bois pas le tien ? demanda-t-elle en faisant un signe de la tête vers la table basse.

— Je préfère t'observer prendre le tien. C'est plus intéressant.

Elle s'arrêta un instant dans son mouvement. Un silence éloquent, accentué par la profondeur du regard qu'ils partagèrent, enveloppa le salon. Pour briser l'enchantement qui les avait enveloppés, elle lança une boutade pince-sans-rire :

— Tu n'y as pas mis du poison, j'espère.

Il s'esclaffa au lieu de se vexer. Le son de son rire, grave et rauque, l'électrisa grandement. Pendant un instant, le mouvement de sa pomme d'Adam la captiva totalement.

— Pourquoi devrais-je faire une chose pareille ?

— Vu ce que tu éprouves pour moi, je pense que tu pourrais bien être tenté.

Une expression indéchiffrable traversa son visage. Elle le vit tressaillir. Qu'avait-elle dit d'aussi grave ? Ce fut si bref, qu'elle pensa surement l'avoir imaginé.

Le regard plus intense que jamais, il demanda :

— Qu'est-ce que j'éprouve pour toi ?

Question plutôt facile.

— De la haine, je pense, fit-elle sans la moindre hésitation.

En le voyant arquer les sourcils, elle jugea bon de rectifier le tir.

— La haine, c'est peut-être exagéré. Je dirais du dégoût, sans doute.

Ses yeux continuaient de la scruter dans le silence qui suivit. Alors qu'elle espérait un démenti de sa part, il lui posa plutôt une question inattendue.

— Qu'est-ce qui te le fait dire ?

— Tes yeux.

— Mes yeux ? demanda Giuliano, perplexe.

— Oui. Je crois vachement au regard.

Il plissa le front en signe de questionnement muet.

— Ton regard me dit sans cesse : garde tes distances, reste loin de moi, continua-t-elle.

Une autre pause silencieuse s'installa. Le silence devenait si pesant qu'Érica commença à se demander comment le rompre. Ce fut à ce moment-là qu'il indiqua, comme pour lui-même :

— Tu te trompes... sur toute la ligne.

— Ah bon ! Qu'éprouves-tu pour moi, alors ?

Elle le défia du regard tout en posant sa tasse sur la tablette. La curiosité et la peur se querellaient en elle. La réponse à cette question lui importait grandement.

— Je ne pense pas que tu veuilles vraiment l'entendre, déclara-t-il, énigmatique.

Là, c'était lui qui se trompait lourdement. Même si elle se doutait que sa pensée soit négative, la curiosité l'emportait. Comme une cure par la douleur, cela l'aiderait sans doute à trouver la force de le sortir de sa vie.

— Dis plutôt que tu ne me juges pas digne d'une réponse du grand Giuliano Rossi.

Sa voix tremblait. Sa diversion est une réponse en soi. Curieusement, sa réaction lui fit mal même si elle connaissait déjà son opinion sur elle.

Ignorant la réaction de son interlocutrice, il continua, imperturbable, en posant une tout autre question pour éluder le sujet.

— Explique-moi plutôt pourquoi tu distribuais des journaux à la gare, ce matin.

— Je travaillais, te dis-je !

Sa réplique était chargée de colère pour se défendre de la douleur que sa dernière affirmation lui avait causée.

— As-tu vraiment besoin de travailler ? Qu'est-ce que ce caprice de riche héritière ?

— Oui, j'ai besoin de travailler. Et non, je ne fais pas de caprice, comme tu le penses.

Puisque les larmes menaçaient de couler, elle se leva de son fauteuil dans l'espoir de les lui cacher. Hors de question qu'il voie sa détresse. Une fois seule, elle aurait tout le temps pour pleurer sur la certitude qu'il venait de lui donner. Elle avait toujours su qu'il ne la portait pas en haute estime, soit, mais l'entendre dire donnait un gout de bile à la bouche.

— Je ne crois pas que tu as besoin de faire ce genre de boulot.

— J'en ai cure de ton point de vue.

Il la fixa longuement avant de demander :

— Pourquoi ?

Le calme de sa voix l'irrita encore plus. Comment pouvait-il se montrer aussi calme alors qu'elle vivait un vrai supplice ? Ne se rendait-il pas compte de la portée de ses propos sur son mental ?

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? lança-t-elle en se tournant vers lui dans une posture rebelle. Fous-moi la paix !

Sans réfléchir, elle prit l'un des coussins sur le fauteuil et le lui lança. Il l'attrapa aisément et le déposa sur le fauteuil où il était assis. Puis, d'un mouvement félin, il se leva en la fixant. Sans s'arrêter de la fixer intensément, il s'avavançait. Alors, la jeune femme commença à reculer en lui intimant par des gestes de s'arrêter.

— Reste loin de moi ! Ne t'approche pas ! tenta-t-elle de le menacer.

Comme si elle l'avait encouragé, il continua de s'approcher. Maintenant, elle était coincée entre lui et le buffet. Quand il la toucha par les épaules, la digue céda.

Elle éclata en sanglots. Pourquoi pleurait-elle ? La solitude et le manque d'amour dans sa vie devenaient insoutenables. Pour commencer, sa mère l'avait abandonnée à son père. Son père, lui, ne l'avait pas abandonnée, mais l'avait utilisée comme un souffre-douleur. Toutes les personnes sur qui elle avait compté s'étaient montrées indifférentes envers elle. Dans le milieu de la haute bourgeoisie bergamasque dans lequel elle avait grandi, elle s'était toujours sentie comme un cheveu dans la soupe. Même dans les pensions luxueuses où elle avait grandi, elle n'était pas bien intégrée, car elle n'était pas très brillante. Seule la pâtisserie l'intéressait. Le point culminant, c'est l'homme en face d'elle. Son rejet constituait la souffrance la plus grande de sa vie.

Je ne pense pas que tu veuilles vraiment entendre la réponse, avait-il répondu quand elle lui avait questionné sur ses sentiments pour elle.

Cette phrase lui avait fait l'effet d'un poignard dans le cœur. Au son de ses paroles, toutes ses frustrations avaient eu le dessus sur elle. Elle avait

perdu le contrôle. Il lui avait donné le coup de grâce en l'enlaçant. Ce geste avait signé sa perte. Sa peur de se mettre à nu devant lui avait fini par se réaliser. Enlacée par ses mains fortes et blottie contre son corps si musclé et puissant, elle comprenait la gravité de sa faiblesse, non seulement émotive, mais aussi physique.

OceanofPDF.com

IV.

Comment est-on censé réagir face à une femme en pleurs ? Giuliano ne le savait pas. C'est une chose qu'il déteste chez les femmes. Il avait toujours pensé qu'elles l'utilisaient pour pouvoir manipuler leurs partenaires. Cette leçon, il la tenait de l'histoire de ses propres parents. Sa mère n'avait-elle pas usé de sa facilité à verser des larmes hypocrites pour mener son père à la ruine ? Il s'était en fait juré très jeune de ne jamais se faire manipuler par n'importe quel moyen : larmes, charmes ou autres. Curieusement, les larmes de la femme qu'il tenait dans ses bras le touchaient plus qu'il n'était prêt à l'avouer. Son corps si féminin tremblait sous l'effet des sanglots, suscitant en lui le désir effréné de le caresser. Sa généreuse poitrine, collée à son torse, lui transmettait un sentiment de plénitude et l'excitait aussi. Quand elle bougea contre lui, sa libido se réveilla pleinement. Le moment était mal choisi. Il ne profiterait jamais d'une femme en détresse. La caresse de ses mains si fines et féminines sur son torse était divine. Mais...

Ces mains si féminines étaient fermes et hostiles. C'est alors qu'il comprit qu'elle le repoussait. Elle avait le visage rougi. Ses beaux yeux verts dégageaient une tristesse infinie. Non, elle ne faisait pas semblant. Il le voyait bien par le tremblement de ses lèvres pulpeuses, faites pour attirer des baisers. Que faire ? Pour la première fois de sa vie, Giuliano se sentit complètement perdu. Sans comprendre ce qu'il faisait, il laissa libre cours à ses propres sensations. À son cœur et à son corps.

— Je suis désolée..., balbutiait-elle en tentant vainement de se libérer de son étreinte.

Il ne lui laissa pas la possibilité de finir sa phrase, car il captiva ses lèvres. Le temps s'arrêta.

La musique des battements de leurs cœurs à l'unisson les enveloppa. C'était la paix, l'harmonie. C'étaient les deux parties d'une même pièce qui

se rencontraient finalement. Les paroles n'avaient plus leur place. Jusquelà, la raison s'était évertuée à faire taire l'impulsion de leurs âmes. Cette fois, elle échoua lamentablement, car la loi du cœur s'imposa. Et, quand le cœur fait sa loi, le corps ne peut que le suivre. Leurs corps obéissaient à ce qui leur avait été défendu depuis trop de temps.

Leurs langues se cherchèrent et se trouvèrent dans une valse des plus sensuelles. Leur union fut non seulement la découverte du corps de l'autre, mais de même son propre corps.

Érica se découvrit une sensualité qu'elle avait toujours pensé, à tort, ne pas posséder. Les mains de son compagnon sur sa peau lui faisaient autant découvrir sa méprise, que des zones érogènes dont elle ne soupçonnait même pas l'existence. Dans son étourdissement, elle se sentit soulevée par deux bras fermes, l'incitant d'instinct à nouer ses jambes autour de sa taille. Il la déposa sur la table. Sans dissoudre leur étreinte, il délaissa ses lèvres pour se concentrer sur son cou, s'attardant sur la veine qui y battait follement. Elle ignorait comment gérer ce plein d'émotion, et comment s'y prendre pour lui donner autant de plaisir qu'il lui en donnait, car bien qu'elle eût été mariée, elle n'avait aucune expérience. Elle se mit à lui caresser ses cheveux drus. C'était la deuxième fois qu'elle le faisait, mais elle avait l'impression de le faire depuis toujours. Elle aimait sentir la texture drue de ses cheveux entre ses doigts. Avec une de ses mains, elle s'y adonnait, de l'autre, elle partit dans l'exploration de ce corps si viril. Elle introduisit sa main sous son polo. En la passant de muscle en muscle, elle faisait connaissance avec son physique athlétique. Le grognement qu'il poussa lui fit comprendre qu'elle s'y prenait plutôt bien. Ce fut à son tour de gémir tout en se contorsionnant quand il lui lécha la peau derrière l'oreille et qu'il caressa ses tétons. Elle s'agrippa à lui, envahie par une nouvelle marée de sensations, les unes plus délicieuses que les autres. Giuliano ouvrit le nœud du peignoir et le tissu épais s'écroula à terre dans un bruit léger.

— Tu es merveilleuse !

Il s'arrêta un instant pour contempler sa poitrine généreuse et pleine. Se sentant ainsi observée, elle tenta de se couvrir, il l'en empêcha en emprisonnant ses mains.

— Non, ne te cache pas. Laisse-moi t’admirer ! Tu es si belle, Érica.

S’abaissant, il captura les tétons complètement excités entre ses lèvres. Il suçota goulument la chair tendre de ses seins. Quand sa langue et ses lèvres se concentraient sur l’un, sa main titillait son jumeau. Elle n’était plus que flamme. Sa peau la brûlait, elle n’était plus qu’un amas de terminaisons nerveuses sensibles. Seules ses mains procuraient du soulagement à cette délicieuse chaleur. Alors qu’elle se contorsionnait de plaisir, il lui écarta les jambes. Deux doigts s’introduisirent au cœur de sa féminité. Totalement excité, il chatouillait sa fleur intime tout en la doigtant légèrement. L’attention soumise au cœur de sa féminité ne l’empêcha pas de continuer à taquiner ses tétons avec ses lèvres et sa langue. Un plaisir inouï monta en elle avec force. Ça en était trop... Mais, elle ne voulait pas que ça s’arrête. Il redoubla la rapidité des mouvements de ses doigts et cela la transporta sur le mont Blanc de la volupté. Sur ce sommet, l’extase et l’euphorie sensuelle l’enveloppèrent entièrement. Elle explosa en criant son nom dans un cri libérateur, le corps secoué de tremblements avant qu’elle ne redescende sur terre, remplie d’une béate torpeur. Son corps était dépourvu de force, mais apaisé.

Ce qu’elle venait de vivre lui semblait irréel. C’était son premier orgasme. Ce plaisir tant recherché était tout simplement indescriptible, car il ne s’agissait pas que d’un plaisir physique. Cela allait bien au-delà de tout ce que l’homme pouvait nommer. Tout à coup, chaque chose lui parut à sa place. Sa place était là, entre ses bras. C’était la plénitude absolue. Une sérénité sans pareille.

Il se détacha lentement d’elle.

— Et toi ? lui demanda-t-elle timidement dans un murmure.

— Couvre-toi, lui ordonna-t-il en s’abaissant pour récupérer le peignoir qu’il lui avait ôté quelques minutes avant.

Ce fut le coup qui fit exploser la bulle dans laquelle elle se trouvait. Le regard de son compagnon était d’une dureté effroyable. Il lui tendit le peignoir en évitant de croiser ses yeux.

— Qu'ai-je fait de mal ?

Le regard confus et sa voix tremblante étaient très éloquents. Elle était encore au bord des larmes. Non, il ne supporterait pas ça une deuxième fois. Il souhaitait savoir déjà où il avait trouvé la force surhumaine de s'arrêter. Il s'était juré de ne jamais le faire, et pourtant, la détresse de la jeune femme et son désir lancinant avaient eu raison de lui. Sa déception était énorme. Il venait lamentablement de faillir à sa promesse. Pour la deuxième fois. Sa cuirasse et sa détermination n'étaient pas si infaillibles, découvrait-il, amer. Il ne restait qu'une chose à faire...

La chose la plus urgente est de la ramener chez elle, de peur de commettre un autre impair. Pourrait-il se regarder dans un miroir après avoir trahi son meilleur ami de la pire des façons ? Lui et sa famille. Une famille à qui il devait autant. Désormais, soutenir leur regard serait un supplice.

— Couvre-toi, t'ai-je dit, insista-t-il d'une voix sévère.

Sans daigner lui adresser le moindre regard, il se dirigea vers le sous-sol où se trouvait la buanderie. Quand il remonta, il déposa ses vêtements séchés sur l'un des fauteuils et sortit du salon en lui lançant :

— Je t'attends dehors.

Elle était encore sur la table où il l'avait emmenée sur les sommets les plus élevés de la volupté. La chute après une montée aussi spectaculaire était tout simplement dévastatrice, à défaut d'être mortelle. Oui, elle se sentait mourir en voyant la distance qu'il mettait sans cesse entre eux. Pourtant, elle avait été convaincue de ne plus se laisser troubler par son indifférence. Comment pouvait-on être aussi glacial après la passion partagée juste quelques minutes avant ? La question qui la blessait le plus était de savoir comment un homme capable d'autant de sensualité pouvait simultanément manquer de sensibilité. La sensualité n'allait-elle pas de pair avec la sensibilité ?

— Oh Dieu ! Quelle idiote je suis !

Elle se sermonnait intérieurement de sa stupidité. Désespérée, elle couvrit son visage de ses mains tremblantes. Comment avait-elle cru cet homme capable de sensibilité ? Il fallait en premier posséder un cœur pour pouvoir faire preuve d'une qualité aussi remarquable. Or, il en était dépourvu. Elle avait fait semblant de ne pas le voir, mais il fallait bien qu'elle reconnaisse la réalité : Giuliano est dépourvu de cœur. Curieusement, elle en voulait plus à elle-même pour sa stupidité qu'à lui. Pour être sincère, il ne lui avait jamais caché le peu d'estime pour elle. Elle avait refusé de comprendre que ce n'était qu'une autre de ses punitions qu'il aimait infliger à la riche héritière capricieuse pour qui il la prenait.

— Mais où avais-tu la tête ?

C'était elle la vraie fautive dans cette affaire. Au lieu de s'opposer à lui, elle l'avait docilement suivi chez lui comme si elle n'attendait que ça. À peine l'avait-il effleurée qu'elle lui était tombée dans les bras comme une poire mure. Il l'avait transformée en une boule de nerfs excités. Dans un tel état, il était tout simplement impossible de réfléchir. Elle s'habilla comme une automate. Puis, elle récupéra son sac à dos qu'elle avait laissé dans la salle de bains. Elle s'arrêta un instant devant la glace au-dessus du lavabo pour contempler son reflet. La glace lui rendit l'image d'une femme qu'elle peina à reconnaître. Elle semblait différente.

Bien sûr que je suis différente. Je défie n'importe qui d'être la même après une telle expérience, pensa-t-elle.

Ce qu'elle avait vécu était au-dessus de la normale. Ça avait été extraordinaire. Même si la descente avait été à la limite du dramatique, elle se sentait privilégiée de connaître au moins une seule fois dans sa vie un tel niveau d'extase. Combien de personnes pouvaient se vanter de vivre des sensations aussi inouïes ? Très peu. Elle en était sûre, car bien que n'ayant pas d'expérience, elle avait côtoyé des amis dans les différents internats où son père l'avait mise durant son enfance. Ainsi, elle avait eu plusieurs amies dans son cercle social qui lui avaient fait comprendre que l'on ne parvenait pas toujours à vivre une communion aussi élevée avec un partenaire dans l'acte sexuel. Le comble, c'est qu'il n'y avait même pas eu de coït entre eux. Il lui avait juste donné un aperçu de ce que pouvait être l'intimité entre un homme et une femme, entre eux. Hélas, il la privait de

toute possibilité d'en creuser la profondeur et les différents aspects. C'était machiavélique, à n'en point douter, conclut-elle in petto.

— Je te hais Giuliano, dit-elle en lançant son peignoir à même le sol comme s'il s'agissait de l'homme qu'elle prétendait haïr.

Devant le miroir, elle s'intima au courage et à l'indifférence devant lui. Avant de sortir, elle s'arrêta un instant devant la porte et fit plusieurs longues respirations pour calmer les battements désordonnés de son cœur meurtri.

Dehors, elle attrapa au passage son imperméable qu'il avait laissé sur une chaise de jardin à leur arrivée. Ne daignant lui accorder aucun regard, elle passa devant lui, exhibant un self-control qu'elle était très loin d'éprouver.

Ils traversèrent la villa dans un silence tombal. Au sous-sol, elle prit place derrière sans lui laisser la possibilité de lui ouvrir la portière. Giuliano ne dit rien. Son visage et sa façon de faire étaient d'une impassibilité énervante. Impossible de comprendre ce qu'il éprouvait vraiment. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'était aucunement heureux de sa proximité dans sa voiture, encore moins chez lui. Il devait regretter amèrement leur intermède sexuel. Un donjuan de son calibre avait forcément été déçu par son inexpérience.

Les filles comme toi ne m'intéressent pas.

C'était ce qu'il avait affirmé, le soir du gala, dans le parking du grand hôtel. Elle avait envie de crier de frustration. C'était injuste de lui en vouloir pour son inexpérience. Si seulement il lui avait donné une possibilité, elle lui aurait démontré qu'elle pouvait tout apprendre sur le plaisir charnel. Elle apprenait vite, c'était l'une de ses qualités. Cependant, comment le lui dire sans se ridiculiser outre mesure ? Non, elle ne le ferait pas. Elle s'était assez fait humilier par cet homme. Elle devait chercher en elle la force de l'oublier pour prendre en main sa vie comme elle l'avait fait, autant avec son père qu'avec son ex-mari. Quand elle avait compris qu'elle était indésirable, elle avait débarrassé le plancher. À dire la vérité, elle avait toujours vécu sa vie toute seule. Très jeune, après le départ de sa mère et l'indifférence de son père, elle avait compris qu'il fallait qu'elle apprenne à

s'en sortir toute seule. Elle n'avait pas besoin de cet homme, aussi beau et attirant soit-il. Elle se jura qu'en sortant de sa voiture, elle tournerait le dos, non seulement à l'homme, mais également à tout ce qui est lié à lui dans son souvenir.

Giuliano roulait comme un pilote de Formule 1. Il avait hâte de se servir un verre de whisky. Dire qu'il était tendu serait un euphémisme. Il connaissait la tension, le stress, car son quotidien était une montée continuelle d'adrénaline. Ce qu'il ressentait en ce moment se démarquait de tout ce qu'il avait connu jusque-là. Pour son propre bien, il était de loin préférable qu'il n'approfondisse pas la question. L'expérience lui avait appris que le résultat d'une quête n'est pas forcément celui que l'on souhaite. En plus, dans certains cas comme le sien, l'ignorance était de loin le choix le plus judicieux.

Pour tout dire, il maîtrisait bien la nature du problème et savait aussi la ligne de conduite à suivre. Le hic demeure la difficulté à mettre sa résolution en pratique avec détermination.

— Tu es bien au-dessus de cette attirance farouche, mon vieux, se dit-il dans l'habitacle de sa Jaguar.

Il avait besoin d'un plan d'attaque. En premier, il lui fallait augmenter sa charge de travail par de nouveaux défis, ainsi que de longs voyages. Un changement d'air s'imposait. Ensuite, il avait besoin d'une maîtresse au plus tôt. S'il ne déchargeait pas la tension sexuelle qu'avait attisée Érica, il serait un homme perdu.

Au lieu de continuer à ruminer sur la question, il allait aussitôt se mettre à la tâche. Sa Rolex indiquait onze heures. Inutile d'avertir sa secrétaire de son changement de programme. Il n'avait aucune explication à lui donner.

En le voyant au bureau, elle comprendrait qu'il avait renoncé à son jour de congé. À mi-chemin, il fit demi-tour pour rejoindre les bureaux de Ravasio Group.

En sortant de l'ascenseur, il aperçut sa secrétaire et Riccardo qui s'entretenaient devant le bureau de ce dernier, qui jouxtait le sien. Les deux arrêterent de parler en le voyant venir vers eux. Ils semblaient très étonnés.

— Vous avez vu un fantôme ? lança-t-il, feignant de ne pas comprendre le motif de leur attitude.

— Non, monsieur ! bredouilla sa secrétaire, gênée.

— Alors qu'est-ce qui se passe ?

— C'est à toi de me le dire, répondit cette fois-ci son meilleur ami.

Giuliano ne répondit pas à la question, mais se contenta de se diriger vers son bureau. Malheureusement pour lui, Riccardo le suivit. Ils se connaissaient depuis l'enfance. Il savait donc que son ami ne laisserait pas tomber, à moins de recevoir des réponses satisfaisantes sur son attitude bizarre.

— Puis-je savoir ce qui t'arrive ? demanda Riccardo en fermant la porte du bureau derrière lui.

Il le fixait droit dans les yeux comme pour lire en lui.

— Si tu as des soucis, dis-le-moi tout de suite, *fratello* – mon frère – tu n'es pas seul.

— Je n'ai aucun souci, mentit-il effrontément.

La préoccupation de Riccardo était palpable. L'idée de lui mentir lui était autant insupportable. Le pire, c'est que toute la situation est due à la bêtise qu'il venait de faire ce matin. Il avait presque pris son ex-femme sur la table de son salon, alors qu'il n'aurait même pas dû la désirer.

— Ne t'inquiète pas pour moi, ajouta-t-il en faisant semblant de classer les papiers sur son bureau.

— À d'autres, Gio ! Pas à moi ! lança son ami avec véhémence. Tu n'as jamais manqué un jour de travail, même pas quand tu as eu quarante de fièvre. Il faut te menacer pour que tu ailles quelques jours en vacances, et même là aussi, tu continues de travailler comme un forcené. Alors, excuse-moi si je ne te crois pas.

Giuliano se gratta la nuque un instant sans savoir que répondre. La tirade de son ami était irréfutable. Il maudit cette femme qui l'avait incité à faire une folie qui ne lui appartenait absolument pas. En plus d'elle, il maudit aussi sa faiblesse de ces derniers jours.

— Justement, j'ai besoin de changer d'air. D'augmenter l'adrénaline dans mon travail. La routine commence à me peser.

Que pouvait-il dire d'autre ? Il ne pouvait quand même pas confesser à la personne qui le considérait comme un frère qu'il avait perdu la tête pour son ex-épouse. Ses principes moraux le lui interdisaient. Certaines choses sont à fuir absolument. Son attirance pour Érica est l'une d'elles.

— *Santo cielo* ! — Bon Dieu, Gio ! — Tu m'as fait une peur d'enfer. Je suis soulagé de savoir que tout va bien. Mais pour moi, tu as besoin d'autre chose, avoua-t-il avec malice.

— De quoi, parles-tu ?

— D'abandonner ton boxer de chasteté, répondit-il en le taquinant. J'ai vécu pareil durant ma rupture avec Camilla. Je pense qu'il te faut une femme dans ta vie, crois-moi, c'est l'expérience qui parle.

La véracité des propos de son ami le laissa sans voix un instant. L'urgence d'une diversion s'imposait, sinon il risquait de le démasquer.

— Camilla et toi, c'est une histoire à part, frerot. Ce n'est pas tout le monde qui a votre chance. Pour tout te dire, je ne suis pas fait pour ces choses-là.

En voyant son ami secouer la tête en signe de désaccord, il comprit que sa tactique de diversion avait fonctionné. En effet, depuis peu, Riccardo semblait avoir retrouvé l'amour de sa vie. Les deux, non seulement, filaient le parfait amour, mais ils faisaient aussi des projets de vie ensemble, comme le mariage. Ils avaient traversé beaucoup d'obstacles, mais à la fin, leur amour avait fini par triompher. Malheureusement, il ne pouvait pas espérer une aussi heureuse fin pour lui. Ce serait une pure utopie.

— C'est vrai, tu as raison. Néanmoins, je suis sûr que, qu'il y a la femme qui te rendra heureux comme le fait ma douce Camilla.

— N'y compte pas trop, mon vieux.

Il s'approcha de son ami et lui donna une tape sur l'épaule pour lui assurer que tout allait bien. Il lui confia son désir d'inspecter leurs filiales à l'étranger. Bien évidemment, il avait raconté des demi-vérités en ce qui concernait les réelles motivations de sa décision. Par-dessus tout, la culpabilité envers son ami le taraudait grandement. Il se sentait moralement sale.

— Pour éviter que ce qui s'est passé à Rome puisse se répéter dans d'autres de nos succursales, je dois faire un contrôle sur place. Puisque tu es presque en lune de miel anticipée, je vais m'en charger.

— Ce n'est pas moi qui vais te contredire, conclut Riccardo en souriant.

Ce dernier, ne voulant surement pas s'éloigner de sa dulcinée, se dirigea vers la porte avant que Giuliano ne change d'idée.

Une fois la porte close, Giuliano s'assit sur son siège. Il soupira bruyamment pour tenter d'évacuer la tension emmagasinée. Le regard scrutateur de son meilleur ami était aussi insoutenable que le poids de sa culpabilité. Sa sollicitude à son égard avait été un vrai coup à son sens de la loyauté déficitaire. Au prix d'un effort soutenu, il était parvenu à garder son sang-froid et n'avait raconté qu'une partie de la vérité sur ce qui se passait réellement. Le soir même, il partirait pour le sud de la France où ils avaient une des plus grandes unités de production de leur société. Cela ressemblait bien à une fuite, mais il n'avait pas le choix.

Des joies les plus grandes, naissent aussi les douleurs les plus profondes, avait-elle lu un jour. Cependant, elle n'en avait pas précisément saisi le sens quand elle l'avait lu. Maintenant, elle comprenait bien toute sa signification. L'expérience reste la meilleure enseignante, reconnut-elle. Elle languissait sur son lit depuis son retour. Émotionnellement, elle se sentait sur des montagnes russes. Au début, elle avait été furieuse, puis une détermination farouche de l'éradiquer de ses pensées s'installa. Très tôt, la tristesse avait remplacé cette détermination. Elle vacillait constamment entre ces trois sentiments. Dans ses moments de lucidité, elle se disait de ne rien regretter de ce qui était arrivé entre elle et Giuliano. Un épisode qu'elle considérait comme un très beau cadeau qu'elle n'oublierait jamais. Elle se promettait d'en faire un trésor dans ses nuits froides et vides d'hiver. Quand la tristesse et l'amertume prenaient le dessus, elle se traitait de tous les noms. Pourquoi lui permettait-elle de la traiter ainsi ? Plusieurs fois, elle avait donné libre cours à ses larmes. Quand les larmes semblaient taries, elle se jetait dans des résolutions drastiques, comme le déloger de sa tête, se montrer plus forte la prochaine fois qu'elle se trouverait devant lui ou encore l'éviter à tout prix.

Au lendemain de l'épisode, elle s'était réveillée avec un grand mal de tête et de la fièvre. Aujourd'hui, sa gorge brûlait énormément. Elle essaya de se lever du lit, mais n'y parvint pas. Elle décida de rester au lit jusqu'à ce que tout passe, en priant pour que ce soit le plus tôt possible. C'est sans doute un coup de froid qu'elle avait pris, n'ayant pas le temps de sécher ses cheveux chez Giuliano, en déduisit-elle. Elle se recroquevilla sous les draps, convaincue que cela passerait en une journée.

La lumière et l'obscurité se succédaient ; elle avait complètement perdu la notion du temps. Depuis combien de temps était-elle enfermée chez elle ? Elle l'ignorait. Personne ne pensait à elle. Elle était seule au monde, reconnut-elle, presque en larmes. On trouverait probablement son cadavre déjà en état de décomposition, si elle mourait. Quelle amère vérité ! De sa propre expérience, elle rêvait d'une famille nombreuse. Son premier enfant ne resterait pas un enfant unique comme elle. À vingt-cinq ans, il fallait

commencer à penser à ce genre de chose si elle ne voulait pas finir seule et abandonnée. Si ce raisonnement est imparable, il y a quand même un grand problème au tableau. Dès qu'elle faisait ce genre de projet, le même visage se présentait à elle. Lasse, elle ferma les yeux pour mieux se bercer de son image. Peu à peu, elle commença à replonger dans la quiétude du sommeil.

Le jet de l'eau caressait sa peau, lui offrant une sensation de bien-être. Sous la douche, elle chantonnait de joie. La paroi de l'habitable coulisssa. Il apparut torse nu, dévoilant les muscles saillants de ses pectoraux et son abdomen en tablettes de chocolat. Il dégageait une virilité puissante par tous les pores. De sa démarche féline, il entra sous la douche, la dominant complètement du haut de son mètre quatre-vingt-dix. Sans préambule, il l'emprisonna entre ses bras et lui souleva le menton pour happer ses lèvres pulpeuses à sa totale disposition. Le baiser, au début, fut doux et tendre. Puis, la douceur et la tendresse laissèrent place à l'urgence. Ses lèvres devinrent exigeantes sur les siennes. Sa langue ne faisait qu'une avec la sienne. Il exigeait, prenait et faisait d'elle ce qu'il voulait. Alors que ses lèvres la goutaient avec avidité, ses mains, elles, découvraient chaque parcelle de son corps de femme. Sa peau fine et lisse au contact de celle poilue de son amant, créait un contraste excitant. Délaissant momentanément sa bouche, il traça un sillon de baisers, de sa joue vers son nombril en passant par la peau tendre et sensible de ses seins, sans oublier chacun de ses tétons insolemment dressés. Après son nombril, il se dirigea encore plus bas. Son avancée inexorable vers sa féminité la remplissait d'une anticipation euphorique. Il se releva en l'obligeant à soutenir son regard. Ils se tenaient les yeux dans les yeux, quand elle sentit sa main écarter ses cuisses. Maintenant, l'une de ses cuisses reposait sur celle de son amant. Le cœur de sa féminité s'ouvrait à lui comme une fleur de gazanie s'ouvrant au soleil du matin. Elle sentait de façon si vivante son membre pointer à l'entrée de sa source de plaisir. Il l'embrassa passionnément avant...

Une musique retentit de très loin. Cette musique venait-elle de la fête de ses sens ou bien les dieux célébraient-ils la beauté de leur union ? Sincèrement, cela lui importait peu, car elle n'avait qu'une urgence : celui de le recevoir complètement en elle. Quand son prépuce rencontra sa vulve, elle gémit de plaisir. Cependant, la musique, au début doux, résonna de

façon assourdissante et insistante. Elle connaissait bien cette musique. C'est la sonnerie de son cellulaire.

Comme dans un brouillard, elle se réveilla. Ce n'était qu'un rêve, ou bien un cauchemar. Cet homme avait tant miné sa santé mentale. Elle était toute mouillée et ses tétons pleinement dressés. Pourquoi devait-il la suivre continuellement, même dans son sommeil ?

La sonnerie retentit encore. Tendant la main, elle prit son téléphone et répondit sans vérifier le numéro.

— Érica ?

À peine reconnut-elle la voix grave de l'autre côté de la communication qu'elle raccrocha, comme si le téléphone brûlait. Dans sa situation, elle pouvait bien affirmer : quand on rêve du loup, on voit sa queue. Il était la dernière personne avec qui elle voulait parler, surtout après son attitude envers elle et son dernier rêve. Au fait, pourquoi l'avait-il appelée ? Pourquoi cette volonté de la tourmenter ainsi, alors qu'il ne voulait pas d'elle ? La sonnerie retentit une troisième fois. De colère, elle décrocha et lui cria :

— Fous-moi la paix ! Je te hais !

Sans lui laisser le temps de s'exprimer, elle raccrocha en jetant le téléphone sur le lit. Sa voix était faible vu son mal de gorge et de tête, mais elle se félicita de lui tenir tête au mieux de ses forces.

— Je te hais vraiment, Giuliano, se répéta-t-elle dans le silence de sa petite chambre.

Quelqu'un sonnait à sa porte. Il y a quelques minutes, le téléphone avait dérangé son sommeil, ou disons plutôt son rêve érotique. Elle ne parvenait pas encore à trancher si l'interruption avait été un bien ou un mal. Peut-être, aurait-elle voulu vivre la pénétration – ce qu'il lui avait refusé la dernière fois. En rêve comme dans la réalité, cela relevait désormais de l'ordre de l'impossibilité.

S'arrachant à ses pensées, elle ignorait qui pouvait bien venir sonner à sa porte. Elle ne connaissait encore personne dans le quartier. À présent, elle n'avait plus d'amies non plus. Celles qu'elle avait fréquentées dans le passé lui avaient tourné le dos à l'annonce de son divorce et après l'ostracisme que son père lui avait imposé. Ce devait être le couple de personnes âgées qui habitait en face de son appartement, sans doute. La vieille femme était si gentille avec elle chaque fois qu'elles se rencontraient sur les escaliers. Que pouvait-elle bien lui vouloir ? Avait-elle besoin d'aide ? Cette pensée l'alarma. Au prix d'un effort énorme, elle descendit du lit et se dirigea vers sa porte. Pour la première fois, elle bénit l'exigüité de la chambre, elle lui épargnait un plus long trajet. Elle s'écroula presque devant le battant. Le front collé dessus, elle ferma les yeux quelques secondes pour calmer ses vertiges. Puis, d'une main tremblante, elle lutta avec sa clé qui lui posait toujours quelques soucis pour ouvrir. La serrure était vieille. Quand elle parvint à l'ouvrir, sa vision se brouilla. Était-ce de la stupéfaction ou de l'incrédulité ? Ce devait être le résultat de l'immense effort qu'elle avait fourni pour sortir de son lit qui lui jouait ce tour. Ses jambes aussi chancelèrent, menaçant de l'abandonner. Par chance, deux bras puissants la secoururent.

Il la souleva et la déposa sur son lit. Elle était assise sur le bord du lit, alors qu'il inspectait d'un coup d'œil rapide son studio. Elle soupira en imaginant le commentaire qu'il allait faire sur son humble demeure. Silencieusement, il ramena son attention sur elle. Il la dévisageait. La situation lui échappait entièrement, elle ne savait que faire face à cette invasion de son intimité. Bah ! Pour se défendre, il ne lui restait que l'attaque.

— Que fais-tu ici ?

Sans le vouloir, son ton était très acerbe.

— Je m'inquiétais pour toi. Apparemment, j'avais raison de le faire.

— menteur !

La position assise devant un homme grand comme lui ne l'aidait pas du tout. Il la dominait trop de sa taille. Elle s'efforça de se lever avant de

continuer son propos :

— Tu te moques bien de moi. Je ne suis pas ton jouet. Va-t'en ! Va-t'en !
Je ne veux plus jamais...

Sa phrase se perdit dans le noir dans lequel elle sombra.

OceanofPDF.com

V

Il avait juré de partir pendant une semaine au moins. Être loin de la ville où elle se trouvait serait le remède à la confusion qui l'habitait depuis qu'il avait succombé à ses charmes. Aussitôt, il avait compris sa méprise. Rien, pas même la distance, n'avait empêché ses pensées d'aller vers elle. Il avait cherché de toutes ses forces à la bannir de son cerveau, mais elle y régnait en patronne implacable. Aucune des activités qu'il avait entreprises pour se distraire n'avait réussi. La tournée en boîte de nuit pour draguer et bénéficier de la compagnie féminine avait tristement échoué. Animé par la force du désespoir, il s'était obligé à s'intéresser à une fille très belle et voluptueuse comme il les aimait bien. Cette dernière avait accepté de le suivre dans sa chambre d'hôtel. Cependant, quand elle avait cherché à l'embrasser, c'était le visage d'une rousse obsédante qui lui était apparu, bloquant ainsi ses ardeurs. Il s'était excusé et lui avait appelé un taxi tout en lui passant une liasse de billets. C'était inexplicable. Ce qui lui arrivait dépassait tout simplement son entendement. Tout lui échappait, il n'avait plus le contrôle de sa vie depuis qu'il avait goûté sa saveur. Ses gémissements de plaisir ne donnaient plus de repos à ses tympans. Ses doigts lui démangeaient d'urgence de caresser sa peau si douce comme la soie. Au troisième jour de son pèlerinage rédempteur, il avait admis sa défaite. Saisissant son téléphone, il avait composé le numéro de la jeune femme. Ne recevant aucune réponse, il s'était alarmé. Il devait savoir si elle allait bien. Pourquoi ne répondait-elle pas aux appels ? Ce ne pouvait pas être un refus de lui parler vu qu'elle ne possédait pas son numéro. Gagné par un mauvais pressentiment, il avait sauté dans le premier avion pour venir s'enquérir lui-même de la situation. De toute façon, il ne pouvait déléguer personne d'autre à la tâche par peur des commérages et de se faire démasquer. Personne ne devait soupçonner son intérêt pour l'ex-épouse de son meilleur ami. C'est ainsi qu'il était rentré après trois jours seulement d'un voyage professionnel qui devait durer beaucoup plus.

À peine atterri à l'aéroport d'Orio al Serio de Bergame, il se dirigea directement à Seriate, le quartier où il l'avait raccompagnée la dernière fois. Il ne comprenait toujours pas pourquoi elle avait déménagé dans un tel quartier au terme de son mariage. N'était-elle pas une riche héritière ? Ne bénéficiait-elle pas d'une pension alimentaire que Riccardo lui versait ? Il ne maîtrisait pas tous les aspects des accords de leur divorce, dans la mesure où il avait soigneusement évité tout ce qui la concernait. Il déviait toutes les conversations sur elle ou sur son couple. Riccardo avait fini par comprendre, en ne lui parlant pas de sa vie conjugale. Aussi l'annonce de leur rupture l'avait surpris, car il n'était pas au courant de l'état de leur relation. Mais, étant le directeur financier de Ravasio Group, il avait remarqué que son ami lui avait versé une somme assez importante, le mois dernier. Qu'avait-elle fait de tout cet argent ? Cette femme était une énigme même pour un cerveau brillant comme le sien, dut-il admettre. Après s'être garé devant le petit immeuble, il l'avait appelée, mais toujours sans succès. Il avait alors décidé de téléphoner son père. Avec une excuse, il lui avait demandé des nouvelles de sa fille. Au son du nom de cette dernière, l'homme avait craché tout son venin.

Le mépris dans ses propos à l'égard de son propre sang était très perturbant. Son sort ne l'intéressait en aucun cas. Le fiel de son interlocuteur lui fit regretter son initiative. Sans grand tact, il avait arrêté sa longue diatribe en mettant fin à l'appel. Il était sorti de sa voiture puis avait sonné chez ses voisins en demandant d'elle.

— Depuis qu'elle est ici, je n'ai jamais vu d'hommes lui rendre visite... ni de femmes d'ailleurs, lui avait répondu une vieille dame à travers sa fenêtre.

— C'est une fille plutôt calme et solitaire, avait renchéri son mari.

— Ses stores sont baissés depuis quelques jours et que l'on ne l'a pas vu, avait ajouté sa compagne.

Ce d'une oreille distraite qu'il les avait écoutés. Leurs propos étaient la confirmation de ses peurs. Quelque chose ne cadrait pas et il ignorait quoi penser. Elle n'avait donné aucun signe, même pas à son propre père. Ce dernier n'avait vraiment pas démontré d'intérêt pour le sort de sa fille.

Après plusieurs tentatives, elle avait fini par répondre et l'avait envoyé balader. Il s'était présenté devant son appartement et avait posé son doigt sur la sonnette, déterminé à obtenir une explication. C'est alors que...

En recevant ce doux fardeau, Giuliano éprouva un sentiment de paix. Le poids de la jeune femme, inerte dans ses bras, le fit sentir comme un samouraï devant un auguste trône à qui l'on confiait une mission sacrée et dont il avait hâte de s'acquitter. Durant la journée, il avait craint qu'elle ne soit victime de quelque chose de grave. Immense était son soulagement. La responsabilité d'une femme ne le fit pas tressaillir, pour la première fois de sa vie. Il la souleva en lui passant un bras sous les jambes et l'autre enveloppa ses frêles épaules. Elle lui sembla légère comme une plume. Pendant un instant, il s'arrêta au milieu de la pièce en contemplant ce beau visage qui hantait ses nuits et accaparait ses journées. Avec un soupir, il se résolut à la déposer sur le lit. Son corps était très chaud. Elle murmura quelque chose de confus, les yeux fermés. Que faire en pareille situation ? Elle avait de la fièvre et était grippée. Le son de sa voix lui confirma son diagnostic. Mais, il n'était pas médecin. Il devait agir au plus vite au lieu de la dévorer des yeux comme il était en train de le faire.

Il sortit son téléphone de la poche de son jean. Devait-il appeler un docteur ou l'emmener directement aux urgences ? Il était concentré dans ses pensées quand la sonnerie de son cellulaire retentit. C'était sa gouvernante, qu'il avait essayé de contacter à la sortie de l'aéroport.

— Signora Neri !

— *Si signore.*

— Excusez-moi du dérangement. Je suis rentré plus tôt que prévu. Je voulais savoir si je dois manger dehors ou pas.

— J'ai vidé le frigo pour toute la semaine, monsieur. Mais, je peux vous cuisiner quelque chose. À quelle heure souhaitez-vous que ce soit prêt ?

— Prenez votre temps.

Un gémissement de la malade attira son attention. Il se rappela que la dame possédait une soupe miraculeuse en cas de grippe et de fièvre forte. C'était déjà la gouvernante de son père quand il n'était qu'un gamin. Depuis qu'elle était venue à leur service, son père et lui n'avaient plus acheté de médicaments pour ce genre de mal. Sans hésiter, il demanda alors à son interlocutrice :

— Pourriez-vous me cuisiner aussi votre soupe magique pour la grippe ?

— Êtes-vous malade, monsieur ?

— Non. Je vais très bien, ne vous inquiétez pas.

Au silence qui suivit, il s'obligea à ajouter :

— C'est... pour une amie.

— Une amie.

C'était une affirmation. Curieusement, à ses oreilles, elle sonna plutôt comme une question.

— Elle est très malade et... elle n'a personne pour prendre soin d'elle.

— Je vois, répondit-elle calmement. Je pense qu'en une heure, elle sera prête.

— Merci ! Je m'excuse de vous déranger alors que vous n'étiez pas censée travailler cette semaine.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle, ignorant sa réplique.

Giuliano serra ses mâchoires en signe de nervosité. Pour qui se prenait-elle pour lui faire ce genre de question indiscrete ? L'employeur, c'était lui. Ne méritait-il pas une certaine réserve ?

— Giuliano...

Le ton maternel qu'elle utilisa lui rappela aussitôt la position qu'elle occupe dans sa vie.

Elle était bien plus qu'une simple gouvernante. C'était comme une mère pour lui. Si elle avait osé l'interroger, c'est parce qu'elle s'intéressait à lui telle une mère attentionnée. Surtout, elle le connaissait depuis son enfance. Se grattant la nuque, il répondit :

— C'est Érica. Elle ne... Elle n'est pas bien et...

— Ce sera prêt dans trois quarts d'heure. Je vous attends.

Il raccrocha en soupirant. Heureusement, comme toujours, madame Neri ne s'était pas démentie. Elle avait le chic pour le sortir de situations embarrassantes depuis qu'il était gamin. Alors qu'il n'aurait su comment continuer sa phrase pour lui expliquer la situation délicate, elle l'avait sorti de cette impasse. Il se rendit compte de sa crispation qu'au terme de l'appel. S'adossant à la fenêtre, il avait repris la seule activité qui le fascinait dernièrement : la contempler. On aurait dit une déesse. La masse de feu formée par ses cheveux couvrait presque son visage. Sa poitrine se soulevait au rythme de sa respiration dans un mouvement si érotique sous son body. Comme hypnotisé, il s'avança vers le lit. S'accroupissant, il écarta les mèches pour libérer ce beau visage qu'il aimait tant. Elle bougea en plaçant sa main sur la sienne. Il se sentit électrisé par ce léger toucher. Sa main fine sur la sienne, forte et virile, formait un merveilleux contraste. Sa peau douce et satinée inspirait les caresses les plus sensuelles. Ce contact était une délicieuse torture. Au prix d'un grand effort, il la retira.

Il prit les clés de la jeune femme avant de refermer calmement la porte. En route pour aller récupérer la soupe chez sa gouvernante, il asséna un coup de poing au volant pour s'assurer de ne pas rêver. Parce qu'il avait du mal à synchroniser avec tout ce qui lui arrivait. La voix de la sagesse le dissuadait de se lancer sur ce chemin. Il la fit taire en se répétant de contrôler la situation. Contrairement à la fois précédente, il saurait s'arrêter avant de commettre une bêtise. Puisqu'il ne pouvait pas abandonner la jeune femme dans son état, il allait s'assurer qu'elle se remette, ensuite, il pourrait reprendre ses distances et rétablir les limites.

Impitoyable, la voix insidieuse et pressante continua à lui murmurer qu'il avait perdu le contrôle.

— Je ne peux quand même pas la laisser seule en pareille condition, insista-t-il dans l'habitable de sa voiture, inondé par une belle musique de Einaudi pour l'apaiser.

Debout au milieu du studio de la jeune femme, Giuliano avait du mal à comprendre. Au début, il ne s'était pas intéressé au décor, tellement préoccupé par l'état d'Érica et son propre comportement. Après lui avoir donné la soupe de madame Neri, il était resté à son chevet, vigilant à chaque réaction de sa malade. Il avait suivi toutes les indications de sa gouvernante à la lettre. Une heure après la prise de la soupe, elle avait beaucoup transpiré. Il s'était alors chargé de changer son lit et ses vêtements. Dans son petit placard, il n'avait pas déniché un pyjama. Il lui passa un teeshirt. L'exploration lui avait plutôt offert une trouvaille très intéressante. Dans l'un des tiroirs, il avait découvert de la lingerie si fine et sexy qu'il avait eu une érection puissante, comme il n'en avait pas eu depuis trop de temps. Imaginer la jeune femme dans ce genre de sous-vêtement avait été au-dessus de son self-control. La nécessité d'une douche froide s'était imposée à lui.

Sous la douche, il avait du mal à se mouvoir vu l'étroitesse de la pièce. Sous le flux de l'eau, il avait laissé libre cours à ses questions et à sa perplexité. Pourquoi vivait-elle dans ce studio exigü ? Elle distribuait des journaux à la gare. Pourquoi ? Durant son mariage, elle ne travaillait pas. Sans doute n'y avait-elle jamais songé. Son père est très riche et elle est sa fille unique, donc sa seule héritière. Alors pourquoi vivait-elle comme une moins que rien ? Son géniteur lui avait peut-être coupé les fonds pour l'aider à murir. Un peu trop tard, pensa-t-il. Revoir l'éducation d'un enfant à vingt-cinq ans est plutôt hasardeux. L'homme aurait dû y penser bien avant. Pour cela, il avait toujours remercié son propre père. Ce dernier lui

avait prodigué des principes élevés. Il avait tenu à ce que son fils sache la valeur des choses et « qu'il n'y a pas de rose sans épines ». On lui avait enseigné le sens des responsabilités très tôt. Bien qu'il reproche au père l'éducation octroyée à sa fille, toutefois, il l'excusait, car il reconnaissait la difficulté de résister aux yeux d'Érica. On lui donnerait le bon Dieu sans confession, pensa-t-il. Les femmes avaient une grande capacité de manipulation. Assurément, elle l'avait fait avec son père aussi. La réduire à vivre dans ces conditions était un peu exagéré tout de même. Il ne pouvait pas la laisser moisir ainsi. C'était inconcevable. Il avait hâte de clarifier cette situation quand elle aurait repris des forces.

Après sa douche, il attira un pouf du coin du mur près du lit pour satisfaire son désir inavouable de la contempler. Il avait du mal à chasser l'image de son anatomie quand il l'avait déshabillée pour lui mettre un teeshirt propre et sec. Il l'avait déjà vue nue, mais dans cette circonstance, c'est différent. C'est vrai, d'autant que la fois précédente, sa libido avait suffoqué sa vue. Son corps était si doux et souple que l'on aurait dit une poupée de chiffon. La tentation la plus grande avait été celle de résister face au toucher soyeux de son épiderme fin et velouté. Sa peau de porcelaine contrastait avec la sienne, plus mate et bronzée. Il ne voulait pas penser à ses jambes. Combien aurait-il aimé parsemer de baisers la chair tendre entre ses cuisses ? Elle avait gémi chaque fois qu'il l'avait effleuré. Les yeux fermés, les lèvres offertes dans une pose inconsciemment lascive, elle avait prononcé son nom en s'agrippant à ses épaules.

Cela l'avait obligé à sortir un instant du studio pour se rafraîchir les idées. Il ne pouvait pas répondre à cette invite. Il n'était pas une brute pour profiter d'une femme dans une telle situation. Elle n'était pas dans son état normal. Jamais elle ne se serait comportée ainsi avec lui, d'autant plus qu'elle était en colère contre lui pour son attitude de la fois dernière.

Quand il revint dans la pièce, la jeune femme dormait. Sa fièvre avait baissé, mais elle restait vulnérable. Il était très tard. En envisageant de passer la nuit sur le petit fauteuil, il fit une grimace. Mais, il n'avait pas le choix.

Il ne pouvait absolument pas la laisser seule. Sa première pensée avait été de l'emmener chez lui, mais la prudence avait pris le dessus. Riccardo ou

l'un de ses parents pouvait lui rendre visite sans avertir. Il ne pouvait pas prendre ce risque. Acceptant son sort, il tendit ses longues jambes et déposa son cou sur le dossier du fauteuil en fermant les yeux. Plusieurs fois, il se réveilla dans la nuit pour vérifier l'état de la malade. Il dut la changer à plusieurs reprises. Non qu'il apprécie la tâche, mais pour respecter les recommandations de madame Neri. Sa gouvernante, en effet, avait insisté là-dessus.

Elle doit absolument changer ses vêtements chaque fois que sa fièvre baisse et qu'elle est trempée. Il avait fait semblant de ne pas remarquer la perplexité dans son regard quand elle lui avait dispensé ce conseil en particulier. Elle s'était sans doute demandé s'il se sentait capable de dévêtir celle qui avait été la femme de son meilleur ami.

Non seulement j'en suis capable, mais j'aime aussi le faire, aurait-il souhaité lui répondre.

En plus de lui changer son pyjama, ce qui lui faisait encore plus plaisir, c'était le fait de prendre soin d'elle. L'idée de la protéger lui procurait une sérénité sans bornes. Il adorait la savoir en sécurité près de lui. L'était-elle vraiment ? Elle prendrait sûrement ses jambes à son cou si elle lisait ses pensées, dès qu'elle se trouvait en sa présence. La tête inclinée, il ferma les yeux pour se laisser bercer par le silence de la nuit, accompagné par la musique de sa respiration.

Accroupie, elle lui tournait le dos. Elle était couverte d'un voile blanc qui émanait des rayons jaune pâle tout autour d'elle, telle une auréole. Ses rayonnements créaient un halo éblouissant. Dans un mouvement souple, elle se leva, puis s'arrêta sans se retourner vers lui. Il eut l'impression qu'elle allait s'éloigner de lui pour toujours. Son cœur tambourinait dans sa cage thoracique, prêt à exploser. La peur le paralysait. De quoi avait-il peur ? Elle se retourna, comme au ralenti. Ses mouvements étaient pourtant d'une fluidité extrême. Quand elle leva les yeux pour rencontrer les siens, il manqua un battement.

C'était, à n'en point douter, le regard le plus pur et intense qu'il n'ait jamais vu. Son immense innocence témoignait qu'elle lui venait du ciel. Son visage émanait de la tristesse, une forte mélancolie. Elle l'abassa pour se

concentrer sur ses mains qu'elle tortillait au niveau de son bassin. Il lut un frémissement sur ses lèvres pulpeuses comme la chair tendre et mure des fruits sauvages. Le mouvement avait été si léger qu'il ne l'aurait sans doute pas remarqué si toute son attention n'était pas focalisée sur cette déesse. Alors qu'il cherchait à déchiffrer ses murmures, un vent souffla. Certains l'appelaient le vent du nord. Ce vent sec et froid lui importait peu. Tout ce qu'il voulait, c'était exaucer tous les vœux de cette madone. Hélas, la bourrasque avait apporté en outre des anges guerriers vêtus de noir sur des chevaux, eux aussi tout noirs. Ils brandissaient des lames à double tranchant. Ce tableau sombre lui révéla la raison de l'effroi qui l'avait précédemment gagné. Oui, c'était la terrible peur de se séparer de son amour. Comment se résigner à perdre sa belle aux cheveux éblouissants tel un soleil au zénith ? Les chevaliers guerriers soulevaient le voile de la jeune femme avec leurs épées. Elle volait au-dessus de lui, prête à disparaître dans l'éther. Ce fut alors qu'il comprit quelle était sa mission de vie : il devait combattre pour la garder près de lui. Elle était son cadeau divin. Tous les dons du ciel nécessitent que l'on donne la preuve de les mériter. Cette preuve se démontrait soit par l'obstination, soit par un vigoureux effort, soit par la lutte. La troisième option s'imposait dans son cas. Il était heureux d'affronter cette bande d'anges vengeurs. Sans la moindre hésitation, il offrirait sa vie pour elle. Ces chevaliers, armés d'épées, s'opposaient à lui muni que de la force de son amour pour elle. De toutes les façons, l'amour est l'énergie la plus puissante qui soit. Le regard défiant le sort et le torse bombé de ténacité, prêt à cracher toute sa détermination, il se mit à courir vers l'auréole qui emprisonnait l'objet de son immense attachement. Alors qu'il s'approchait d'elle, il tenta de la soustraire à ses ravisseurs quand le vent souffla dans un rugissement effrayant. Il se créa un vortex qui aspira la jeune femme qui tendait vainement la main vers lui. Pendant un moment, leurs doigts s'effleurèrent, mais le tourbillon les sépara aussitôt. Elle disparut derrière les rayons aveuglants, puis s'éleva un tsunami de nuages. Il ne voyait plus que son bras tendu qui s'éloignait de plus en plus. Elle hurlait son nom alors qu'il courait et luttait de toutes ses forces pour la rattraper.

— Giuliano ! Giuliano ! criait-elle désespérément.

Elle disparut...

Le vent cessa de souffler et un calme irréel s'abattit. Cette perte l'anéantissait. Les battements désordonnés de son cœur couvraient ceux du vent. Son cœur cognait tellement qu'il avait l'impression qu'il pulsait dans ses oreilles et non dans sa cage thoracique. Une voix de femme en pleurs s'éleva au milieu de la cacophonie.

— Giuliano ! Giulia...

Il se réveilla presque dans un saut. Pendant un bref instant, il se demanda où il se trouvait, car non seulement le décor avait brutalement changé, mais il ne le reconnut pas tout de suite. Il venait de vivre le pire cauchemar qui vous met devant l'impuissance de l'humain. Cette sensation est atroce.

— Giuliano ne... Non... ne me...

C'était le même cri que dans le rêve. Cependant, il ne rêvait plus. Le corps faible qui se tortillait en appelant son nom était bien réel. Il s'approcha aussitôt du lit pour chercher à la calmer. Elle était encore très souffrante. Quand il la toucha, elle se démena de plus belle en vociférant des paroles confuses. Il la prit alors fermement par les épaules pour la neutraliser.

— Érica ! Érica ! l'appela-t-il pour la sortir de son cauchemar.

Elle ouvrit les yeux, puis le fixa un instant comme dans un état second.

— Giuliano ?

— Oui, c'est moi.

Après un moment de confusion, elle s'agita de plus belle en tambourinant son torse.

— Calme-toi, bon sang !

— Laisse-moi tranquille ! Je te hais, hurlait-elle en larmes.

Il l'enlaça fermement, empêchant sa liberté de mouvement. Ses pleurs s'étaient transformés en sanglots. Giuliano ne relâcha pas son étreinte d'un

pouce. Lentement, elle commença à s'apaiser, puis posa sa tête sur son épaule. Instinctivement, il se mit à lui caresser les cheveux et à lui masser la nuque. Après un peu de temps, elle se rendormit.

Après l'avoir redéposée sur son oreiller, il alla prendre son ordinateur qu'il avait laissé dans sa voiture. La fraîcheur de la nuit lui fit du bien. Dans la petite pièce d'à peine vingt mètres carrés, il avait du mal à tracer la frontière entre le réel et l'irréel. Par exemple, la madone de son rêve avait hurlé son nom pour le supplier de ne pas l'abandonner. À son réveil, Érica l'appelait. Pourquoi l'avait-elle réclamé dans son sommeil ? Faisait-elle le même rêve que lui ? Où se terminait le songe, et où commençait la réalité ? Il avait du mal à le distinguer. En plus, la madone du rêve avait les traits d'Érica. La chevelure de feu, la peau laiteuse et l'innocence étaient identiques. Quoique s'il se fiait de la lingerie qu'il avait vue dans son tiroir, elle n'est plus si innocente qu'il paraît.

Tout portait à croire que Érica était la protagoniste de son songe. Si c'était le cas, était-il prêt à lutter, au risque de sa propre vie, pour la garder près de lui ?

Il fit une grimace en se passant la main sur le visage. Non, ce n'était pas pareil. Un bon rêve, comme un cauchemar, reste irréel. En revanche, dans le monde matériel, on ne se laisse pas dominer par la passion ou la libido, c'est le bon sens qui fait la loi. Sa raison, en effet, lui commandait de prendre garde. Dans la vraie vie, les actions entraînent aussi des conséquences à assumer. Les impacts des choix ne retombent pas que sur les protagonistes. C'est insensé de ne pas tenir compte des autres dans ses faits et gestes. Des personnes comme Riccardo, Teo et Marta comptaient beaucoup pour lui. Non, son intellect ne lui disait pas que d'être vigilant, il lui hurlait de prendre ses jambes à son cou. Bon Dieu, que c'est difficile ! Honnêtement, il avait déjà outrepassé la limite. Hélas, quand on la franchit, c'est toujours pénible de revenir en arrière. Le pire pour lui, c'est qu'il n'a pas envie de retourner sur ses pas. Tout ce qu'il espère, c'est d'avancer pour découvrir tous les mystères qui se cachent derrière la puissance du désir qu'il éprouve pour elle. Ce lien invisible qui les attire l'un vers l'autre, il voulait connaître sa profondeur et sa force.

Une vraie folie. Sans aucun doute. *Qu'est-ce qu'une vie sans folie ? De l'ennui*, hurlait son chanteur rock préféré dans un tube très fameux. Une suite d'évènements insipides caractérisait son quotidien depuis peu. Il avait bien le droit de raviver le feu de son énergie, non ? Il avait besoin d'une montée d'adrénaline dans sa vie. La seule personne qui réussissait dans cette entreprise, c'est apparemment cette belle rousse aux yeux verts.

À son retour, il s'était mis à travailler sur son ordinateur. Il lorgnait sans arrêt dans sa direction en s'intimant de se focaliser sur ses dossiers. La concentration s'avérait de plus en plus difficile quand il s'égarait. Alors qu'il tentait d'y parvenir, elle avait recommencé à s'agiter encore dans son sommeil. Il abandonna son P.C. pour la prendre dans ses bras.

— Je suis là. Calme-toi !

— Giuliano ! C'est... c'est toi ?

— Oui, c'est bien moi, chérie.

— Oh Dieu merci ! Je... Je pensais que...

Elle jeta ses bras autour de son cou en souriant. Puis, comme une petite fille, elle nicha sa tête au creux de son cou et se rendormit sans finir sa phrase.

Sa respiration devenue régulière, il décida de la remettre sur son oreiller pour continuer à travailler. Mais, la jeune femme se plaignit, à peine chercha-t-il à la détacher de lui. Elle s'accrocha à lui comme une sangsue. Ainsi enlacés, il se retrouvait bloqué au lit avec elle. Il fit quelques tentatives pour délier ses bras, mais elle se recroquevilla encore plus contre lui. Le mouvement continu de sa respiration contre son corps était d'un plaisir inouï, mais aussi la plus délicieuse des supplices. Oui, c'était bien une torture que de la tenir dans ses bras sans pour autant se repaître de son corps féminin : promesse de douceur et de volupté. Au prix d'un effort, il parvint à s'asseoir contre le mur, et plaça son tendre fardeau entre ses jambes tout en lui passant une main sur la taille et l'autre sur l'épaule. La respiration légère de la jeune femme l'apaisait. Ce son régulier finit par le plonger dans le sommeil à son tour.

OceanofPDF.com

VI

Quand elle sortit de son sommeil, elle se souvint aussitôt de son état de santé. Sa tête ne lui faisait plus mal, mais elle avait l'impression qu'elle pesait des tonnes. Elle sentit quelque chose de bizarre. Son lit semblait différent. Le matelas était doux et dur simultanément. La chose la plus étrange, c'est qu'elle se sentait si bien dessus. Érica tendit la main, mais ce fut une autre main qui la tint fermement par la taille. Elle avait fait plusieurs rêves absurdes durant la nuit. C'était probablement l'un de ces rêves qui peuplaient son sommeil. Le point de tous ces rêves demeurait le même visage : celui de Giuliano. Ce fut alors qu'elle renifla son parfum boisé et épicé. Une fragrance virile de musc, fusionnée à l'odeur naturelle de sa peau d'homme, l'enivra. Le tout formait un parfum unique au monde, qu'elle reconnaîtrait parmi des milliers. Elle ouvrit les yeux sur un mur de peau bronzée, couverte d'une barbe naissante. Elle releva le visage pour comprendre ce qui se passait. La main au niveau de sa taille se resserra de plus belle.

Alors, elle comprit qu'elle n'était pas seule dans son lit. Affolée, elle sauta hors du lit, en trébuchant. Elle se serait écroulée sur le pavé si ses mains d'acier ne l'avaient pas retenue à temps. Encore.

C'est impossible, ce n'est pas lui, se répéta-t-elle. La force de son rêve ne pouvait pas l'avoir matérialisé. La grippe était en train de lui jouer des tours.

Pour se convaincre qu'il n'était pas un mirage, elle pointa son index contre son torse en s'exclamant :

— Toi ?

Le vertige lui faisait tourner la tête.

— Tu n’es pas encore bien. Tu dois te reposer.

Au son de la voix grave, elle sortit complètement de sa confusion. Ce n’était pas du tout un rêve. Il était bien réel et se trouvait dans sa chambre. Mais...

— Que fais-tu ici ?

— Je prends soin de toi.

— Tu... quoi ? le questionna-t-elle presque dans un cri qui frôlait la panique.

— Tu gisais dans un état pitoyable.

— Ce n’était pas ton problème.

Elle sombrait quasiment dans l’hystérie. Le teeshirt qu’elle portait lui confirmait la pire des hypothèses, car elle ne l’aurait jamais mis pour dormir. Il l’avait vraisemblablement déshabillée, puis rhabillée durant la nuit. Quelle humiliation ! Ce qu’elle avait cru n’être qu’un rêve pouvait être réel.

— Je ne pouvais pas te laisser dans de telles conditions. J’ai dû rester avec toi cette nuit.

— Pourquoi ?

— Parce que tu avais besoin d’aide.

— Oh non ! Non ! criait-elle dans une vaine tentative de nier les faits.

C’était la réponse à la question qui la tenaillait depuis son réveil. Les images qui lui revenaient dans la tête, comme des flashes, étaient bel et bien des souvenirs de ce qui s’était réellement passé durant la nuit.

— Calme-toi !

Comment pouvait-elle se calmer alors qu'elle avait surement trahi son secret le plus intime ? Pendant qu'elle croyait se baigner dans les méandres de son imagination, elle avait laissé libre cours à ses sentiments. Quelle humiliation cuisante allait-il lui infliger maintenant qu'elle n'avait plus aucun secret pour lui ?

— Je suis très calme et arrête de me dicter ma conduite. Va-t'en !

Les larmes menaçaient de couler, et elle tenait à lui cacher sa vulnérabilité. Ce serait une autre arme qu'elle mettrait dans ses mains pour la blesser encore plus.

— Je partirai bientôt... mais pas avant que tu n'aies pris ton petit déjeuner. Pour ta convalescence, tu dois prendre des forces en mangeant.

La douceur de sa voix et le ton si conciliant eurent raison d'elle. Elle vacilla. Rapide comme l'éclair, il la rattrapa et la déposa sur le fauteuil en lui ordonnant :

— Reste là ! Ne bouge pas !

Il alla dans la cuisine et revint avec un jus d'orange et de citron frais et une petite tranche de gâteau au chocolat. Elle fit une grimace à l'idée d'avaler quelque chose. Il s'accroupit devant elle et l'encouragea à fournir un effort. Sa sollicitude la toucha tellement qu'une petite larme lui échappa. Pourtant, elle voulait se contenir. Elle ne voulait surtout pas lui montrer combien elle se sentait vulnérable face à lui. Sans rien dire, il l'essuya de son pouce avec une douceur incroyable. Une autre larme coula encore. Elle ne savait plus pourquoi elle pleurait. Pleurait-elle pour l'évidence de sa faiblesse ou pour son incapacité à se contrôler ? Une petite voix lui souffla que l'émotion de voir un fantôme se réaliser était en cause. Une personne qui s'occupe d'elle et se préoccupe de son bien-être lui avait toujours manqué. Elle le désirait au plus profond de son cœur même si elle continuait d'affirmer le contraire. En plus, elle ne voulait pas exaucer son rêve avec n'importe qui. Le protagoniste de ses rêves détenait bel et bien un visage. Ce visage était là, devant elle.

Elle s'efforça d'avaler une gorgée de jus. Le gout acide du citron lui fit un grand bien. Elle posa sa main autour du verre pour le prendre des mains de Giuliano en prenant garde à ne pas le toucher. Au lieu de le lui laisser, il enveloppa ses doigts autour des siens et le dirigea vers sa bouche. Le geste était d'une telle intimité qu'elle n'eut pas la force de se rebeller. Il fit de même avec le morceau de gâteau dont elle ne mangea que la moitié. Néanmoins, elle finit tout son jus. Giuliano, satisfait du résultat, lui donna un baiser sur le front. Elle le reçut avec un grognement de plaisir, qu'elle regretta aussitôt de dévoiler ainsi son plaisir. Quand il revint de la cuisine, il changea les draps du lit et lui apporta une nuisette propre.

— Si tu le veux, je peux t'aider les yeux fermés sans...

— Non. Je vais me débrouiller.

Elle avait riposté dans un cri chargé de panique. La lueur de son compagnon lui avait fait comprendre qu'il se moquait d'elle.

Il lui tourna le dos devant la fenêtre pour lui laisser un peu d'intimité.

— J'ai fini ! lui lança-t-elle après s'être changée.

Érica chercha à se lever pour aller mettre son teeshirt sale dans la corbeille à linge, mais elle ressentit le vertige. Elle se rassit aussitôt. Comprenant son intention, il vint la soulever et l'emmena jusque dans la salle de bains où elle déposa le teeshirt dans le panier. Elle sourit contre son torse. Son geste était d'un romantisme inouï. Il aurait pu prendre l'habit et le mettre dans le panier au lieu de la porter jusque dans la salle de bains. Ô combien elle aurait voulu que l'intérêt qu'il lui témoignait en ce moment soit le fruit d'un attachement profond pour elle ! Les mêmes sentiments qu'elle nourrissait pour lui, par exemple. La réalité, hélas, se trouvait bien à des années-lumière de son désir ou encore de son imagination débordante. Il la déposa alors sur le lit en lui disant de se reposer. Elle faillit se cramponner à lui pour ne pas rompre le contact merveilleux de ses mains autour de son corps, démunie par la fatigue. Mais, elle se résigna à éloigner le bras qu'elle lui avait passé au cou durant leur petite promenade de la pièce principale à la salle de bains. Malgré sa résolution de ne pas lui révéler sa frustration, un soupir de dépit lui échappa. Une fois la jeune

femme couverte jusqu'à la taille, il prit ses affaires qui traînaient sur le fauteuil et se tourna vers elle. Il se pencha et déposa un doux baiser sur son front. Ce toucher léger transmet à Érica un sentiment de protection et quelque chose d'autre qu'elle préféra ne pas définir pour mieux savourer l'instant présent. Ensuite, elle se recroquevilla encore plus sur son coussin au contact de ses lèvres sur sa peau.

Il la fixa pendant un moment, puis il lui lança :

— Ne fais pas de bêtises. Reste au lit, d'accord ?

Elle acquiesça du chef sans le regarder.

Rassuré, il se dirigea vers la porte qu'il ouvrit. Alors qu'il s'apprêtait à la refermer, elle l'appela.

— Gio !

— Oui.

— Merci, dit-elle quand leurs yeux se rencontrèrent et se sondèrent en silence. Ce fut un instant chargé de non-dits.

Certaines choses, en effet, se communiquaient mieux par la force du regard que par des paroles. Ces choses-là étaient tellement chargées de sens, d'émotion et de sentiments que les paroles deviennent des sons dérisoires. Son attitude révélait bien plus que le remerciement qu'elle avait lancé. Ce fut aussi avec la profondeur de son regard qu'il lui répondit. C'était un langage que seules deux personnes connectées parvenaient à comprendre.

Son téléphone vibra dans sa poche, il s'abaissa pour le récupérer. Lorsqu'il l'observa de nouveau, elle dormait déjà. Sa respiration devenait de plus en plus légère et régulière. Il voulut revenir près du lit pour l'observer dormir. Qu'il adorait la contempler à son loisir quand elle se reposait ! En vérité, il ne se limitait pas à la regarder, il la scrutait, notant les moindres détails de sa plastique. C'était un spectacle fascinant qu'il ne se fatiguait jamais d'observer chaque fois.

Heureusement, il profitait du recul qu'il avait maintenant pour bien analyser la situation. Parce que près d'elle, réfléchir avec bon sens relevait presque de l'impossible. Il avait l'impression de se retrouver dans *Docteur Jekyll et M. Hyde*. Quand il s'opposait à ses sentiments – ou devrait-il dire ses pulsions –, deux entités se battaient dans sa tête. La première lui semblait celle du bien, car elle lui demandait :

Qu'es-tu en train de faire ? Tu sais bien que cette histoire est dénuée de sens. Si tu persistes, ça va finir très mal.

Tu n'as rien fait de mal. Vous êtes tous les deux adultes et conscients de vos actes. Plus encore, vous êtes en mesure de vous arrêter à temps, avant que les choses n'échappent à votre contrôle, non ? répliquait l'autre voix.

Bien qu'il la considérât comme *négative*, c'est la deuxième qui faisait son assentiment. Cette voix-là parlait directement à son cœur. Elle lui donna le coup fatal en murmurant à son oreille :

Tu sais bien que ce que tu vis avec elle est unique. Jamais plus tu ne connaîtras un tel émoi pour une femme. Alors, ne laisse pas passer ta chance. Si tu le fais, tu le regretteras toute ta vie.

Giuliano était sorti du studio de la jeune femme, convaincu qu'il devait prendre un peu de recul par rapport à cette situation. Pour échapper à la tentation, il avait pensé envoyer sa gouvernante auprès d'elle. Son envie de la revoir était si pressante qu'il avait tout de suite changé d'avis. Il allait juste se doucher, car le faire chez elle était un peu acrobatique pour sa taille vu l'espace restreint de sa salle de bains. Il prendrait aussi quelques vêtements pour se changer. Tout ce qui lui servait pour travailler se trouvait déjà dans sa voiture. Une bonne fois pour toutes, il devait décider laquelle des deux voix dans sa tête, il allait suivre.

Après mure réflexion, il avait conclu que tous les deux étaient conscients que, depuis le premier jour de leur rencontre, quelque chose se passait entre eux. Inutile de se voiler la face. On ne pouvait pas les blâmer d'un manque de volonté. En effet, ils s'étaient efforcés de se tenir à distance l'un de l'autre durant le temps de son mariage. Cela n'avait pas empêché cette alchimie entre eux de grandir. Elle s'était tellement développée qu'elle

devenait jour après jour ingérable. De son côté, il avait marre de jouer à l'autruche. Il allait franchement lui parler. Elle devait savoir le fond de sa pensée. Pour se libérer de leur attirance, ils n'avaient qu'une seule option : céder. Ils n'avaient pas le choix faute de perpétuer la lutte. S'opposer à un sentiment aussi fort et spécial s'annonçait être une vraie torture. De son point de vue, c'était une injustice extrême. Il ne voulait plus lutter. Il était las de toujours se contrôler, las de la tenir à distance alors qu'êtreindre son corps était devenu une réelle obsession pour lui. Cette obsession, comme toute autre d'ailleurs, minait sa santé mentale.

Elle se réveilla lentement. Sa tête ne lui faisait plus du tout mal et elle sentait l'énergie lui revenir. Les effets du repos se faisaient sentir. En posant ses yeux sur le fauteuil qui se trouvait un peu plus proche du lit que d'habitude, elle se rappela tout.

Sa présence ne relevait pas de son imagination. Giuliano avait passé une grande partie de la nuit sur ce fauteuil minuscule. C'est sans aucun doute d'un inconfort incroyable pour un homme de sa taille. Ce sacrifice, il y avait consenti pour veiller sur elle.

— Mais pourquoi ? se demandait-elle.

C'est certainement Riccardo qui lui avait demandé de prendre soin d'elle. Les préparatifs de son mariage avec Camilla devaient l'accaparer. Cependant, cette possibilité était très peu plausible puisque son ex-époux ignore qu'elle est malade. Il ne sait d'ailleurs pas où elle habite. Même si ce dernier se comporte désormais comme un grand frère pour elle, elle préfère ne pas trop en profiter. Par-dessus tout, elle veut être autonome. Elle devait apprendre à s'assumer pour reprendre sa confiance en soi, et le prouver à son père aussi.

Pour la première fois de sa vie, elle l'avait défié malgré les éventuelles conséquences de ce choix. Ce qui l'effrayait dans sa situation actuelle, c'est qu'elle avait l'impression de manquer à son but : l'indépendance. Le bilan de tous les sacrifices qu'elle avait consentis pour lui faire plaisir restait peu louable. Pour lui, elle avait même accepté de contracter un mariage de convenance. Elle manquait d'amis en dehors de ceux approuvés par son père puisqu'il avait régenté sa vie dans les moindres détails. Curieusement, au lieu de savourer sa liberté retrouvée, elle se jetait au cou d'un autre homme. Elle ne pouvait pas comparer Giuliano à son père, c'est certain. Ce serait une vraie injustice même. Ce qu'elle déplorait en fait, c'est le comportement qu'elle avait eu dans sa relation paternelle, qu'elle perpétuait avec lui aussi. Hélas, elle s'était reniée pour obtenir l'affection paternelle, aujourd'hui, elle était prête à tout pour un homme qui ne l'aimait pas. Même ses résolutions les plus déterminées fondaient comme neige au soleil face à lui. En un mot, elle n'était plus elle-même auprès de lui. Devant le gris de son regard, elle oubliait tout simplement d'être cette femme émancipée, libre et indépendante qu'elle voulait tant être. Pendant son adolescence, elle avait commencé à semer un souhait qui avait fini par devenir son désir le plus secret. : se lier à une autre personne qu'elle chérirait et qui lui donnerait cet amour qui lui manquait depuis toujours. Au lieu d'un vague idéal imaginaire, deux ans plus tôt, cet homme avait pris forme. Il possédait un visage et un nom. Malheureusement, il semblait hors de sa portée.

Oublie-le ! Tu n'as pas besoin de lui pour parvenir à la vie épanouie que tu mérites.

Combien de fois s'était-elle répété cette phrase ? Des milliers sinon des millions de fois. Mais, plus elle cherchait à se convaincre, plus la pensée dans sa tête se renforçait et prenait de l'ampleur. Déjà, elle avait du mal à résister contre la partie traîtresse d'elle-même qui refusait de collaborer pour le bien. Maintenant, elle devait aussi combattre contre la gentillesse et les petits soins qu'il lui avait prodigués. La lutte ne s'arrêtait pas là. À la liste s'ajoutait le sentiment de sécurité et de protection qu'elle ressentait quand elle était avec lui. Le désir, l'attraction et sans oublier ce lien invisible qui les unissait même quand ils se trouvaient loin l'un de l'autre ne pouvaient pas être ignorés.

La veille, elle avait vécu quelque chose d'assez étrange. Non seulement elle s'était réveillée dans une sorte de continuité de son rêve, mais il était là, la tenant dans le cocon de ses bras. Elle avait peiné à différencier le rêve du réel. Tout semblait encore confus dans sa tête. Si le déroulement de la nuit demeurait enveloppé dans un brouillard, ce qui avait suivi dépassait son entendement. Elle avait rejoué des scènes avec Giuliano des milliers de fois dans sa tête, mais tout n'avait été qu'un pâle aperçu des événements du matin.

À son réveil, elle avait tardé à se reconnecter à la réalité. Quand elle avait compris ce qui se passait, pour faire face à la panique et cacher son trouble, elle avait choisi de l'attaquer. La véhémence qu'elle avait mise dans ses propos l'avait laissé impassible. À la place de sa sévérité habituelle, il avait, au contraire, fait montre d'une douceur incroyable. Une tendresse dont elle le jugeait incapable. Du moins à son égard. Comme dans la trame du film le plus romantique, il lui avait préparé son petit déjeuner, puis l'avait aidée à manger – comme un bébé –, ensuite, il avait refait son lit. Somme toute, il méritait la médaille de l'homme le plus attentionné de l'année. Il avait poussé les choses plus loin, en la portant jusque dans la salle de bains pour qu'elle mette son teeshirt sale dans le panier à linge. Une telle intimité allait au-delà des mots. Giuliano ignorait le trouble dévastateur que ses gestes lui causaient. Le baiser qu'il avait déposé sur son front l'avait ému encore plus. Sa douceur avait réchauffé son corps et son cœur d'un immense bien-être. Instinctivement, elle s'était mise en boule pour garder à jamais en son sein les sensations de ce moment de pur bonheur. À ce moment-là, elle avait regretté de lui avoir demandé de partir. Pourquoi lui avait-il obéi ? Devant sa porte, il avait disparu tel qu'il était apparu dans son studio : sans lui donner le temps de se faire à l'idée.

Toujours fatiguée, elle rumina pendant beaucoup de temps avant de sombrer encore dans le sommeil. Fidèle à sa ligne de conduite dernièrement, il vint peupler son sommeil de rêves sensuels, pleins d'érotisme, à faire rougir une libertine.

Il était de retour depuis une demi-heure. Pour la première fois, elle lui avait obéi. En effet, elle dormait paisiblement. Au lieu de travailler comme prévu, il restait les jambes croisées, une main sur l'accoudoir du fauteuil, et l'autre soutenait son menton. C'était sa position pensive par excellence. Ses yeux ne se laissaient pas distraire par le brouhaha de ses pensées. Il demeurait aux aguets du moindre détail, du moindre mouvement. S'il envisageait de céder à son attirance pour elle, il savait aussi que ce ne serait qu'une chose temporaire. Voilà pourquoi il avait intérêt à se faire un tas de souvenirs pour le restant des jours noirs à venir. Quand ils se sépareront, sa vie ne sera plus la même. Le passage d'Érica dans son quotidien aura laissé une trace indélébile. C'est étrange, la façon dont une personne pouvait vous rentrer dans la peau et annuler toute volonté en vous. En plus, il avait critiqué les hommes – et les femmes d'ailleurs – qui s'étaient montrés vulnérables dans leurs relations sentimentales. Son père en premier n'avait pas échappé à son jugement. Même s'il était convaincu de ne pas se trouver à un niveau aussi bas de self-control, il comprenait son défunt père, sans pour autant l'excuser, bien sûr.

Lui ne mettrait sa vie et son cœur dans les bras d'aucune femme. Même pas Érica, aussi belle soit-elle, pensa-t-il. Tout ce dont il avait besoin, c'est de céder au désir lancinant qu'il éprouvait pour elle. Après y avoir cédé, l'euphorie de la nouveauté passée, le charme se briserait tout seul. Ils se salueraient pacifiquement et reprendraient le chemin de leurs vies, chacun de son côté. Un plan parfait. Il comptait se libérer de cette obsession au plus tôt s'il ne voulait pas se trahir et faire du mal aux personnes qui comptaient le plus pour lui. Les paroles de sa gouvernante, ce matin, le lui avaient confirmé.

— Tu étais déjà attiré par cette fille alors qu'elle était mariée avec ton meilleur ami ?

C'était une question rhétorique. En effet, il n'avait pas eu besoin de répondre. Le bref regard qu'ils s'étaient échangé et le silence qui avait suivi étaient très éloquents.

— Pourquoi elle ?

— Je n'en sais rien.

— Il y a tellement de femmes qui te courent après, mon garçon. Je ne comprends pas...

— Elle n'est pas comme les autres, avait-il rétorqué sans laisser à la vieille dame le temps de finir sa phrase.

— Mais... tu as pensé à Riccardo et sa famille ? Le scandale créé par une telle relation, y as-tu pensé ?

— Oui, avait-il lancé, laconique.

— Mais ça ne t'arrête pas ?

— C'est plus fort que moi.

Madame Neri avait soupiré bruyamment en faisant un geste las des épaules. Après une lourde pause silencieuse, elle avait conclu avec une voix dépourvue de son entrain habituel :

— J'espère que tu pèses les conséquences de tes actes. Je ne veux pas que tu t'embrouilles avec Riccardo et sa famille. Je sais combien ils comptent pour toi.

— C'est vrai ! ils sont comme une famille pour moi, déclara-t-il sérieux. Tu te trompes si tu penses que je n'ai pas cherché à taire mes sentiments. J'ai tout essayé, crois-moi !

Sa déclaration sonnait comme un cri du cœur.

— Je comprends. Mais...

— Je serai très prudent. Ne te préoccupe pas !

Cette dernière phrase et le visage contrit de la gouvernante l'incitaient à se désister. À revoir son plan. Était-il prêt à prendre le risque ? En valait-il la peine ? Sous la douche, les images du corps de la jeune femme pendant qu'il l'avait changée lui étaient revenues dans la tête comme des flashes. Le souvenir de ce corps tant désiré avait réveillé, sa virilité et sa détermination à la posséder. Il avait envoyé la prudence et les avertissements aux orties.

La voix de la perdition lui hurlait : qu'un homme qui ne risque rien n'a rien. C'était ce qui avait déterminé son succès dans le monde des affaires. Il codirigeait l'une des entreprises les plus prospères du pays et est aussi le conseiller financier de beaucoup d'entreprises à succès, à la fois dans son pays, et à l'étranger. Pourquoi le risque devait-il lui faire peur dans ce cas-ci ? Comme d'habitude, il ne se retirerait pas comme un lâche. Il est un homme adulte capable d'affronter son destin.

Il sourit de sa duplicité, car l'envie de succomber éclipsait toute détermination de rester sur le bon chemin. Oui, il en avait *très* envie. Cet immense désir était en train de le ronger.

Elle le fixait ébahie. Ses yeux verts avaient la capacité de voir dans les recoins les plus profonds de son être. Chaque fois qu'il s'y noyait, il pensait à une fameuse chanson française : les *yeux révoluer*. Oui, elle avait tapé droit dans le mille avec ces yeux de biche. Tirer dans son cœur ? se demanda-t-il.

Mais non ! Le cœur n'y a rien à avoir. C'est juste une question d'attraction, donc de sexe. C'est tout, se raisonna-t-il, étonné de songer à une telle chose.

Il sourit à la belle au bois dormant qui venait de se réveiller. Elle lui rendit son sourire avant de demander :

— Tu es encore là ?

— Oui.

— Mais tu avais affirmé que...

— J'ai menti pour te tranquilliser.

Elle continuait à le fixer en silence.

— Je ne pouvais pas te laisser seule, ajouta-t-il. Tu es encore faible, inutile de me répéter de partir, car je ne t'obéirais pas, l'avertit-il calmement.

— Je ne... je n'ai rien dit.

— Bien ! Puisque ce point est clair, nous allons maintenant penser à toi.

— Penser à moi ? demanda-t-elle sans comprendre.

— Oui à toi. C'est toi la malade. Il est quatorze heures, tu dois manger maintenant.

Curieusement, au lieu de se rebeller comme il l'avait imaginé, Érica secoua la tête en signe d'assentiment et voulut se lever. Il se montra plus rapide qu'elle. Une autre occasion de la tenir dans ses bras qui se présentait, il ne voulait la perdre pour rien au monde. Il la souleva et la déposa sur un tabouret. Là aussi, contrairement à son habitude, elle ne manifesta pas la moindre perplexité. Appréciait-elle aussi son contact autant qu'il savourait le sien ? Ce doute devenait de plus en plus une certitude.

Il déballa le déjeuner que sa tendre et talentueuse gouvernante avait préparé pour eux. Le repas se constituait en premier d'une soupe aux épices, puis d'une délicieuse papillote de merlu au citron qu'elle avait dégusté avec appétit. La vieille dame avait couronné le tout avec une macédoine d'agrumes. Elle avait pour habitude de manger les fruits loin du repas. Cependant, la délicate attention de la gouvernante, dans le choix de ce menu, la décida de faire une exception.

Ils mangèrent en silence l'un à côté de l'autre vu l'espace confiné de son angle de cuisine. Plus d'une fois, leurs épaules, leurs jambes ou même leurs mains se frôlèrent. C'est comme une décharge électrique chaque fois. Quand ils eurent fini, il refusa fermement son aide et débarrassa tout seul. Elle l'observait attentivement. C'est étrange, la façon dont il se mouvait dans une pièce aussi restreinte. Bien qu'il prenne garde à ses mouvements pour éviter des incidents, on aurait dit qu'il était chez lui. Un studio comme le sien rendrait claustrophobe n'importe quel homme de son gabarit, mais il ne donnait pas l'impression de s'en préoccuper.

Pour briser le silence devenu pesant, elle le taquina alors qu'il vidait les restes de leurs assiettes dans la poubelle.

— Tu ne me portes pas ?

— Tu y as pris gout, on dirait, déclara-t-il en s'adossant contre le plan de travail de la cuisine.

— Oui, je... J'ai adoré quand tu m'as portée.

Sa confession le troubla, mais il ne dit rien.

Se détachant du plan de travail où il était adossé, il s'avança lentement vers elle avec sa démarche féline. Les mouvements de son corps massif captaient toute son attention. Il s'arrêta devant elle tout en continuant de soutenir son regard. Une fois devant elle, il lui souleva le menton avec les doigts en lui demandant :

— Tu sais ce que j'adore, moi ?

— N... non, bégaya-t-elle dans un murmure.

Les cloches de la raison sonnèrent dans sa tête, mais il les ignora. Le désir de goûter ses lèvres pulpeuses fourmillait les siennes.

— T'embrasser. J'adore t'embrasser, Érica.

— Moi aussi, avoua-t-elle.

Ce qu'il venait de dire faisait écho à son ressenti. Impossible de taire l'évidence d'une telle connexion.

— Vraiment ?

La jeune femme n'eut pas le temps de répondre à sa question, car ses lèvres couvrirent les siennes. Le baiser couvrit aussi d'un voile sa faculté de réfléchir. En outre, il oublia toute la logique qui l'aurait empêchée de se laisser aller. Il n'avait conscience que de sa bouche, soumettant la sienne. Son baiser était exigeant et avide. Il passa sa langue sur les contours de ses lèvres avant d'en franchir la barrière. Leurs langues flirtèrent un moment avant de se souder dans une fusion sensuelle. Il en rêvait depuis toujours. Cette scène avait envahi ses fantasmes durant la nuit dernière. Que ce soit le

souvenir, ou l'imagination, aucun des deux ne pouvait rivaliser avec la réalité. Elle inclina davantage la tête pour lui permettre d'approfondir leur baiser. À bout de souffle, il abandonna sa bouche et il lui dit en souriant :

— Je veux te faire plaisir... Je vais te porter.

C'était bien son désir avant qu'il ne l'étreigne à en perdre le souffle.

Durant le petit trajet, ils ne cessèrent pas de l'embrasser tendrement tandis qu'il la portait comme si elle pesait moins qu'une plume. Quand ses fesses touchèrent le matelas, elle protesta à l'idée de se séparer de la chaleur de son corps.

— Non !

— Non ? répéta-t-il, perplexe.

— Ne pars pas, s'il te plait.

— Je ne vais nulle part. Je pensais que ce point était clair entre nous, n'est-ce pas ?

— J'ai... Je ne veux pas que tu arrêtes de m'embrasser.

— Je n'y pense pas un instant, répondit-il en lui offrant son plus beau sourire.

Son corps, si doux, se tenait au-dessus du sien, athlétique et viril. Sa respiration était saccadée, ce qui accentuait la générosité de sa poitrine. Elle leva les mains pour caresser son dos musclé à travers son polo. Le grognement qui lui échappa l'encouragea à longer jusqu'à ses épaules puis à redescendre lentement vers sa taille. Toujours plus bas. Ses caresses l'excitaient au-delà de tous les fantasmes qu'il nourrissait pour elle. Tout comme elle, il désirait connaître chaque parcelle de son corps. Quand elle posa ses mains sur ses fesses musclées et solides, il s'arrêta de l'embrasser.

— Tu aimes ce que tu découvres ? lui demanda-t-il, tout excité.

— Oui. J'adore !

OceanofPDF.com

VII

Pressé de reprendre sa délicieuse tâche, il mordit un téton à travers sa nuisette. Un spasme la traversa de la tête aux pieds. Elle empoigna avec force les fesses de son partenaire pour tempérer le malstrom de plaisir qui se déversait sur tout son corps. Alors qu'il continuait à suçoter le téton à travers le fin tissu, sa main s'était faufilée sous la soie. Il titillait ses seins tour à tour, remplaçant les doigts par ses lèvres. Les deux jumeaux laiteux pointaient insolemment vers lui. Il se releva et lui enleva la nuisette. Elle dut lâcher le fessier de son partenaire qu'elle avait pris gout à soupeser et à masser les différents muscles par ses caresses. Elle souleva les bras docilement pour lui permettre de lui enlever le léger vêtement par le haut. Dans le mouvement, Giuliano maintint ses bras dans l'une de ses mains au-dessus de sa tête, obligeant ainsi la jeune femme à mieux offrir sa généreuse poitrine à sa bouche. D'instinct, elle arqua le dos. Dans cette position, elle se trouvait complètement à sa merci, pensa-t-il.

— Tu es parfaite !

Ces mots traduisaient sa pensée la plus profonde.

De sa langue, il joua alors avec les deux seins. Quand sa bouche s'occupait d'un sein, ses doigts savants se chargeaient de l'autre. Elle se contorsionnait sous lui, réduite en une boule de plaisir. D'un mouvement de genou, il l'invita à écarter les jambes. Elle obéit. Il se plaça entre ses jambes et traça un sillon de baisers fiévreux de son plexus jusqu'à son mont de Vénus.

— Caresse-toi les seins ! lui ordonna-t-il.

Comme la meilleure des élèves, elle obéit.

Elle anticipait ce qui allait bientôt suivre. Giuliano, en homme expert dans l'art de donner du plaisir, décida de prolonger l'attente pour attiser le plaisir ultime. Il voulait encore jouer avec son corps. Sa concentration était sur ses cuisses maintenant. Il souleva les jambes de sa partenaire et les déposa sur ses épaules. Elle était totalement offerte à son regard. Il se mit à embrasser la peau délicate à l'intérieur de ses cuisses. Elle gémissait inlassablement, ne sachant que faire à part subir son exquise torture. Son corps excité au plus haut point, tous ses sens étaient en plein éveil. Au point qu'elle était capable de voir avec sa peau, de toucher avec ses yeux, d'entendre avec sa bouche et de goûter avec son nez. Qu'était-elle en train de dire, bon sang ? Elle n'y comprenait plus rien. À vrai dire, tous ses sens ne formaient plus qu'un seul. On parle souvent du sixième sens, elle était maintenant convaincue qu'il devait exister un septième. Celui qui additionnait les cinq ou six premiers pour n'en former qu'un seul. C'était quelque chose de transcendant. Très peu, en effet, peuvent se vanter de l'avoir connu. Elle en faisait orgueilleusement partie.

Quand il l'attira un peu plus vers lui pour qu'elle lui offre encore plus l'accès à la source de son plaisir, elle se laissa faire. Au premier coup de langue, elle se cramponna au drap. Sans pitié, il aspira son bouton de sa féminité. Un cri presque animal sortit du fond de la gorge de la jeune femme. Son bassin se souleva mû par sa propre volonté, pour aller à l'encontre de la bouche de son amant. Une série de spasmes d'une violence inouïe traversa son corps et l'emporta au septième ciel, le lieu de résidence du supposé septième sens qu'elle venait de découvrir. C'était la patrie de la volupté. Dans cette contrée abstraite où coulait le fleuve de la sensualité et du plaisir, on n'avait pas besoin des sens, mais *du sens*. Ce sens vous donnait des ailes pour voyager dans l'éther alors que le plaisir coulait dans vos veines, le parfum de l'union ultime vous enveloppait pour vous déposer devant le trône de l'extase. C'était tout simplement...

Il faut le vivre pour comprendre.

Redescendant sur terre, elle voulut se rappeler la liste de raisons pour lesquelles elle ne devait pas aller plus loin, mais c'était le brouillard dans sa tête. Tout son sang, c'est sûr, n'affluait plus vers son cerveau. Il était dirigé ailleurs, plus bas, vers son bassin. Cet afflux de sang avait inondé la partie

la plus intime de son corps. Elle avait l'impression qu'un deuxième cœur battait à cet endroit-là. Elle le sentait qui battait à un rythme effréné, mêlé de moiteur et d'excitation. Le tout était d'un plaisir exquis. Ses doigts remplacèrent sa langue et ses lèvres à l'endroit où elles l'avaient honorée de la manière la plus merveilleuse qui soit. Il revint prendre sa bouche dans un baiser d'une douceur qui inonda ses yeux de larmes.

— J'aime ta saveur et le parfum de ta féminité. C'est enivrant !

— Je...

— Tu es douce en tous points.

— C'est délicieux, ce que tu me fais.

— Si tu veux que je m'arrête, c'est le moment... après, je ne répondrai plus de moi.

Giuliano, dans un ultime moment de lucidité, chercha le salut dans le bon sens de la jeune femme. Il était incapable de s'arrêter, mais si elle le lui demandait, il le ferait. Pour elle.

Malheureusement, au lieu de les sauver, elle les condamna.

— Je te veux en moi, dit-elle, lascive. Je t'en prie, le supplia-t-elle en voyant son hésitation.

— Tu es sûre ? demanda-t-il en priant les Dieux de le sauver de lui-même.

Pour toute réponse, elle posa sa main sur sa braguette et le prit dans sa main. Le son guttural qui s'échappa de sa gorge donna à la jeune femme un sourire vainqueur.

— Non ! hurla-t-il en respirant lentement.

Il posa sa main sur la sienne et l'éloigna de la zone de danger.

— Si tu me touches ainsi, je ne pourrai pas tenir longtemps. Ce sera fini avant même de commencer.

— Désolée ! déclara-t-elle timidement.

Complètement excité, il se leva du lit et se déshabilla avec la rapidité digne d'un soldat des marines. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'elle se rendit compte que, jusque-là, elle était toute nue alors que lui était encore habillé de la tête aux pieds. Comme à son habitude, il avait le contrôle de la situation tandis qu'elle ne se rappelait même plus son prénom. Il déchira un petit étui. Elle comprit que c'était un préservatif quand il commença à le dérouler autour de son membre fièrement dressé et excité. Il était si tendu que de petites veines s'y dessinaient.

Tout à coup, elle se sentit un peu intimidée. Serait-elle en mesure de le recevoir en elle ? Par-dessus tout, devait-elle lui dire que ce serait sa première fois ? Elle déprimait un peu à l'idée de voir sa déception à la découverte de son inexpérience. Il serait forcément désenchanté, s'attendant à une déesse du sexe. Elle devait le lui dire.

— Giuliano...

— Oui princesse, répondit-il en pointant son sexe à l'orée de son vagin.

Ce contact lui fit perdre le fil de ses idées. Son compagnon la fixait intensément.

— Oui ! répéta-t-il.

Qu'avait-elle voulu lui dire ? Elle ne s'en souvenait déjà plus. Elle n'était consciente que de ce membre dressé comme un arc qui attendait un signe de sa part pour découvrir toute la profondeur de sa source.

— C'est si bon, dit-elle en comprenant que son compagnon n'attendait qu'un signe d'elle pour bouger.

Elle écarta largement les jambes en signe d'invitation.

— Dieu, que c'est bon !

Cette exclamation lui échappa en la pénétrant d'une seule poussée puissante.

Elle ne put étouffer le cri de douleur. Elle enfonça ses ongles dans le dos de Giuliano, les larmes aux yeux.

— *Porca la miseria* – nom de Dieu ! – Érica, tu ne vas quand même pas me dire que tu... Tu n'es pas...

Elle tenta de cacher son visage contre son épaule, pour ne pas lire la déception dans son regard qui pesait lourdement sur elle, mais aussi pour qu'il ne vît pas ses larmes. L'instant de la douleur avait été si bref, qu'elle ne s'en souvenait même plus. C'était l'émotion qui les faisait couler. En plus, elle était émue d'être finalement femme. Elle l'était devenue dans les bras du seul homme qu'elle a toujours désiré appartenir. Son émoi était aussi grand, car elle venait de comprendre qu'elle avait attendu ce moment toute sa vie.

Il se tenait droit et rigide comme une statue de marbre. Par sa respiration, on sentait tout l'effort qu'il faisait pour ne pas bouger en elle. Quand sa respiration devint plus fluide, il l'obligea à le regarder en face. À la place de la sévérité et du reproche qu'elle aurait juré y découvrir, elle trouva plutôt de la douceur et un intérêt sincère pour elle.

— Je t'ai fait mal ?

— Juste un peu.

Il ferma un instant les yeux avant de les ouvrir. Deux plis barraient son front en sueur.

— Je suis vraiment...

— Je n'ai plus mal.

Pour lui donner la preuve de sa sincérité, elle bougea son bassin de sorte que le membre de Giuliano s'enfonça un peu plus en elle.

— Tu veux ma mort, Érica, se lamenta-t-il en fournissant un effort inhumain pour ne pas perdre le contrôle.

— Pas avant de me redonner du plaisir, dit-elle en lui offrant son plus beau sourire.

Il se retira complètement et la pénétra lentement, cette fois-ci, en guettant le moindre signe de douleur sur son visage. Rassuré, il entreprit des va-et-vient à un rythme lent, mais régulier. Elle enroula ses jambes autour de sa taille alors que ses mains empoignaient ses fesses pour l'inciter à augmenter la cadence. Comprenant la requête muette de sa partenaire, il posa son front sur le sien et lui demanda :

— Tu es sûre ? Je ne veux pas te faire mal.

— Je te jure que je n'ai plus mal.

Pour la première fois, elle l'embrassa. Dans son baiser, elle lui transmit tout son désir de couronner leur union charnelle. Perdu dans la sensualité de son baiser, Giuliano se laissa aller. Il redoubla la rapidité de ses mouvements en elle. Les caresses qu'elle parsemait le long de son dos eurent absolument raison de lui et de son légendaire self-control. Il laissa libre cours à toute la force de son désir pour elle. La façon dont elle s'agrippait à lui pour suivre la cadence qu'il avait imprimée à leur danse érotique décupla l'intensité de son excitation. À bout de souffle, il donna le coup ultime qui les transporta sur les cimes de l'extase. Ils se retrouvèrent au cœur de l'éther où leurs corps ne faisaient plus qu'un et où leurs cœurs battaient au rythme de la même musique. Une immense quiétude envahit le silence de leur apaisement, si bien que les mots n'avaient plus aucune place.

Le visage collé à la poitrine de son amante, il reprenait sa respiration en espérant de tout cœur retrouver sa capacité de réflexion. Il était encore en elle, alors qu'il se berçait au rythme des cercles qu'elle dessinait sur son dos de ses doigts fins. Dans le silence qui suivait l'explosion, il écoutait son cœur battre. Il sentait aussi le cœur de sa féminité se mouvoir au rythme de sa respiration. Sentir les pétales de son sexe caresser sa virilité, encore enfouie en elle, réveilla aussitôt sa virilité.

Il fallait qu'il se retire sinon il allait la reprendre sur-le-champ sans même changer de préservatif. Quand il bougea pour se retirer, elle tenta de le retenir.

— Il faut que tu te reposes.

— Mais...

Son amant ne lui laissa pas la possibilité de répliquer.

— Déjà accro ? plaisanta-t-il en souriant. Fais-moi confiance. Sinon, tu risques d'être endolorie après, finit-il, un peu plus sérieux.

Le lit étant petit pour deux, Giuliano la prit sur lui pour qu'ils puissent y être un peu confortables tous les deux. Elle commençait à somnoler quand il demanda :

— Comment est-ce possible ?

— Quoi ? demanda-t-elle, à moitié éveillée.

— Que ce soit ta première fois. Je... tu étais mariée !

Le plaisir passé, il avait retrouvé sa lucidité et tout ce qui allait avec : les questions.

— Riccardo et moi, ce n'était pas un vrai mariage.

— Mais quand même... tu avais vingt-deux ans lorsque tu t'es mariée, non ?

— Oui. Mais... je... je n'avais jamais trouvé la bonne personne pour le faire, je suppose, bafouilla-t-elle, embarrassée.

Lui non plus n'était pas la bonne personne. Alors pourquoi l'avait-elle fait avec lui ? Nom de Dieu ! Il doit trouver le moyen de lui faire comprendre qu'elle ne devait pas se faire d'illusion sur eux. Ils n'avaient aucun avenir ensemble. Mais, comment transmettre le message sans la blesser ? Elle venait à peine de vivre sa première expérience, et pour les filles, ces choses-là ont une grande importance. Si bien que l'indélicatesse était à proscrire. Interdite.

— Je connais Riccardo... c'est un homme comme moi. On aime bien la compagnie féminine. Si tu vois ce que je veux dire.

— Oui. Elle marqua une longue pause avant de continuer. Nous avons essayé... plus d'une fois. Mais, j'étais bloquée et lui aussi d'ailleurs.

— Lui, je peux comprendre. Mais, toi... je ne comprends pas. Tu le désirais, n'est-ce pas ?

— Non, répondit-elle en secouant la tête pour appuyer sa négation.

— Arrête ! J'ai vu la lingerie que tu avais achetée, pour ta vie de couple, je suppose.

Elle ouvrit la bouche pour lui répondre, mais déjà, il ajoutait :

— Ne me dis pas que tu l'as achetée après ton mariage ?

— Ce n'est pas ça.

— Alors ? demanda-t-il de plus en plus perplexe.

— Quand je l'ai achetée, je pensais à quelqu'un d'autre et non à mon futur mari.

— Qui ?

Giuliano était partagé entre la curiosité et la jalousie envers cet homme qui lui avait inspiré autant de sensualité.

La tension du corps de la jeune femme lui confirma la sensation qu'il était sur le point de découvrir quelque chose d'important. Hélas, il ne savait pas la définir comme étant positive ou négative.

Elle baissa les yeux et se retourna pour ne pas soutenir son regard scrutateur.

— Qui ? insista-t-il en l'obligeant à lui faire face.

— Toi ! lâcha-t-elle, les lèvres tremblantes.

Le mouvement de sa gorge qui venait de déglutir et le battement affolé au niveau de sa gorge le convainquirent qu'elle disait bel et bien la vérité. Ah ça, il ne savait pas quoi penser. Ce qui est sûr, c'est qu'il regrettait son insistance à obtenir une réponse. Il aurait aimé ne pas le savoir. Cette découverte projetait les choses sous une autre lumière. Tout se compliquerait ultérieurement.

Mille questions se bousculaient dans son cerveau, mais il refusait d'approfondir la question. Il ne le voulait pas, point barre.

Giuliano sortit du lit et alla dans la salle de bain. L'espace restreint lui donna la sensation d'être emprisonné. Il avait besoin d'air. Il revint dans la chambre où Érica rangeait ses vêtements sur le fauteuil. Silencieusement, elle l'observa en train de s'habiller avec des yeux peureux. Son regard trahissait le regret de sa confiance.

— J'ai besoin d'air.

Le gémissement qu'elle laissa échapper avant que la porte ne se ferme derrière lui réveilla ses remords. La souffrance qu'il lui infligeait involontairement lui insupportait. Bien qu'il ne pût répondre à ses attentes, il ne voulait pas la voir souffrir, loin de là. Mais, il n'avait pas le choix. Il devait sortir de ce studio minuscule avec une femme qui lui inspirait des désirs inavouables. Près d'elle, il avait du mal à prendre de bonnes

décisions. Depuis leur rencontre, il avait toujours pensé qu'il lui était indifférent. Sa dernière révélation changeait les choses. Si elle le désirait tout autant qu'il la désirait, alors la situation était plus dramatique qu'il ne le pensait. Il ne pouvait donc pas compter sur son bon sens à elle pour résister à leur farouche attirance. Par-dessus tout, il ne voulait pas qu'elle se croie amoureuse de lui. Pour lui, il ne s'agissait que de sexe. Il était impératif que ce soit le cas pour elle aussi. Pas question d'amour.

Il commençait même à supposer, comme beaucoup de gens que les hommes pensent avec une autre partie de leur anatomie qu'avec leur cerveau s'agissant des femmes. À trente-trois ans, c'était la première fois que ça lui arrivait.

Restée seule, elle refit le lit. Il fallait qu'elle se tienne occupée pour éviter de penser. Pour cela, elle lava les assiettes et nettoya sommairement la cuisine. Elle n'allait pas pleurer, car ce jour, au-delà de tout, devait-être pour elle un moment de joie. L'un de ses rêves venait de se réaliser. Quand elle se permettait de penser à ce qu'elle venait de vivre ces deux derniers jours, mais surtout cet après-midi, elle craignait parfois de se réveiller et de découvrir que ce n'était qu'un rêve. On dit que le bonheur commence par la gratitude. Savoir apprécier ce que l'on a déjà et non pas courir derrière la satisfaction de ce que l'on désire. Elle pouvait s'estimer heureuse, car elle avait reçu une partie de ce qu'elle avait tant désiré. On lui avait offert la possibilité de se faire des souvenirs merveilleux pour les saisons arides qui l'attendaient.

Qu'avait-elle espéré en fait en le lui disant ? Elle l'avait mis dans l'embarras. Son ordinateur et sa mallette étaient encore là. Il allait forcément revenir pour les récupérer. Elle prendrait son courage à deux mains pour le rassurer. Bien évidemment, elle ne voulait pas de bague de

fiançailles ni de promesses d'amour éternel. Elle était d'un naturel romantique, c'est vrai, mais elle avait aussi les pieds sur terre. Espérer apprivoiser un homme comme Giuliano relevait de l'utopie. On le définissait comme un playboy invétéré. Certains journaux l'avaient même qualifié de Don Juan. Elle savait de source sûre qu'il changeait d'amantes comme certains changent de chemise. En plus, son expertise en matière de plaisir charnel n'en témoignait-elle pas ? Même si elle voulait que les choses soient autrement, elle n'attendait rien de lui.

À dix-sept heures, elle voulut faire une petite sieste, mais son cerveau, travaillant à toute vitesse, refusa tout bonnement de collaborer. Dépitée, elle alla dans sa cuisine pour se préparer un petit goûter. Elle s'efforçait de ne pas penser à lui. À tout ce qu'ils auraient pu vivre, si seulement...

La sonnette retentit. C'était sans doute lui, ou bien l'un de ses collaborateurs pour récupérer ses affaires.

— Qui est-ce ?

— Ouvre ! ordonna-t-il.

Au son de la voix grave, son cœur se mit à battre. Apparemment, son humeur ne s'était pas améliorée.

— Juste cinq minutes. Je vais m'habiller... et t'apporter tes affaires, bégayait-elle, la bouche sèche.

— Érica, ouvre-moi cette porte, bon sang !

Sans plus tarder, elle ouvrit. Il était en colère contre elle sans doute. Il n'allait pas l'accuser de ce qui s'était passé entre eux, il y a quelques heures, quand même.

De la cuisine, elle entendit la porte se refermer et les pas de l'homme qui faisait vibrer son cœur s'avancer vers elle. Comme en début d'après-midi après leur déjeuner, il s'adossa nonchalamment sur le chambranle de la cuisine et l'observa silencieusement. Elle était en train de se faire un jus d'orange et de citron. Pour vaincre sa grippe, rien de mieux qu'une bonne

dose de vitamine C. Sur son dos, elle sentait le poids de son regard. Dans son legging noir et son body rose, elle se sentait nue devant lui. Que faisait-il là à l'observer ? Pourquoi ne prenait-il pas ses affaires et ne s'en allait-il pas, tout simplement ?

— Tu en veux ? lui proposa-t-elle la moitié de son jus, pour la forme.

— Oui, merci.

Elle aurait juré qu'il dirait non, car elle savait, pour l'avoir observé plusieurs fois lors des réceptions auxquelles ils avaient assisté, qu'il préférait les boissons fortes. Au lieu de lui servir le jus de fruits, elle ouvrit le frigo et sortit une bouteille de son vin blanc préféré.

Elle le lui servit et le déposa sur le plan de travail en jetant un très bref regard vers lui. Silencieuse, elle s'assit sur un des tabourets et commença à siroter son jus. Giuliano s'approcha et prit le verre de vin qu'il avala d'une traite. Elle ne fit aucun commentaire.

— On doit parler.

— Il n'y a rien à dire. Je prends toute la faute de ce qui vient de se passer, d'accord ? Tu n'as... rien à te reprocher dans la situation. Tu peux prendre tes affaires et...

— Personne n'est fautif. Nous sommes deux adultes très attirés l'un par l'autre... et nous avons succombé à cette attirance, c'est tout. Ce n'est pas de ça que je veux parler.

Seigneur ! Il venait de reconnaître qu'il était attiré par elle, lui aussi. Alors, il ne lui reprochait rien. Insidieusement, l'espoir commença à naître en elle. De quoi voulait-il donc parler ?

— Je t'écoute, lança-t-elle, hésitante.

— Pas ici. Tu as besoin de prendre l'air frais. Allons faire un tour.

— Je ne...

— Fais-moi confiance. Ça te fera du bien. Viens !

Il ne lui laissa pas le temps de se changer. Elle passa juste une liquette en jean sur son body et enfila des sandales. Giuliano ne l’emmena pas bien loin de chez elle. En vérité, il se gara sur la rive la moins fréquentée du fleuve Serio qui traversait la commune de Seriate, son quartier. Il avait raison, l’air frais et le vent léger qui caressait les feuilles remplirent ses poumons. Le vent caressait aussi ses cheveux.

Ils restèrent assis dans la voiture, les portières grandement ouvertes, devant le fleuve qui passait calmement devant eux. Chacun semblait concentré dans ses pensées. La vérité est qu’elle ne parvenait pas à aligner une pensée après l’autre de façon cohérente. Elle n’avait qu’une seule hâte, découvrir ce qu’il voulait lui dire. Comme s’il lisait dans ses pensées, il se racla la gorge avant de se tourner légèrement vers elle.

— Je te désire énormément. Je te désire tellement que ça frôle l’obsession, jeta-t-il tout de go.

Elle se tourna vers lui tout ouïe, car ce qu’il était en train de lui confesser était la meilleure musique pour ses oreilles. La réciprocité de leurs sentiments fut la plus belle surprise de sa vie. Son cœur se mit à faire des bonds dans sa poitrine, prêt à en sortir. Leurs cœurs battaient-ils à l’unisson ?

— Mais je dois être sincère avec toi.

Par expérience, elle savait que quand une phrase débutait avec un “mais”, cela n’augurait rien de bon. Elle avait la nette sensation que ce qui allait suivre ne lui plairait pas du tout.

— Mais tu dois me promettre que tu ne vas pas te fâcher.

Des yeux, il l’implora de faire cette promesse. Bien qu’hésitante, elle la fit, car elle peinait vraiment à lui garder rancune. Il lui en fallait bien peu pour qu’elle fonde sous son regard si profond, comme la mer en hiver.

— D’accord ! promit-elle.

Il respira profondément avant de commencer.

— Mon attirance pour toi était en train de virer à l'obsession, t'ai-je déjà dit. J'ai donc pensé que la seule façon de pouvoir m'en libérer était de te séduire et d'y céder. J'étais sûr que de cette façon, je m'en serais sorti une bonne fois pour toutes.

— Tu as pensé que...

Elle sortit de la voiture, tremblante.

— Érica ! Tu as promis de ne pas te fâcher, lui rappela-t-il en la suivant.

— Tu es injuste. Tu as... triché, balbutia-t-elle presque en larmes.

Alors qu'elle se faisait des films romantiques dans sa tête, lui n'avait fait que l'utiliser. En parfaite idiote, elle s'était jetée dans son piège avec les deux pieds.

— Je sais. Mais, je tenais à ne rien te cacher pour jouer franc-jeu maintenant.

Il fit une pause qu'elle reçut silencieusement. Elle lui tourna le dos, observant le lit du fleuve qui semblait toujours le même alors qu'il changeait continuellement. Elle avait tant désiré un changement dans sa vie, y parviendrait-elle ? Ou bien était-elle destinée à toujours mettre les besoins des autres avant les siens de façon consciente ou inconsciente ?

D'abord, son père, maintenant Giuliano. Une voix lui murmura qu'elle était injuste de comparer les deux hommes. Si le premier était un calculateur et un manipulateur invétéré, le second au moins prétendait vouloir dévoiler ses cartes et jouer franc-jeu. Devait-elle le croire ?

— Ton plan a fonctionné ? Je veux dire... pourquoi est-ce que tu me le dis, si tu as résolu ton problème ?

— Non. Loin de là ! Non seulement, je te devais la vérité, mais encore...

Il fit une autre pause et continua :

— Je te désire encore plus qu'avant.

Se retournant, elle planta son regard dans le sien, indécise, entre le soulagement et la déception. Elle était soulagée de le savoir encore dans le même pétrin qu'elle. Mais, la déception n'en demeurait pas moins cuisante. À l'idée qu'il avait prémédité de la séduire, puis de l'abandonner juste après sans demander son reste, elle sentait son cœur saigner. Elle devait être destinée à toujours être traitée comme une moins que rien. Une quantité négligeable. Son père avait probablement raison.

Ne méritait-elle pas un peu d'amour dans sa vie ? Elle avait l'impression de revivre le départ de sa mère. Continuellement. Elle commençait à croire que le départ de cette dernière l'avait condamnée à voir toutes les personnes auxquelles elle s'attachait, sortir de sa vie. Ç'avait été le cas de son père, puis du peu d'amies qu'elle s'était fait à l'internat. À la liste s'était ajouté Riccardo qui, pour elle, s'était avéré être un ami fiable, presque un grand frère. Sans parler des parents de Riccardo qui l'avaient reçue, non pas comme une bru, mais comme une fille.

— Tu sais comme moi qu'une relation durable entre toi et moi est impossible. Heureusement pour nous, comme toute attirance, aussi forte soit-elle, celle-ci aussi finira par s'estomper. Offrons-nous un weekend. Deux jours pour assouvir ce désir insensé. Après, nous pourrons repartir chacun à sa vie.

— Je ne comprends pas ce que...

Confuse, elle arqua les sourcils pour exprimer son doute sur son idée. Érica était sûre que ce qu'elle éprouvait n'était en aucun cas un feu de paille qui allait finir par s'éteindre comme il l'avait dit récemment. Elle avait peut-être peu d'expérience, mais elle aurait parié sa vie que ce qu'elle ressentait pour l'homme en face de l'elle est quelque chose de spécial. Un sentiment que l'on n'éprouve qu'une seule fois dans la vie. Une émotion qui s'empare de vous et vous suit jusque dans votre tombe. La preuve ? Presque trois ans après leur rencontre, malgré les bonnes raisons qui devaient l'éloigner de lui, elle le voulait plus que tout. Pourtant, elle avait tout fait pour étouffer dans l'œuf ses sentiments. Dès qu'elle avait essayé, elle avait compris que c'était peine perdue. Par désespoir, elle s'était entêtée à le faire, pour finir

par la même conclusion : une lutte perdue d'avance. Inutile de chercher à le convaincre. De toute façon, il n'éprouvait pas la même chose, contrairement à ce qu'elle avait voulu croire. Tandis qu'elle était éperdument amoureuse de lui, lui éprouvait juste de l'attrance. Une forte attrance, avait-il dit.

— Pourquoi ne profitons-nous pas de cette belle alchimie entre nous pour nous offrir une expérience qui sort de l'ordinaire ?

Une idée un peu machiavélique commença à s'infiltrer dans sa tête. Combattue, elle hésitait. Et, si c'était l'occasion pour elle de ne pas subir en victime, comme d'habitude ? Pour une fois, elle tiendrait les rênes du jeu.

— Inutile de faire semblant. Je sais que tu es consumée comme moi par ce désir. La générosité avec laquelle tu t'es offerte à moi en est la preuve, continuait-il, déterminé à la convaincre. Laisse-toi aller ! conclut-il son discours, ignorant le trouble et le désarroi que lui causaient ses paroles.

Elle était indécise, entre la voix sourde, mais palpitante de son cœur, et celle bruyante et pressante de sa raison. Pour la convaincre, il l'attira à lui et l'embrassa. Il avait fallu deux petites secondes – peut-être même moins – pour qu'elle oublie tout raisonnement cohérent et lui rende son baiser. Elle était à bout de souffle quand il abandonna sa bouche pour lécher la peau sensible derrière son oreille, puis il lui murmura :

— Fais-moi confiance, tu ne le regretteras pas.

Là-dessus, elle doutait, mais que faire ? Sur une chose, elle pensait comme lui, c'est que ce qu'ils allaient vivre serait une expérience extraordinaire. Du moins, en ce qui la concernait. Mais, elle veillerait à ce qu'il s'en souvienne aussi le reste de sa vie. Elle s'en faisait la promesse.

— Oui. J'ai entièrement confiance en toi.

Alors, il reprit sa bouche en un baiser fiévreux tout en caressant ses tétons à travers la dentelle de son soutien-gorge. L'intensité de leur désir croissant, le baiser ne fut plus suffisant pour répondre à leur faim mutuelle. C'est en trombe qu'il démarra pour repartir entre les murs du petit studio d'Érica. L'urgence de laisser ainsi libre cours à leur désir mutuel les

pressait. Ils s'aimèrent de façon désespérée, une fois atterris sur le lit de la jeune femme. Sachant que demain ne leur appartenait pas, comme dans un accord tacite, ils cherchaient à vivre pleinement chaque moment ensemble. Le compte à rebours était déjà lancé. Le temps à leur disposition était compté.

OceanofPDF.com

VIII

Les dimensions du lit les obligeaient à se tenir l'un contre l'autre. Giuliano avait pris l'habitude de la tenir sur son buste après l'amour. Elle reposait paisiblement sur son torse en caressant la toison brune qui le recouvrait, tandis qu'il caressait la douceur de sa chevelure flamboyante. C'était si bon de se prélasser, ainsi enlacés l'un dans les bras de l'autre.

— Pourquoi vis-tu ici ?

Son corps se tendit par l'invasion que constituait cette question. Elle avait craint ce genre de question dès qu'elle s'était réveillée avec lui dans son studio. De plus, répondre sans se trahir devenait difficile. Or, elle préférait ne pas trop se dévoiler dans cette relation vue qu'elle est temporaire. Néanmoins, elle mourait d'envie de se confier à lui. Elle n'avait personne avec qui le faire depuis la fin de son mariage et l'ostracisme de son père. Tous ceux qu'elle considérait comme des amis lui avaient tourné le dos à l'annonce de son divorce et de la campagne diffamatoire que son père lui avait faite. Elle pouvait au moins lui raconter quelques bribes de son histoire, sans vraiment rentrer dans les détails, sans trop dévoiler son âme.

— J'ai investi toutes mes économies dans la pâtisserie.

— Quelle pâtisserie ? demanda-t-il, hébété.

— La mienne. Elle est juste en bas du studio. J'ai déjà acheté tous les appareils. Il ne me manque que de finaliser certaines démarches pour l'ouverture et faire les derniers travaux de finition. C'est pourquoi j'avais accepté le boulot à la gare. Ma paye m'aurait permis de faire face aux dépenses les plus urgentes.

Son compagnon l'écoutait attentivement, mais son regard trahissait une grande perplexité. Malheureusement, elle ne voulait pas lui donner plus d'explications. Elle se tut.

— Pourquoi dois-tu faire des sauts mortels financièrement alors que tu es l'une des héritières les plus riches de cette ville ?

— Plus maintenant ! lâcha-t-elle d'un air faussement gai.

— Pourquoi ? insista-t-il.

Elle se passa les doigts dans sa chevelure pour prendre du temps. Comment le lui dire sans vraiment mettre à nu son âme ?

— Nous nous sommes disputés, mon père et moi, commença-t-elle timidement.

— Et... ?

— Je l'ai vraiment contrarié et... En fait, il m'a... déshéritée, bégaya-t-elle. Pour lui, je suis morte, finit-elle avec une voix remplie de trémolos. Elle essaya de se lever pour mettre un peu de distance, mais il l'en empêcha.

Parler de ce qui s'était passé entre eux lui brisait le cœur. Leur dernière dispute avait sonné le gong sur son espoir de le voir un jour lui témoigner de l'affection. Elle ignorait si sa mère vivait encore. Son père, lui, ne voulait pas d'elle. Elle se retrouvait seule au monde. La seule personne en mesure de la sortir de sa solitude venait de lui faire comprendre qu'elle ferait mieux d'abandonner tout espoir dans ce sens-là.

Oui, elle acceptait maintenant l'idée de l'impossibilité d'une relation normale avec son père. Le rejet de Giuliano, en revanche, brûlait encore. La blessure était toute neuve.

— Ne pleure pas !

Les paroles de son partenaire la firent sortir de ses ruminations. Ce fut alors qu'elle se rendit compte qu'elle sanglotait. La douleur du manque de rapport avec sa famille demeurait insoutenable. Tous les efforts pour mériter l'amour paternel étaient restés vains. Son idylle avec Giuliano n'aurait pas non plus la chance de grandir, de croître.

— Je t'en prie, ne pleure pas, lui dit-il tout en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues rougies.

— Excuse-moi !

— Tu n'as pas à t'excuser, Érica.

Sa douceur toucha une corde sensible en elle. Au lieu de se calmer, ses larmes redoublèrent. C'était comme les écluses d'une rivière. Une fois qu'elles cédaient en une pluie torrentielle, l'eau devait suivre son cours. Toute tentative de les arrêter serait vouée à l'échec. Elle pleura tout son soul.

— J'ai du mal à comprendre qu'un homme déshérite son propre sang.

— Il n'a jamais voulu de moi. C'est un garçon qu'il désirait. En plus, je suis nulle en affaires. Seule la pâtisserie me fascine.

— Mais, un garçon ou une fille, un enfant reste un enfant.

— Comment peux-tu le savoir ? Tu n'es pas père. C'est avec ces paroles qu'il se défendait.

— Je ne suis pas un père, c'est vrai. Mais, le mien aurait affirmé la même pensée, j'en suis sûr. Et, je suis entièrement d'accord avec lui.

— Le mien, malheureusement, ne voit pas les choses de cette façon.

— Qu'as-tu fait d'aussi grave ?

Elle hésita un instant, mais elle s'apercevait qu'elle en avait déjà trop dit pour faire machine arrière. Si elle n'étanchait pas sa soif, il chercherait à

découvrir la vérité par d'autres bouches que la sienne. Ça, elle ne le supporterait pas.

— Je n'ai pas su retenir Riccardo. Par-dessus tout, je n'ai pas pu lui donner un petit-fils qui porte le sang et le nom des Ravasio.

— Il y tenait tant que ça ?

— Pas pour le petit-fils en soi, mais pour assurer ses intérêts au sein de la Ravasio Group. Il voulait être le principal associé de l'entreprise. Le mariage et un héritier le lui auraient garanti. Il a failli me tuer quand le père de Riccardo a accepté de te vendre quarante pour cent de leurs actions. Ce choix faisait de toi l'un des majeurs actionnaires, au même titre que Riccardo. C'était son rêve à lui.

— Mais... ton père est fou. Pourquoi est-ce ta faute ? Je ne comprends toujours pas.

— J'étais censé chanter Riccardo et sa famille pour qu'il soit le favori.

— L'as-tu fait ?

— Non, mais je lui ai menti que je l'avais, mais que Riccardo n'avait pas succombé.

— Je vois. Mais pourquoi t'en vouloir jusqu'à ce point ?

— Il m'a suppliée de ne pas accorder le divorce à Riccardo tant que je ne lui aurais pas fait un bébé dans le dos avant de laisser le foyer conjugal. Quand j'ai refusé, il m'a alors dit qu'il allait me déshériter. Au début, j'ai pensé qu'il bluffait. Quand il a jeté mes affaires dehors en pleine nuit, j'ai compris qu'il ne rigolait pas.

— L'aurais-tu voulu ?

— Quoi ? demanda-t-elle en levant finalement les yeux vers lui.

— Faire un bébé avec Riccardo.

— Dès le début, je savais que l’option faisait partie de tout le packaging. Mais, le mettre en exécution n’était pas si simple que ça. La pression de mon père me...

— Tu espérais rester mariée ? la coupa-t-il.

— Non. Cependant, j’étais déterminée à tout faire pour mériter son affection, lui confia-t-elle avec une voix très contrite en le fixant droit dans les yeux comme si elle voulait lui faire comprendre toute son amertume.

— Pourquoi ?

— Je voulais rendre mon père fier de moi. J’étais prête à tout pour y parvenir. Quand il m’a expliqué que s’associer avec les Ravasio était son vœu le plus cher, j’y ai vu l’occasion pour moi d’y arriver, poursuit-elle après une longue pause.

— Un mariage, c’est sacré !

— Je sais.

— Pourquoi avoir voulu divorcer, alors ?

Troublée, elle avait du mal à continuer. Elle ne savait pas comment lui faire comprendre à quel moment les choses avaient commencé à se compliquer.

D’un signe de tête, il l’encouragea à continuer.

— Au début, tout allait bien. J’étais très déterminée et je ne doutais pas un instant de parvenir à nos fins.

— Mais ?

— Tu sais déjà le reste de l’histoire...

Elle divaguait pour prendre un peu de temps, car elle n’était pas encore prête à tout lui révéler.

Son hésitation l'obligea à insister.

— Érica... ?

— Mais, je... Je t'ai rencontré.

Giuliano plissa le front en la dévisageant. Il se leva du lit pour se mettre contre la fenêtre dans une pose nonchalante qui tromperait plus d'un. Elle avait appris à le connaître. Elle savait que son impassibilité n'était qu'une façade. Ce qu'elle venait de lui confier l'avait beaucoup touché, surtout sa dernière phrase. Sa mâchoire tendue le lui confirmait. Il mit ses mains dans ses poches, mais les ressortit aussitôt qu'elle recommença sa confession.

— Même après le mariage, je n'arrêtais pas de penser à toi et...

— Serais-tu en train de dire que c'est à cause de moi que...

— Non. Je ne veux pas t'endosser la faute de l'échec de mon mariage, se pressa-t-elle de le rassurer. Notre rencontre n'est pas la seule cause. Nous avons aussi du mal à nous laisser aller, Riccardo et moi.

Malgré sa mise au point, il ne desserra pas les mâchoires. Son regard scrutateur continuait de peser sur elle. Sans aucun doute, sa déclaration ne lui plaisait pas. Il était sorti du lit comme s'il était en feu juste après sa confidence. Si elle lui avait avoué la vérité sur l'impact de leur rencontre dans sa vie, ce n'était pas pour lui en faire un reproche. Elle tenait à ce qu'il le comprenne. Son union de convenance avec l'héritier des Ravasio était destinée à l'échec, car dès le début, elle avait compris que les sentiments n'y auraient jamais leur place. En fait, à bien y penser, sa rencontre avec lui n'avait été qu'un déclic. Elle avait alors décidé de ne plus passer toute son existence à servir les intérêts des autres. La première place dans sa vie devait être réservée à elle-même. Malheureusement, le désir de plaire à son père était si fort qu'elle aurait vendu son âme. Ce ne fut qu'après que ses yeux eurent croisé ceux de Giuliano que l'incertitude avait commencé à naître en elle. Elle s'en souvenait comme si cela s'était passé hier. Pour la première fois, elle s'était demandé si c'était réellement son désir. Comme toute personne longtemps assujettie, elle avait fait taire ses perplexités et avait foncé droit dans le désastre. Souvent, elle se culpabilisait en disant

que si elle avait écouté ses doutes, elle se serait épargné bien des douleurs, à Riccardo aussi. Ce dernier avait sacrifié sa relation avec Camilla, la femme qu'il chérissait plus que tout, pour satisfaire ses parents. Riccardo n'avait pas eu le choix, car le futur de l'entreprise familiale et la santé de son père reposaient sur ses épaules. Heureusement que les deux tourtereaux avaient fini par se retrouver. Elle n'espérait pas le même happy end, car pour eux l'amour n'était pas réciproque.

— Es-tu en train de me dire que tu es amoureuse de moi ?

Que répondre à une question si directe ? La sincérité est impensable. Par chance, elle pouvait lui avouer qu'une demi-vérité : une partie de la réalité.

— Je l'étais...

Le soupir de soulagement qu'il émit finit de la convaincre que toute vérité n'était pas bonne à avouer. En fait, elle ne lui avait pas menti, mais avait juste omis certains faits. Elle avait bien été amoureuse dès le premier instant de leur rencontre. Face à ses réactions, elle avait préféré omettre la partie où elle lui aurait aussi confessé le caractère éternel de ses sentiments.

— Rassure-toi, j'ai compris qu'entre nous, ce n'est qu'une question de désir.

Le rire qui accompagnait ses paroles sonnait faux, elle en était consciente. Elle pria tout de même pour qu'il la croie.

— Tu comprends que si tu avais encore été amoureuse de moi, cela aurait compliqué les choses, n'est-ce pas ?

— Tu n'as aucun souci à te faire là-dessus.

Cette fois-ci, elle accompagna sa phrase avec le plus beau de ses sourires. Elle s'approcha de lui d'une démarche provocante pour faire diversion. La direction que venait de prendre leur conversation ne lui plaisait pas du tout. Elle la mettait trop à nu. Se soulevant sur la pointe des pieds, elle lui jeta les bras autour du cou avant de l'embrasser éperdument. Elle mit toute son ardeur dans ce baiser, dans l'espoir d'effacer la moindre trace de toutes les

confessions qu'elle venait de lui faire. Il sembla surpris de son initiative, car pendant quelques secondes, il la laissa faire sans agir. Contre ses lèvres, elle émit un gémissement qui le sortit de sa retenue. Il prit sa tête entre ses mains et approfondit le baiser. C'est à bout de souffle que leurs bouches se séparèrent.

Giuliano posa son front sur celui de la jeune femme. Elle comprit qu'il avait envie d'elle. La raison de son hésitation lui échappait. Elle aussi languissait de se perdre dans l'océan de la sensualité avec lui.

— Moi aussi, j'ai très envie de toi, fit-elle en fixant la bosse au niveau de sa braguette.

— Oui, je te veux, c'est vrai !

Curieusement, il ne semblait pas s'empresseur d'assouvir son désir. Il gardait ses distances.

— Alors pourquoi tu ne... C'est à cause de mes confidences, n'est-ce pas ?

— Non ! En fait, nous n'avons pas encore fini.

Le cœur de la jeune femme manqua un battement. Elle l'avait embrassé pour arrêter leur échange qui devenait dangereux, surtout pour elle. Maintenant, il demandait de continuer la discussion. Que voulait-il ? Son âme ? En plus, pourquoi converser alors qu'ils pouvaient faire mieux ?

— Raconte-moi de ton projet !

— La pâtisserie ?

Impossible de cacher sa stupéfaction.

— Oui, celle dans laquelle tu as investi toutes tes économies.

Quel soulagement ! Ses ambitions l'intéressaient. Son cœur se gonfla de fierté, car pour la première fois, elle allait parler de son projet à quelqu'un d'autre. Elle allait lui parler de sa passion. Une passion qu'elle avait trop

longtemps réfrénée. Il y avait tellement de choses à dire sur la pâtisserie. Elle ne savait pas par où commencer. Une idée lui vint alors à l'esprit. Elle lui prit la main et...

Elle l'avait emmené dans son sanctuaire. La pièce était juste en dessous du studio de la jeune femme. En fait, ils n'avaient pas eu besoin de sortir de l'appartement pour y aller. Un escalier qui partait du studio les conduisit jusqu'à l'arrière du local où se trouvait une cuisine industrielle. Elle était neuve et moderne. La pièce était un peu poussiéreuse. On y effectuait encore des travaux de restructuration. Pleine d'enthousiasme, elle lui raconta en long et en large son projet. Ses yeux brillaient d'optimisme au fil de son récit. Même quand, elle évoqua les obstacles qu'elle rencontrait dans la réalisation de son projet, elle ne perdit pas sa joie, son enthousiasme. C'est clair qu'elle y tenait vraiment. Elle avait semblé dans son élément dans la cuisine où elle avait pris le temps de lui parler de chaque appareil qui s'y trouvait et de son utilisation. Il ne connaissait rien en cuisine, mais il avait pris un plaisir énorme à l'écouter. C'est ainsi qu'il avait découvert que c'était depuis son plus jeune âge qu'elle s'était intéressée aux fourneaux. Cela, bien sûr, avait causé la colère de son père qui peinait déjà à l'accepter vu qu'elle n'était pas un garçon. Bien qu'elle eût promis de ne plus s'y intéresser, parfois, quand elle avait une tutrice compréhensive, elle avait rompu sa promesse.

Ce n'était qu'à dix-sept ans, alors qu'elle était à l'internat, qu'elle s'était inscrite à un cours de pâtisserie. Avec la complicité de sa responsable d'études, elle avait pu le faire à l'insu de son père. Cette dernière, en effet, lui avait fait comprendre que la vie était trop brève pour perdre du temps à se consacrer aux activités que l'on n'aimait pas réellement. C'étaient de saintes paroles.

C'est ainsi qu'elle avait reçu un diplôme en pâtisserie au bout de trois ans d'études à l'insu de son père. Puis une fois mariée, elle avait prétendu vouloir se consacrer à un passe-temps en attendant son cher époux. Elle avait donc suivi un autre cours pour se spécialiser en pâtisserie créative. Cela consistait à imiter des objets de la vie courante qui restaient complètement comestibles. Ce cours avait été un vrai régal pour elle. Une découverte importante pour le reste de ses jours.

— La zone est assez bien servie, une école primaire et un lycée sont proches d'ici. Du point de l'affluence, c'est l'idéal, car le grand parc aussi attire des familles.

— Oui. En effet, l'emplacement te garantit une grande clientèle.

Il était étonné qu'elle ait pensé à tout cela. Pour une femme qui prétendait ne pas comprendre les affaires, c'était surprenant.

— Tu le penses vraiment ? le questionna-t-elle. Je suis sûre que proposer ce genre de service un peu sophistiqué à des prix raisonnables dans cette zone, c'est offrir aux habitants quelque chose de nouveau.

— Tu n'as oublié aucun détail. Félicitations ! Tu vas réussir.

Ses paroles et la sincérité avec laquelle il les avait dites furent un baume pour son cœur meurtri par l'indifférence de son entourage, mais surtout celle de son père.

— Merci !

Que pouvait-elle dire de plus ? Rien. Elle venait de saisir la portée de son opinion pour elle.

— Je suis sincère.

— Je te crois ! Tu ne peux imaginer à quel point tes paroles importent pour moi.

Que c'est beau de se sentir comprise, appréciée et soutenue dans ces ambitions par des gens qui comptent pour nous ! Elle l'avait toujours pensé, mais maintenant, elle le savait. Dans cet état euphorique, elle se jeta dans ses bras pour ressentir la chaleur de son corps. Ses mains, chaque fois, lui donnaient une sensation de bien-être, mais aussi de protection. Alors qu'elle se pressait contre lui, toute reconnaissante, il dit :

— Je peux t'aider à finaliser les travaux qui restent.

Giuliano marqua un temps d'arrêt, pour attendre sa réponse. Il ne voulait surtout pas s'insinuer dans sa vie. Toutefois, il ne pouvait pas être insensible à autant d'enthousiasme. Son projet est le fruit d'une grande passion, il en était sûr. Son grand enthousiasme attestait de son talent. Ne disait-on pas que : là où se trouve ton trésor, c'est là que se trouvera ton cœur ? Cette jeune femme, passionnée et très déterminée à se prendre en main toute seule, avait renoncé à une vie aisée. Sans l'ombre d'un doute, elle n'est pas l'héritière capricieuse pour qui il l'avait prise. Le remords le tenaillait, car il avait été injuste envers elle. En fait, il cherchait à comprendre les raisons de son offre. Seuls le talent de la jeune femme et sa volonté de faire amende honorable pour sa méprise motivaient son aide. D'éventuels sentiments pour elle n'entraient pas en jeu.

Qu'est-ce que ça pouvait bien être d'autre ?

L'intention de rendre une autre personne heureuse, car son bonheur te rend aussi heureux et que tu tiens beaucoup à elle, lui souffla une voix insidieuse dans sa tête.

Cette voix se trompait grossièrement, car il la désirait, il n'allait pas le nier, mais il ne pouvait pas la laisser prendre une place importante dans sa vie.

Ce que j'éprouve pour elle s'appelle du désir, c'est tout.

Il ne pouvait pas se permettre de penser autrement.

— M'aider, de quelle façon ? demanda-t-elle, confuse.

— Je vais te donner tout l'argent qui manque et t'aider à obtenir toutes les autorisations le plus tôt possible.

— Merci, mais je préfère m'en sortir toute seule.

Elle refusait son soutien. Il ne comprenait pas s'il était surpris ou en colère.

— Ça va te prendre beaucoup de temps, dit-il en espérant la convaincre.

— Oui, c’est vrai. Je vais y arriver. Je dois juste...

— Érica...

— Tu m’as dit que j’allais réussir. Tu le pensais, n’est-ce pas ?

— Bien sûr ! Je l’ai dit parce que je le pense vraiment.

Offensé par sa question, il se retourna vers la fenêtre et regarda le petit jardin de la maison voisine. Curieusement, le refus de la jeune femme le déroutait. Il se sentait rejeté. C’était le projet le plus important qu’elle cherchait à réaliser dans sa vie. Il voulait en faire partie pour avoir une place de choix dans sa vie.

Vraiment ? lui demanda la voix insidieuse.

Elle commençait à devenir insupportable, cette voix.

— Tu as bien accepté le prêt de Riccardo, non ?

Sa question le surprit le premier. Il était jaloux de son meilleur ami. Pourquoi avait-elle sollicité l’aide de Riccardo, alors qu’elle refusait la sienne ? Le silence d’Érica ne l’aidait pas à comprendre.

— Je sais qu’il t’a donné de l’argent. Vu les conditions dans lesquelles tu vis, j’en déduis que tu l’as utilisé pour ta pâtisserie, continua-t-il sans se retourner.

Elle vint se placer derrière lui.

— C’est un prêt. Je lui rembourserai toute la somme. Ce n’est pas la même chose. Je ne peux pas accepter.

— C’est ton dernier mot ?

Sa question demeura sans réponse. Son silence était plus éloquent que n’importe quelle parole. La réponse était dans l’air. Elle l’enlaça par la taille et déposa sa tête sur son dos.

— Mais merci de me le proposer... C'est la preuve que tu crois en moi.

À son tour, il demeura silencieux.

— Je dois y arriver toute seule. Je me le suis promis à moi-même, et je dois aussi le prouver à mon père, ajouta-t-elle.

Gagné par l'impuissance, il le maudit intérieurement. Les effets de sa dureté sur l'estime de sa fille étaient non négligeables. Il s'en voulait aussi pour sa réaction. Sa réaction, en effet, témoignait d'un intérêt un peu trop pressé pour cette femme. Ça le perturbait beaucoup. C'est mieux de se concentrer sur son géniteur, qu'il aurait assommé de coups s'il avait été devant lui en ce moment. Il n'était pas père, mais il aurait bien aimé lui donner une bonne leçon sur les devoirs de la paternité.

— J'ai juste besoin de retrouver un travail qui me permette d'économiser pendant quelques mois et je pourrais me lancer, conclut-elle.

— Tu as déjà une occupation, non ?

— Plus maintenant. J'ai été licencié le jour même, car je n'avais pas pu faire mon quota.

Quelle obsession, pensa-t-il. En effet, les tétons de la jeune femme caressaient les muscles de son dos au rythme de sa respiration. Le délicieux mouvement réveillait ainsi sa libido. Il était vraiment insatiable. À dire la vérité, il commençait à douter que leur attirance ne passe. D'habitude, il ne ressentait pas le besoin de refaire l'amour aussitôt avec la même femme. Ils avaient fait l'amour en début de soirée, et voilà son membre tout excité, prêt pour un autre ring. Il se sentait comme un barbare. Elle venait de découvrir les plaisirs charnels. Bien qu'elle fût débordante d'enthousiasme à ce

propos, son corps réclamait surement du répit. C'est son propre corps qui ne voulait pas entendre raison. Il n'y comprenait plus rien.

Prends tes jambes à ton cou avant que tu ne perdes complètement la tête et qu'il ne soit trop tard, lui hurlait la voix de la sagesse.

Une autre, opposée à la première, le suppliait d'assouvir le désir lancinant qui refusait de le laisser tranquille. Le problème, c'est qu'il semblait un puits sans fond.

Laisse-toi aller ! C'est une occasion en or, ne la gaspille pas ! Elle ne reviendra plus jamais. Profites-en autant que tu peux.

Malheureusement pour lui, dernièrement, c'était la deuxième voix qui l'emportait sur la première. La reddition prenait le dessus dans ce dilemme. Peu importe où elle l'emmène, un homme, un vrai, est celui qui va à la rencontre de son destin. Sa préoccupation première est de la faire sienne tout de suite. Quand il se retourna vers elle, devant le sourire qu'elle lui offrit, tout son être le remercia pour sa reddition.

Avant de capturer sa bouche, sous l'effet de l'anticipation, il se promit d'apprendre à écouter la deuxième voix aussi longtemps qu'elle lui parlerait.

À la tombée de la nuit, ils s'aimèrent. Durant toute la nuit, ils continuèrent à le faire.

IX

Les dimensions du lit de son amante commençaient à se faire sentir sur son corps. Aussi longtemps qu'il l'avait tenue dans ses bras, il n'avait pas senti l'inconfort. Le corps doux et tiède de la jeune femme l'avait empêché de s'arrêter sur une telle banalité. Une fois sorti de ce maudit lit – même s'il devait plutôt le bénir –, car il avait été le témoin muet de son bonheur, son corps se permettait de se plaindre. C'était fou ce qu'un homme est disposé à faire quand...

Quand quoi ? s'indigna-t-il pour ce qu'il avait été sur le point de s'avouer.

— Ce n'est pas possible, dit-il dans le silence de sa spacieuse salle de bains.

Il finit de se préparer. Mais, il n'était pas prêt pour reprendre sa routine. La nuit dernière avait été la première qu'il venait de passer chez lui. Les trois précédentes, il les avait passées dans un studio de vingt mètres carrés. Il s'étonnait encore d'avoir résisté dans un espace aussi restreint, de sa propre volonté. La raison de cette prouesse avait une longue chevelure couleur de feu. Sa chevelure flamboyante inspirait une adoration sans faille. Ses grands yeux verts sondaient son âme jusque dans les moindres recoins. Son corps de rêve avait le pouvoir de faire de l'homme le plus puissant du monde une marionnette. Que dire de ses longues jambes ? Les mots lui manquaient, tout simplement, car même la liane la plus souple de l'Amazonie ou du bassin du Congo ne pouvait pas rivaliser avec elles. Que dire d'autre ? Il les adorait.

Durant les trois jours qu'ils avaient passés ensemble, ils avaient mis très peu le nez dehors. Pendant tout ce temps, ils avaient appris à se connaître, ou du moins à connaître le corps, l'un de l'autre. Sur ce point, il avait donné le meilleur de lui-même. Le corps de la jeune femme n'avait plus aucun

secret pour lui. Désormais, il en maîtrisait tous les endroits sensibles. Il savait où la caresser, la lécher s'il voulait la faire capituler ou pour l'envoyer au septième ciel. Son ardeur le surprenait. Elle était une novice, mais le plaisir qu'elle lui donnait, à chaque fois, était de loin le plus fort et le plus puissant qu'il ait jamais connu. Pourtant, en matière de femmes, il n'était pas un débutant. Les femmes, il en avait connu dans sa vie. Aucune ne lui arrivait à la cheville. Malheureusement pour lui, il sentait que la comparaison serait sa compagne fidèle, une fois que leurs chemins se sépareraient. Sans doute, il connaîtra un avant et un après-Érica.

Il sourit en pensant à la façon dont elle l'avait chevauché la nuit dernière avant qu'ils ne se séparent. Arrivé chez lui, il n'avait pas pu fermer l'œil. Dans son lit, il s'agitait en proie au manque. Un vide en lui et autour de lui le tenaillait. Son lit lui semblait trop grand que d'ordinaire. S'était-il habitué à un lit de petites dimensions ?

Une habitude construite en trois jours ? demanda la voix moqueuse dans sa tête.

Non, peut-être un peu plus que ça. Les scientifiques parlent de trois semaines pour créer une habitude.

Qu'est-ce qui le dérangeait alors ?

Tu te sens seul dans ce lit, reconnais-le, mon vieux ! Elle te manque, lui souffla encore, la voix moqueuse, aux aguets pour lui signifier la vérité qu'il refusait de s'avouer.

C'est vrai, le lit lui paraissait trop grand et vide parce qu'il lui manquait de compagnie. Mais, pas n'importe laquelle, il en était conscient.

Il avait pu fermer l'œil très tard, mais s'était réveillé avant l'aube. Résistant à l'impulsion de l'appeler à une heure pareille, il s'était dirigé dans sa salle de gym au sous-sol. Après une heure et demie de course sur tapis roulant et de boxe, il avait pensé trouver du répit, mais cela n'avait duré que le temps de sa session massacrate de sport. À peine les yeux fermés, son visage lui était apparu. Des images de leur douche ensemble, l'un collé à l'autre, l'excitaient encore. En fait, cela avait été plutôt une

danse sensuelle sous le jet d'eau. Quel moment mémorable ! Rien que le souvenir le mit dans le même état qu'un cheik dépravé dans un harem. Sa virilité était complètement réveillée.

La douche très froide ne lui fit rien. Il sortit de l'habitable déçu et conscient que le remède n'était pas à la taille du problème.

Maintenant, il était en route pour son bureau où, sans aucun doute, il allait rencontrer son meilleur ami et associé. À n'en point douter, il est la personne la plus importante de sa vie depuis la perte de son père. Tel un frère, Riccardo avait entièrement confiance en lui, et il le lui rendait bien. Serait-il en mesure de le regarder dans les yeux après sa trahison ? Il savait que leur mariage était de convenance, mais tout de même... Elle avait été son épouse, bon sang ! Ce statut aurait dû la rendre intouchable à ses yeux. Ce n'était pas le cas. Il avait essayé de la sortir de sa tête. Dieu, il avait tout essayé ! Pendant deux longues années, il avait fait semblant de n'éprouver qu'indifférence pour elle. Il avait même commencé à s'éloigner de son ami par peur de la rencontrer, mais surtout de se trahir. Et, maintenant ? Hélas, il se trouvait au point de départ. Pour éviter un scandale et continuer de cacher à Riccardo sa trahison, il devait la tenir loin de sa vie.

C'est ce que tu es en train de faire, le rassura sa voix intérieure.

Avant de descendre de la voiture, il pria pour que ses talents d'acteur soient à la hauteur de la situation.

À peine s'enferma-t-il dans son bureau que Riccardo frappa. Il entra sans attendre sa réponse.

— Tu vis ? lança-t-il.

— *Buongiorno fratello.* Je suis ravi de te voir, moi aussi, dit-il, conscient de prendre du temps, car il savait bien à quoi la question de Riccardo faisait allusion.

Depuis son retour, il avait évité de prendre ses appels pour ne pas lui mentir. Il lui restait encore un brin de loyauté.

— Oui, tu as raison. *Buongiorno* à toi aussi. Mis à part ces convenances dont nous pouvons bien nous passer, peux-tu me dire où tu étais passé ?

Il était gaillardement debout au milieu du bureau. Tous les deux étaient bien bâtis et grands de taille, même si Giuliano avait quelques centimètres de plus. Assis, il se sentait en position de faiblesse.

— Tu sais bien que j'étais...

— Tu es parti après trois jours. Puisque ton téléphone était injoignable, j'ai appelé la filiale française pour te parler, mais on m'a informé que tu n'y étais plus. Oses-tu me dire le contraire ?

— Bien sûr que non.

Riccardo s'approcha jusqu'à toucher le bureau qui les séparait. Il se pencha en s'appuyant sur ses bras pour lui faire face. Comme dans un défi digne de titans, ils étaient littéralement face à face.

— Tu es sûr que ça va ?

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour moi. Je sais prendre soin de moi.

— Je sais, "Monsieur je n'ai besoin de personne", commença Riccardo. Mais, je ne peux pas m'en empêcher. Tu es davantage qu'un frère pour moi.

— Ricky...

— Gio, le coupa-t-il à son tour. Je souhaiterais juste que tu me parles si quelque chose ne va pas.

La sollicitude de son ami le touchait énormément, mais elle le culpabilisait encore plus.

— Tu n'es pas dans ton état habituel. Ne me dis pas le contraire, lui dit-il en levant la main pour le bloquer alors qu'il s'apprêtait à riposter. Je te connais. Quelque chose te tracasse. Mais... je ne vais pas t'obliger à me parler. J'aimerais que tu le fasses volontairement.

— Effectivement, je le ferai si nécessaire. Mais... ce n'est pas le cas.

À ces paroles, Riccardo leva les mains en signe de résignation.

— D'accord. Tu n'as donc aucun souci ?

— Oui ! Tout va bien.

Il devait ajouter quelque chose d'autre s'il voulait le convaincre.

— J'avais besoin de prendre deux jours de congés. Après m'être assuré que tout allait bien dans les bureaux à Bordeaux, je me suis rendu dans mon appartement à Paris. Tu me suis ?

— Ah oui ! Là, je commence à comprendre, le taquina son ami. Je parie que tu n'étais pas seul, conclut Riccardo en lui faisant un clin d'œil.

Inutile d'ajouter quoi que ce soit. Il le laissa tirer ses conclusions. De toute façon, il était bien accompagné. Il prit juste le soin d'omettre le nom de la personne.

— Tu sais Gio, tu as bien fait. Parce que, je commençais à craindre que tu te fasses moine.

Les deux hommes éclatèrent de rire. Lui, moine ? Pas avant que les poules aient des dents. Quand il pensait à ses nuits avec Érica, ces trois derniers jours, il s'apercevait de combien son ami tapait à côté.

— Moi, moine ? Tu es sérieux, vieux ?

Riccardo l'observa un instant dans une pose faussement pensive.

— Non ! Comment ai-je pu imaginer une telle chose ? Quand je pense à ma relation avec Camilla, je me pose la question : comment un homme peut-il faire un tel choix ? Si je n'avais pas visité les monastères et connu les moines, j'aurais juré que c'est un mythe.

Giuliano était vraiment heureux de retrouver son ami. Il se surprit à rire de bon cœur. Regardant son ami, il se dit in petto :

Tu bruleras en enfer pour ta trahison, mon vieux.

Comment avait-il pu trahir son meilleur ami de cette façon ? On ne touchait pas la femme qui avait appartenu à un frère. Trêve de culpabilité, s'intima-t-il en cherchant à se convaincre que ce n'était pas le moment de penser à ça. En plus, ce qui est fait est fait. On ne peut pas revenir en arrière.

— Pour ma part, je renonce à toutes les femmes. Mais, je préférerais mourir que de renoncer à Camilla. Je donnerais ma vie pour ne plus jamais vivre loin d'elle.

— Tu comprends pourquoi j'évite ces choses ?

— Quoi ?

— Je déteste cette dépendance envers une autre personne. Je veux rester libre.

— Gio crois-moi, tu le dis parce que tu n'es pas encore amoureux. Le jour où tu rencontreras la femme de ta vie, tu verras que tout perd son sens loin d'elle.

— C'est sûrement l'expérience qui parle.

— Exact, frérot. J'ai repris à vivre depuis que Camilla est revenue dans ma vie.

Riccardo avait pris un air solennel. Cela le mettait un peu mal à l'aise. Ses dernières paroles faisaient écho à des questions qu'il ne voulait pas approfondir. Parce qu'il était convaincu qu'elles déboucheraient sur des conclusions qu'il ne pouvait pas se permettre.

— Avec elle à tes côtés, tu as quand même eu le temps de te préoccuper de moi ? Tu me déçois, frérot, préféra-t-il plaisanter.

— Touché, répondit Riccardo. Mais, un frère, c'est tout de même sacré, non ?

— Oui. Tu as raison. Je te pardonne, dit-il d'un ton ironique. Mais, plus de distraction, sinon je devrais te faire un de ces discours que doit faire un grand frère, continua-t-il devant l'hilarité contagieuse de son ami.

Ils se racontèrent d'autres choses qui caractérisaient une longue amitié. Puis, en hommes d'affaires qui se respectent, ils abordèrent les différentes questions liées à leur entreprise. Ce fut ensemble qu'ils sortirent tous deux du bureau de Giuliano pour aller à une réunion qu'ils devaient présider. De réunion en réunion, il passa le premier jour d'une semaine qui s'annonçait longue.

Érica s'était efforcée de ne pas y penser de toute la journée. Comme toute chose que l'on fuit, elle nous poursuit. Il était rentré chez lui hier, tard dans la nuit, la laissant plus seule qu'avant. Même son petit studio lui semblait grand, comme un stade de foot. Elle se sentait comme une étrangère dans son propre appartement. De plus, il lui manquait énormément.

Elle mourait d'envie d'entendre sa voix. Mais, elle devait tenir le coup. Après trois jours d'affilée ensemble, c'était normal qu'elle se sente ainsi. Avec un peu de patience, le temps effectuerait son travail et elle finirait par reprendre le cours de sa vie. Il avait été catégorique : leur relation n'avait pas de futur. Juste le temps d'un weekend pour se libérer du désir qui les tenaillait tous les deux. Si pour lui, cela avait fonctionné, elle, de son côté, ne savait plus à quel saint se vouer. Elle alternait entre la raison et la passion. Comment concilier les deux ? Ça, on ne l'enseignait pas à l'école. Comme ce n'est écrit nulle part, chacun devait faire à sa manière. En un mot, on se débrouille, en croisant les doigts pour que ça marche.

Au réveil, elle avait pensé que se consacrer à une activité l'aiderait sûrement. Elle était sortie de chez elle, confiante. Avec un tas de *Curriculum Vitae* dans le sac, elle était partie à la recherche d'un boulot.

Au retour, elle avait nettoyé une partie de la cuisine du magasin. Ne pouvant pas faire plus que ça, car la pièce était en pleine restauration, elle dut se rendre à l'évidence : elle devait apprendre à vivre avec son malaise. À chaque heure qui passait, elle se rendait compte de sa méprise. En fait, elle avait fui son studio parce que tout lui rappelait l'homme qu'elle voulait désespérément oublier. La pâtisserie aussi, comme dans un complot contre elle, l'avait trahie. Elle sentait encore son parfum dans la pièce en désordre.

Les larmes menacèrent de couler au souvenir de ses paroles.

Tu y arriveras. Félicitations !

Cette petite phrase la comblait outre mesure. Elle renifla pour ne pas sangloter. Ces paroles touchaient une corde sensible en elle. Ces encouragements, elle les avait désirés toute sa vie. Qu'ils viennent de lui la bouleversait grandement ! En fait, c'est avec lui qu'elle avait osé parler de ses ambitions. Elle lui avait ouvert son cœur. Il l'avait gratifiée de la meilleure des façons : en lui offrant son soutien. Elle se rappellerait ce moment-là et ses paroles pour le restant de ses jours. À dire vrai, elle gardait chaque instant avec lui au fond de son être comme son plus beau trésor. Le moindre détail, même si cela n'avait duré que deux jours, avait laissé une trace indélébile.

Érica décida que se morfondre dans ses ruminations ne lui apporterait rien de bon. Elle alla au parc pour donner à manger aux pigeons même si c'était interdit. Mais, elle avait tellement envie de prendre soin de quelqu'un ou de quelque chose. En fait, c'était son propre besoin d'être choyée qu'elle cherchait désespérément à combler en prenant soin de ces volatiles. Il avait pris soin d'elle pendant trois jours. Ses soins lui donnaient un aperçu de sa vie à ses côtés. Hélas, il l'avait abandonné juste après. Si son parfum n'imprégnait pas son studio, elle aurait juré que tout n'avait été qu'un mirage.

À dix-neuf heures, elle se résolut à rentrer chez elle. Elle changea les draps où ils avaient fait l'amour tant de fois. Les draps, en effet, étaient imprégnés de leur fragrance. Cette fragrance emprisonnait l'âme de leur union. Elle le définissait l'essence de l'amour. Lui aurait dit, le parfum du désir. Même les fenêtres étaient grandement ouvertes pour chasser ce

parfum entêtant qui la déridait sous le nez. Après la douche, elle opta pour un jus de fruits, puisqu'elle n'avait pas faim. Elle se passerait du diner, ce soir.

Quelle vie triste et solitaire, pensa-t-elle en regardant autour d'elle.

C'est ta faute, ma pauvre petite. Tu n'aurais pas dû succomber, se dit-elle tristement.

Elle avait le cafard. C'était durant ce genre de jour qu'elle pensait à sa mère et se demandait pourquoi elle l'avait abandonnée. Petite, elle avait pensé pendant des années qu'elle était partie par sa faute. La nuit, elle suppliait Dieu ou le père Noël de ramener sa mère contre la promesse d'être sage. Ses prières étaient restées inexaucées. À chaque nativité, elle ne demandait rien d'autre que la revoir. Adolescente, elle avait compris qu'elle ne reviendrait jamais. C'est ainsi qu'elle avait arrêté de prier et d'espérer son retour.

Il était presque vingt-et-une heure, elle sirotait encore son jus, perdue dans ses pensées. Prévoyant une longue nuit d'insomnie, elle ne savait pas quoi faire pour s'occuper. Elle était plutôt apathique. Se mettre au lit restait la seule solution, car elle était encore convalescente, même si elle savait aussi qu'elle ne parviendrait pas à fermer l'œil, en dépit de sa fatigue.

La sonnette la sortit de ses pensées. Personne ne pouvait venir la visiter à une heure pareille. C'est surprenant, puisque ses proches ignorent son adresse actuelle. Le seul qui savait où se trouvait son domicile avait décidé de ne pas la fréquenter. Ce ne pouvait pas être lui. Elle arqua les épaules, convaincue que c'était chez les voisins. Dans le silence de la nuit, elle entendait la sonnette des voisins. Un vieil immeuble comme le sien souffrait de ce genre de déconvenue.

La sonnette retentit une encore. Cette fois, le doute n'était pas permis. C'est bien chez elle que l'on venait de sonner. Son cœur se mit à battre la chamade. Au fond, elle espérait que c'est lui.

— Seigneur ! Je vous en prie, faite que ce soit lui, pria-t-elle en allant répondre.

— Oui, dit-elle.

— Bonsoir, Érica...

Elle ouvrit sans plus attendre. C'était bien lui. Le regard vers le ciel, elle sourit en signe de gratitude. Ainsi, Dieu entendait quelquefois ses prières. Elle le remercierait infiniment d'exaucer celle-ci. Quand il arriva devant la porte, elle le laissa passer devant elle avant de fermer la porte. Incapable de faire le moindre pas, elle s'adossa à la porte. Une seule question luttait contre son envie de se jeter dans ses bras. Que venait-il faire chez elle ?

— Tu as déjà diné ?

— Non, je n'avais pas faim.

— J'ai apporté de quoi diner.

Il la regarda longuement avant d'ajouter :

— Tu me tiens compagnie ?

L'émotion étant à son zénith, elle acquiesça en silence, incapable de parler. En posant un pied devant l'autre, elle se dirigea vers la cuisine. Étrange ! Elle avait l'impression de devoir réapprendre à marcher. Il la suivit silencieusement. Une question planait dans l'air. Si de son côté, elle ignorait comment la poser, lui donnerait tout pour ne pas répondre.

Il déposa deux paquets sur la table pendant qu'elle prenait les assiettes pour préparer la table. Il ne manquait plus que les verres. Elle les rangeait dans l'armoire qui se trouvait derrière lui. Pour les prendre, elle devait passer devant lui. Courageusement, elle s'approcha, mais il ne bougea pas d'un pouce. Vu la petitesse de la pièce, s'il ne se déplaçait pas, elle ne pourrait pas passer. Qu'était-il en train de faire ?

— Je dois récupérer... les verres derrière...

— Regarde-moi !

Giuliano prit entre ses doigts son menton. Les mains tremblantes, elle rencontra ses yeux. En ce moment, elle avait du mal à soutenir ce regard. Une grande peur la paralysait. Ses yeux risquaient de lui dévoiler le désarroi dont elle avait souffert à cause de son absence.

En un mouvement, il l'attira par la taille, elle se laissa aller contre son corps musclé. Elle avait tellement besoin de sentir ce corps contre le sien. En un mot, elle avait besoin de lui. Sentant la preuve évidente de son désir, elle lui offrit ses lèvres. Il les prit sans se faire prier. Le baiser était avide. Ils ressemblaient à des rescapés dans le désert, l'un étant l'oasis de l'autre. Giuliano la dévorait littéralement. Il passa l'une de ses mains sous son body pour caresser les seins. Au contact de sa main sur sa peau, un brin de raison lui revint. La bulle éclata.

Au prix d'un effort presque surnaturel, elle arrêta sa main et l'éloigna de la zone sensible. Il soupira en la dévisageant sans rien dire.

— Arrête... je t'en prie ! lui dit-elle, quand il voulut la ramener contre son torse.

— OK !

— Que fais-tu ici ?

La question qui lui brûlait les lèvres depuis son apparition.

— J'ai pensé que dîner en compagnie est mieux qu'être seul. De toute façon, tu dois manger, non ? Qu'est-ce que ça peut changer de le faire avec moi ?

— Tout ! répondit-elle, presque dans un cri.

— Érica...

— Tu avais dit, qu'après le weekend, nous...

— Je sais ce que j'ai dit, d'accord ? la coupa-t-il, irrité.

Pourquoi devait-elle lui rappeler son incohérence et son absurdité ? Oui, penser que trois jours lui suffiraient pour la sortir de sa peau était insensé.

— Je te prie de m'excuser d'être venu. Je n'aurais pas dû venir, tu as raison.

Levant les mains en signe de capitulation, il s'éloigna de la cuisine et se dirigea vers la porte. Il l'ouvrit, mais ne sortit pas aussitôt. Il se retourna pour regarder la jeune femme qui était de l'autre côté de la pièce et le regardait, abasourdie.

— J'avais une chose à te dire. J'aurais pu le faire au téléphone. Puisque je suis déjà là, il vaut mieux le faire maintenant, si tu permets.

— Oui, murmura-t-elle.

— C'est une proposition que je voulais te faire. Prends ton temps avant de me donner une réponse.

— Je ne...

— Laisse-moi finir, s'il te plait.

— Excuse-moi !

— Je veux te proposer un travail. Je sais que tu dois en trouver un.

— De... quoi s'agit-il ?

Il n'allait quand même pas oser lui demander de devenir sa maitresse ?

— Je dois meubler et décorer ma maison. Je sais que tu es plutôt douée pour ce genre de chose même si tu n'es pas une professionnelle. J'ai adoré ton travail chez Riccardo.

Ce ne fut qu'après qu'il finit de parler qu'elle reprit une respiration normale. Elle avait craint le pire. Au lieu de ça, il lui faisait une proposition alléchante, en des termes très élogieux. Bien qu'elle ne fût pas une

professionnelle, et qu'il pût s'offrir les services des designers d'intérieur les plus cotés du pays, il se fiait à elle.

— Pourquoi moi ?

— Parce que tu es plutôt doué dans la déco à ce que je sache.

Par cette proposition, il lui faisait un grand honneur. La maison avait appartenu à son père. C'est là qu'il avait grandi. Et, il la lui confiait. Son cœur débordait de joie, mais elle s'obligea au calme, car elle devait comprendre.

— Un professionnel saurait mieux te satisfaire.

— Écoute, Érica, tu n'es pas obligée d'accepter... C'est pour t'aider.

Son visage sévère trahissait de la colère. Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était la raison de son changement d'humeur. S'était-il senti rejeter parce qu'elle avait arrêté leur baiser qui aurait mené à quelque chose d'autre ? Elle avait du mal à le suivre. Il lui lançait des signaux contradictoires. Parfois, il se comportait comme s'il tenait à elle, alors que tout ce qu'il voulait, c'est prendre du bon temps. L'arrêter avait été la chose la plus juste qu'elle avait pu faire même si ç'avait aussi été très difficile. Tandis qu'il se préoccupait que de son plaisir, elle devait penser à son cœur. Son pauvre cœur lui réclamait sa protection. Une autre partie de ce même cœur ne demandait que des ailes pour prendre son envol. Au lieu de faire voler son cœur par les ailes de l'amour, il l'avait plutôt volé.

Le problème avec les ailes, c'est que l'on y prenait gout. Sans s'en rendre compte, on se retrouve à voler tellement haut que les ailes risquent de se briser. Alors, la chute est fatale. L'éviter à tout prix est son but.

— Tu sais quoi ? Oublie ça. J'ignore ce qui m'a pris de te...

— Non. Ton offre m'intéresse... si elle tient toujours, bien sûr, se pressa-t-elle de préciser tandis qu'il la scrutait.

Ça va, la prudence, mais qu'elle ne nous empêche pas de vivre tout de même. Or, elle avait besoin d'argent pour ouvrir sa pâtisserie. La réalisation de ce projet signifierait pour elle le début d'une nouvelle vie.

Face à son silence, elle déduisit qu'elle avait perdu sa chance. Sa perplexité lui avait fait changer d'avis. Son cœur tambourinait dans sa poitrine, dans l'attente d'une réponse.

— Je passerai te prendre demain dans l'après-midi pour visiter les lieux. Ça te va ?

— Je... oui, balbutia-t-elle, incrédule.

Il disparut dans l'obscurité de la nuit tel un amant qui abandonne une maîtresse pour aller retrouver son épouse.

Est-ce que son esprit divaguait ? Giuliano n'était pas un homme pour le mariage. Il était de ceux qui le fuyaient comme la peste. Elle se rappelait encore l'une de ses conversations avec Riccardo qu'elle avait surpris.

— J'ai du mal à croire que tu vas te marier. Pourquoi, Ricky ?

Le ton dégouté de la question résonnait encore dans sa tête. En revanche, des maîtresses, il devait en entretenir plusieurs. C'était le genre d'homme qui ne promettait rien et précisait ses intentions dès le début. Pas la moindre équivoque. Sa devise restait : du plaisir et rien que du plaisir. Les femmes qu'il fréquentait connaissaient les règles du jeu et les respectaient. Il avait été clair avec elle aussi en évoquant que le désir entre eux. À priori, il avait dévoilé ses cartes sans rien lui promettre. Voilà pourquoi, elle avait du mal à comprendre son comportement. Était-il en manque de maîtresses, en ce moment, pour faire entorse à ses propres règles ? Même si voilà un bon moment que l'on ne l'avait pas vu avec une femme au bras, elle doutait qu'il soit en manque. Les femmes lui couraient après. Dans la bourgeoisie bergamasque, on le qualifiait d'un *bon parti*, doté d'une grande beauté, ce qui ne gâchait rien. Lors des cérémonies, elle tendait l'oreille, avide du moindre détail le concernant, alors qu'il lui vouait une indifférence sans bornes. Depuis qu'elle ne fréquentait plus ce milieu, elle en savait très peu sur lui.

— Pense plutôt à la possibilité que ce travail va te donner, s'intima-t-elle.

En effet, c'était une proposition en or qu'il venait de lui faire, et elle ne l'avait même pas remercié. Elle se rattraperait le lendemain après-midi. Une fois le diner mis au frigo, elle alla se coucher.

OceanofPDF.com

X

Son bureau était pour lui un lieu sacré. À vrai dire, cet endroit est son sanctuaire. C'était dans ce bureau qu'il se sentait vraiment lui-même. C'était toujours dans ce même bureau, qu'il avait fait prospérer cette compagnie avec son ami Riccardo alors que le père de ce dernier avait failli faire noyer la barque à cause d'investissements hasardeux. Quand il s'y trouvait, d'habitude, il se donnait à fond dans son travail. L'adrénaline qui coulait à flots dans ses veines le mettait dans un état de bien-être insensé. Voilà pourquoi il avait toujours eu du mal à concevoir une vie sans travail. C'était jusqu'à la semaine dernière. Ou bien, il devrait dire jusqu'à leur rencontre, deux ans plus tôt. Sûr de son self-control et de la discipline qu'il avait commencé à cultiver depuis l'adolescence, il s'était jeté encore plus dans le travail pour l'oublier. Pendant un temps, ç'avait fonctionné.

Il n'en était pas réellement certain, mais au moins, il était parvenu à garder la juste distance entre eux, et quand cela n'était pas possible, il se barricadait derrière l'indifférence. Ces victoires lui coûtaient des efforts énormes. Mais, la semaine passée, cet équilibre, déjà assez précaire, s'était rompu par sa propre faute. C'était lui qui l'avait d'abord suivie dans ce maudit parking. Puis, il était allé chez elle. C'est encore lui qui avait proposé de passer le weekend chez elle pour assouvir leur désir mutuel. Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même.

Les choses auraient pu s'arrêter là. Au lieu de reprendre le rythme de sa vie comme prévu, il avait fait ce qui était sans doute la plus grosse bêtise, de son point de vue. En effet, moins de vingt-quatre heures après l'avoir saluée, il s'était présenté chez elle, prétextant lui offrir un dîner. Il se sentait pitoyable chaque fois qu'il pensait à la façon dont il s'était jeté sur elle. Heureusement... ou malheureusement, elle avait fait la chose la plus juste en le repoussant. Il s'était senti offensé, mais au fond de lui, il savait qu'elle avait raison. Mais bon Dieu, que c'est difficile ! Pour lui, être dans la même

pièce qu'elle sans la toucher ou l'embrasser s'apparentait à de la torture. Un vrai calvaire.

Comme si sa souffrance ne lui suffisait pas, il avait eu la merveilleuse idée de lui proposer de décorer sa villa. L'homme est parfois victime de ses propres intentions. Déjà, il avait du mal à mettre les pieds dans la dépendance sans la revoir, si offert, sur la table. Il entendait sans cesse ses soupirs de plaisir, sans parler de son parfum qui planait encore dans l'air et embaumait ses narines. Maintenant qu'elle allait décorer sa villa, il se retrouverait avec un double problème. Le premier consistait à résister à ses charmes. Ensuite, il devait vivre avec sa présence, dans toute l'habitation. Vivre avec des objets qu'elle aurait choisis pour sa maison. Cohabiter avec son empreinte dans chaque coin de sa maison. Ça le rendrait fou, il le sentait déjà.

Il ne pouvait pas le faire. Sa décision était prise. Il allait lui dire que l'offre n'était plus valable. Si elle le voulait, il lui donnerait de l'argent pour sa pâtisserie et le sujet serait clos. C'était, en effet, sur ses difficultés rencontrées pour l'ouverture de cette pâtisserie qu'il avait mise pour parer à son rejet. Face au manque de prétexte pour la revoir, il avait lancé la première idée qui lui était venue à l'esprit sans réfléchir. Après une nuit blanche, il était arrivé au bureau très grincheux. Sa secrétaire était presque terrorisée dès qu'il l'appelait. Son air toujours sévère, sa nature très discrète et réservée faisait de lui une personne peu abordable. Il inspirait la crainte auprès de ses collaborateurs et même des gens qui le fréquentaient. En effet, leur entourage comparait souvent son caractère avec celui de Riccardo qui, sans l'ombre d'un doute, était plus sociable. Bien qu'il fût conscient de l'effet de sa mauvaise humeur, il ne pouvait pas quitter ce masque des mauvais jours. En regardant sa montre, il dut quitter le bureau en toute hâte, car il était déjà quinze heures quarante. Il avait rendez-vous avec la jeune femme.

Elle s'attendait sûrement à une inspection des lieux pour commencer son nouveau travail. D'abord, elle devait comprendre qu'espérer se retrouver aussi assidument sans faire d'étincelles est une folie. Comme toujours, il allait être franc, et la jeune femme ne manquerait pas de lui donner raison.

Au diable la fierté qu'elle voulait à tout prix préserver en refusant son aide. Ce n'était peut-être pas exaltant de recevoir de l'aide, mais tous passent par là un jour ou l'autre. Lui-même en avait reçu, et avant lui, son père. Si le père de Riccardo l'avait abandonné à son sort quand sa compagne avait fini par le ruiner alors qu'il était malade, probablement, il ne serait pas là où il est aujourd'hui.

On a tous besoin de l'autre à un certain moment de la vie. C'est inévitable. Le problème est de trouver une personne disponible pour vous tendre la main. Heureusement, elle avait une main tendue devant elle. Par conséquent, inutile qu'elle travaille pour lui. Convaincu de la justesse de sa décision, il sortit de son bureau en informant sa secrétaire qu'il allait rentrer dans deux petites heures.

Sa mise lui donnait un air professionnel. Elle avait, en effet, mis une veste de couleur beige avec son pantalon assorti. Elle voulait donner un air professionnel, autant pour lancer un message à son futur employeur, que pour se rappeler à l'ordre elle-même. Des mesures s'imposaient pour garantir une certaine distance de sécurité entre eux puisqu'ils allaient se côtoyer pendant un certain temps. Sinon la fin serait inéluctable. C'est pourquoi elle s'était répété qu'elle devait considérer ce rendez-vous comme un entretien d'embauche avec un éventuel employeur – pour qui elle avait des fantasmes indicibles. Bien qu'elle ne soit pas une professionnelle dans le domaine de la décoration d'intérieur, elle tenait à se comporter comme telle. Son domaine à elle, c'est la pâtisserie. Mais, elle aimait bien décorer. En effet, le jour où il l'avait emmenée dans sa dépendance, elle n'avait pas apprécié l'ambiance austère des lieux. Maintenant, elle imaginait déjà le style et les couleurs qu'elle pourrait lui proposer. Déjà, elle trépignait d'enthousiasme. Elle s'était occupée tant de fois d'ornementer les villas de

son père qu'elle pouvait bien dire qu'elle maitrisait les différents contours de cet art. Pour son père, elle devait être une bonne maitresse de maison.

Aux souvenirs de tous les sacrifices consentis pour l'approbation paternelle, elle fit une grimace. La montagne de livres et de vidéos qu'elle avait consultés avait été interminable. Ses motivations, à l'époque, étaient futiles, mais toutes ces recherches lui avaient fait beaucoup de bien. Elle l'avait compris quand, une fois fiancée, elle avait orné sa future maison. Riccardo, son ex-mari, n'avait pas tari d'éloges sur la décoration qu'elle avait faite. N'ayant jamais obtenu de compliments de la part de son père pour les efforts fournis, elle avait eu un mal fou à croire à la sincérité de ses propos. Ses encouragements l'avaient remplie de bonheur et d'orgueil. La joie d'effectuer un travail de qualité et le plaisir d'avoir répondu aux attentes d'une personne qui nous admire. Aujourd'hui, elle espérait rendre Giuliano fier de son travail, et recevoir ses éloges.

— Je veux le rendre fier de moi, monologua-t-elle devant sa glace.

Ainsi, elle termina sa préparation gagnée d'impatience. Elle descendit pour aller l'attendre en bas, car elle manquait d'air dans son petit studio. Trop d'émotion se bousculait en elle. D'abord, la peur de ne pas être à la hauteur et le désir ardent de le satisfaire la paralysaient. Ensuite, la crainte de ne pas tenir en le côtoyant presque quotidiennement sans trahir ses sentiments et ses émotions. Heureusement, étant accro au travail, il serait très peu chez lui, ce qui lui laisserait la possibilité de se concentrer sur son activité. Ils se verraient probablement très peu. Après qu'elle se serait enquis de ses préférences et de ses souhaits pour la décoration, ils n'auraient même plus besoin de se voir. Elle pria le Ciel de l'aider à se maitriser comme le faisait Giuliano.

En parlant du loup...

Il descendit de sa voiture pour lui ouvrir la portière et l'aider à monter. Sans hésiter, il démarra presque en trombe. Silencieux, il gardait les yeux fixés sur la route. Le silence commençait à la déranger. Il ne l'avait même pas saluée, à part d'un signe de la tête. Les choses s'annonçaient mal, pensa-t-elle.

— Tout va bien ?

— Oui.

— Tu reviens tout droit de ton travail ?

— Oui.

Il restait très concentré sur la route et ses bras sur le volant exprimaient une forte tension. Pourquoi était-il nerveux ? Ç'avait sûrement été une dure journée de travail pour lui. Elle continua de bavarder pour pallier la tension qui s'était installée et pour briser le silence que son compagnon continuait de tenir. Il ne répondait que par monosyllabes. Parfois avant de répondre, il serrait les mâchoires, pour lui signifier que sa question n'était pas la bienvenue. Au lieu de se désister, elle continuait à lui parler pour l'inciter à bout. Elle ne se comprenait pas, mais le contrarier lui donnait une sensation de pouvoir. Cela signifiait qu'elle avait encore un certain contrôle sur la situation, mais aussi sur lui.

— Quel type de décoration, tu souhaiterais pour...

— Je ne veux pas parler de ça, la coupa-t-il.

— Mais... nous devons en parler. C'est pour ça que tu es venu me chercher, non ?

Une certaine agitation s'était emparée d'elle. Avait-il changé d'avis ? Non ! Elle avait besoin de ce boulot pour pouvoir ouvrir sa pâtisserie. En outre, elle avait fait tous les calculs et savait que la possibilité qu'il lui donnait était l'idéal dans sa situation. Pourvu qu'il n'ait pas changé d'idée.

— Nous devons parler.

— Encore ? Tu as changé d'avis, n'est-ce pas ?

Son silence était une réponse en soi. La déception de voir ses attentes mourir avant même de commencer lui provoqua une douleur insupportable.

— Arrête-toi ! déclara-t-elle, au bord des larmes en empoignant la portière.

— Écoute, Érica...

— Fais-moi descendre tout de suite.

Cette fois, sa voix était presque hystérique. Elle actionna plusieurs fois la poignée pour ouvrir la portière, mais en vain, car il l'avait verrouillée.

D'une main, il essayait de la calmer, mais elle ne pouvait plus l'écouter.

— Érica...

— Fais-moi descendre, t'ai-je dit. Tout de suite, je t'en prie !

Elle s'agitait de plus en plus, au bord des larmes. Or, elle ne voulait pas lui donner ce tableau pitoyable d'elle.

Il se gara sur le côté, mais ne déverrouilla pas les portières.

— Je n'ai pas changé d'avis. Je veux toujours que tu décores la villa, déclara-t-il d'une voix lasse.

Se passant la main dans ses cheveux sombres et drus, il s'adossa contre son siège en fixant le regard droit devant lui.

— Mais, tu sembles si..., balbutia-t-elle, perplexe.

Ses paroles l'avaient aussitôt calmée et elle se tourna vers lui.

— Tu as... voulut-elle continuer, mais il ne la laissa pas finir sa phrase.

— Je suis désolé de t'avoir donné cette impression, mentit-il. J'ai des soucis en ce moment qui me mettent dans un état plutôt belliqueux. Je te prie de m'en excuser.

— Quel genre de soucis ? demanda-t-elle consciente de son indiscretion.

— C’est professionnel, répondit-il, laconique.

Elle comprenait bien qu’il ne lui en dirait pas plus. Une partie d’elle lui soufflait qu’il est un homme adulte capable de gérer ses problèmes tout seul. Cela ne l’empêchait pas de désirer qu’il partage ses soucis avec elle. Elle donnerait sa vie pour qu’il lui ouvre son cœur. Elle voulait qu’il compte sur elle.

— Tu peux m’en parler, si tu veux.

Mais, il préféra ignorer sa proposition. Elle n’était pas dupe de son calme apparent. Son attitude n’augurait rien de bon.

— Tu es prête à aller faire cette première inspection des lieux ?

Le message était clair, inutile de faire semblant comme lui en ignorant sa proposition à se confier à elle.

— Oui, murmura-t-elle en bouclant sa ceinture qu’elle avait détachée dans l’agitation.

Une fois chez lui, il lui avait fait faire le tour de la villa en silence. Sa présence, mais surtout le poids de son regard dans son dos, minait grandement son calme. Elle lui posait des questions sur ses attentes pour chaque pièce et prenait des notes dans le calepin qu’elle avait apporté. Il était très peu bavard aujourd’hui, reconnut-elle. Il répondait aux questions sans grand enthousiasme. Elle ne comprenait pas ce qui lui traversait la tête. Dans la voiture, il avait prétendu des soucis professionnels, mais avait aussi fait comprendre de façon éloquente qu’il ne souhaitait pas s’attarder sur la question. Elle se sentait comme dans une impasse.

— Je t’ennuie ?

— Non. Pourquoi me poses-tu cette question ? Ai-je l'air de m'ennuyer ?

— Franchement... oui. Tu sembles ailleurs. Si je te pose toutes ces questions, ce n'est pas pour t'enquiquiner. Je veux comprendre tes goûts pour faire une décoration qui ressemble à ta personnalité.

Il se détacha de la porte-fenêtre où il était adossé en l'observant.

— Je ne m'y connais pas en matière de décoration. C'est plutôt un talent de femmes, non ? demanda-t-il en s'avançant vers elle.

— Pas forcément.

— Écoute, je te donne carte blanche. Je te fais confiance. Fais les choix que tu penses être en harmonie avec le reste de la maison et le style de meubles déjà installés.

Ses yeux rivés aux siens, il se plaça devant elle. Alors qu'elle avait voulu capter toute son attention, maintenant, elle peinait à soutenir ce regard. Elle se sentait nue quand il la scrutait de cette façon.

— Je veux faire quelque chose qui te ressemble.

— Je te fais confiance. Je sais que tu réaliseras du bon boulot.

Cette déclaration fit battre son cœur à la folie. Il lui souriait, ignorant les émotions que ses paroles venaient causer. Ces paroles, elle avait toujours désiré les entendre de la part de son père. Mais, elles n'étaient jamais arrivées. Savoir qu'une personne vous faisait assez confiance pour se fier à votre sens du jugement était tout simplement épanouissant. Ça l'était encore plus quand cette personne est Giuliano : un homme exigeant dans toutes ses activités. En dépit de tout, il avait affirmé lui faire entièrement confiance. Sa gorge se noua, elle voulait dire quelque chose, mais ses cordes vocales ne collaborèrent pas.

— Je... Merci ! Merci de me faire confiance. Je te promets de faire de mon mieux pour que tu ne le regrettes pas, dit-elle, la voix tremblante.

Elle ne pouvait pas assurer si c'est l'émotion de ses paroles, ou bien l'effet de sa proximité. Leurs corps se touchaient presque. Confuse, elle voulut reculer, mais la barrière de la cuisine américaine qui trônait dans la pièce le lui empêcha. Elle retenait sa respiration pour éviter que sa poitrine ne frôle son torse dans son mouvement.

Il posa sa main sur le col de sa chemise tout en effleurant du pouce la base de son cou. Son regard chargé de désir la troublait. Sa main descendit lentement en s'arrêtant au niveau de la carotide où son pouls battait de façon effrénée. La lente et douce caresse sur sa peau créa des spasmes dans tout son corps. Ce contact inattendu la déstabilisait outre mesure, et elle ne savait pas comment réagir. Devait-elle le repousser ou bien se laisser aller pour savourer les délicieuses sensations qui se promenaient tout le long de sa peau ? Il avait suffi qu'il la caresse tout en la fixant, comme si elle était la femme la plus belle du monde, pour qu'elle se transforme en une boule de nerfs excités, réclamant la satisfaction immédiate.

— Pourquoi t'es-tu habillée de cette façon ? la questionna-t-il en tirant légèrement sur le col de sa chemise.

— Je...

Sa gorge était sèche tout à coup. Elle déglutit pour l'humidifier, mais elle ne parvint pas à lui répondre. Les pensées se bousculaient dans sa tête sans aucune cohérence. En plus, ses yeux gris, si profonds, étaient sa perte.

— Tu penses te rendre moins désirable en te camouflant dans une tenue formelle ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Par la taille, il l'attira contre lui. Son membre dressé pointait contre son ventre. L'évidence de son désir pour elle l'excita au plus haut point à son tour. Ses doigts lui démangeaient d'urgence de le toucher là où vibrait toute son excitation.

— Ton corps est fait pour le plaisir. Il ne doit pas être caché.

Une main sur sa taille, l'autre posée sur sa nuque, Giuliano captura ses lèvres dans un baiser fulgurant, qui lui coupa le souffle. C'était comme quand on sort de l'eau après une longue apnée. On respire avidement pour rattraper le manque d'air. Leurs lèvres, leurs langues aussi, se repaissaient pour rattraper le temps perdu loin l'un de l'autre. De sa taille, sa main se faufila sous sa chemise pour caresser sa peau.

Bien que confuse, elle retrouva un semblant de lucidité. Les dernières paroles de l'homme lui revinrent en tête.

Ton corps est fait pour le plaisir, avait-il dit.

Son cœur sembla s'arrêter un moment. Elle se traita d'idiote. Pour lui, ce n'était que du plaisir, elle ne représentait qu'une belle plastique pour assouvir ses fantasmes. Mais, où avait-elle la tête pour céder aussi facilement ? Même si tous ses membres se comportaient comme sous une volonté autre que la sienne, elle devait tout arrêter. Comment le repousser alors que se donner à lui est tout ce qu'elle désire ? C'est si bon de l'embrasser, de sentir ses lèvres exigeantes soumettre les siennes, tandis que ses mains caressent chaque parcelle de son épiderme.

— J'aime ton corps, lui souffla-t-il en léchant son lobe.

Ces paroles, murmurées sensuellement, au lieu de l'exciter de plus belle, la firent plutôt sortir de sa léthargie voluptueuse. Ce n'est pas elle qu'il adorait, mais juste son corps. Une vraie douche froide pour ses rêves.

— Non, opposa-t-elle tout en le repoussant.

La main qu'elle réussit à poser sur son torse pesait des tonnes. Elle bouillait de caresser les muscles saillants de ce torse bombé.

Elle serra ses poings pour ne pas céder à sa faiblesse. Déterminée, elle refusa aussi de renvoyer sa décision de reprendre son destin en main à plus tard. Les rênes de sa vie étaient entre ses mains, elle n'avait plus aucune excuse. Le temps où elle donnait le pouvoir sur sa vie à une autre personne était révolu. À vingt-cinq ans, elle n'était plus une gamine en recherche

désespérée d'affection. Elle était une femme maintenant, son comportement était tout simplement inadmissible.

En femme adulte, elle devait être en mesure de faire la différence entre ce qu'elle voulait et ce qu'elle ne voulait plus dans sa vie. Son souhait est d'être aimée. Elle ne voulait pas être qu'un corps. Hélas, c'est ainsi qu'il la considérait. C'est aussi clair que les choses ne changeraient jamais un jour. Giuliano n'était pas un homme qui cherchait à se caser. Le concept de mariage et d'enfants lui insupporte. Il ne le cachait pas. D'ailleurs, il prenait toujours soin de l'expliquer à ses éventuelles maitresses, de telle sorte qu'elles sont sans attentes de tout genre. En dépit de son divorce, elle croyait aux liens sacrés du mariage et désirait une famille toute à elle. Une fratrie nombreuse, de préférence. Hélas, ils étaient aux antipodes sur ce point. Fille unique, ayant grandi sans mère, avec un père absent et indifférent à son égard, elle envisageait de fonder sa propre famille. Elle voulait des enfants ainsi qu'un époux. C'est *lui* qu'elle voulait comme conjoint et père de ses enfants. Une famille heureuse est son souhait ultime.

Malheureusement, ce rêve est destiné à ne pas se réaliser, lui souffla une voix dans la tête.

— Tu es sûre ? demanda son compagnon qui la tenait toujours fermement contre lui.

— Oui. Je ne veux plus faire ça.

Un rire grave sortit de sa gorge. Une lueur moqueuse dans les yeux, il effleura un téton en disant :

— Ton corps dit pourtant le contraire. Tout comme moi, tu en meurs d'envie, Érica.

Le corps de la jeune femme tremblait d'excitation au contact de ses doigts. La caresse de ses tétons à travers le tissu de sa chemise était exquise. Elle luttait pour que la raison reprenne le dessus. Une lutte infernale.

Avec un mouvement lent, il passa à l'autre téton.

— Arrête... je t'en prie !

Toute tremblante, elle pria pour qu'il l'écoute, car elle n'avait plus de force pour le repousser. Le désir de lui appartenir était si intense, son corps si faible et sa volonté si versatile qu'elle savait déjà la bataille perdue d'avance s'il ne s'arrêtait pas. Nonchalamment, il arrêta la caresse sur son sein. En silence, il la regarda longuement, puis il retira sa main du globe sensible. Il la porta sur son visage, et du pouce, essuya la larme qui avait coulé sur sa joue. Le geste était très délicat, on aurait dit une caresse.

Sa douceur à son égard suscitait toujours une vive émotion en elle. Au lieu de la calmer, elle fit couler une deuxième larme, puis une troisième... Il la relâcha et recula de deux pas, en soupirant. Ce fut à ce moment-là qu'elle comprit qu'elle avait retenu son souffle dans l'attente de ce qui allait suivre.

— OK. Je respecte ta volonté.

Ses sentiments pour lui n'étaient plus sujets à débat. En temps normal, sa douceur aurait été la bienvenue. Cependant, elle préférait qu'il continue d'être l'homme indifférent et à l'allure sévère qu'elle avait connu durant ces deux dernières années pour lui faciliter les choses. Son habituelle indifférence lui servait de rempart, de bouclier. Quand, il laissait place à la douceur, elle se sentait vulnérable. En ce moment, ses yeux, sa voix et même la posture de son corps ne lui exprimaient que la douceur.

— Tu souffles le froid et le chaud comme si c'est un jeu.

— Je promets... de ne plus te toucher, promet-il en levant les mains en signe de défaite. Excuse-moi, j'ignore ce qui m'a pris, s'excusa-t-il en lui tendant un mouchoir immaculé avec ses initiales.

Profitant de son retrait, elle se déplaça pour accroître la distance entre eux. Elle renifla bruyamment pour refouler ses sanglots. Son désespoir était au comble. En effet, c'est déchirant d'entrevoir le bonheur, et y renoncer, car il est à jamais hors de portée. Elle voulait crier sa souffrance à tue-tête. Au lieu de cela, elle se dirigea vers le couloir pour aller dans la salle de bains. Le silence de son hôte était chargé de regret, d'impuissance, mais aussi de respect.

Désemparé, il se gratta la nuque. Il ne comprenait pas cette force qui le poussait sans arrêt vers elle. Déterminé à garder ses distances et sa maîtrise de soi, il ne comprenait pas quelle mouche l'avait piqué pour l'acculer contre cette cuisine. La faire pleurer ou la faire souffrir n'était pas son intention. Non, il ne voulait pas la mettre dans un état pareil. Contrairement à son habitude, ses larmes ne le rebutaient pas, elles étaient sincères, il n'en doutait pas un seul instant. Cependant, cet épisode venait d'ajouter une autre pièce à son puzzle : elle aussi luttait pour ne pas succomber à leur désir mutuel.

Comme toutes les fois qu'elle le repoussait, il se sentait rejeté et cela lui donnait une sensation désagréable. Il avait lutté durant toute sa vie pour être : maître de son destin et le capitaine de son âme. C'est pour échapper à ce genre d'emprise qu'il fuyait tous engagements. Sa volonté de forger son caractère, sur ce point, l'amenait à considérer son travail et l'argent qu'il gagnait à flot, non pas comme une fin, mais comme un moyen de s'assurer son indépendance. Il ne tolérait aucune dépendance. Alors pourquoi le rejet de ce petit bout de femme lui provoquait-il un tel malaise ?

Si d'un côté, le malaise ressenti le troublait, de l'autre, il remerciait la fermeté de la jeune femme à les ramener sur terre. Parce que lui en était tout simplement incapable. Dès qu'il la touchait, il perdait toutes ses facultés de réflexion et celles de perception s'affolaient littéralement. Les mains dans les poches, il se dirigea vers le salon pour se servir quelque chose de fort. Il en avait grand besoin pour calmer ses sens, mais aussi pour mieux raisonner. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. En ce qui concerne la jeune femme, il faisait tout de travers. On aurait dit un adolescent aux premiers émois.

Entre les murs de son bureau, il avait pourtant pris la décision de lui expliquer qu'il avait changé d'avis à propos du travail qu'il lui avait proposé. En partant de son bureau, il n'avait pas la certitude du bienfondé

de sa décision, mais il avait perdu le contrôle de la situation en arrivant chez elle.

La trouver en bas de son immeuble en train de l'attendre lui avait fait comprendre combien elle tenait à l'opportunité qu'il lui offrait. Sa tenue avait été le coup de grâce sur sa résolution. Pour se rendre plus professionnelle, elle avait jugé nécessaire de choisir une mise austère. Cela n'avait été qu'un leurre, du moins pour lui qui connaissait chaque courbe de son corps. Elle avait attisé encore plus son imagination et son désir. Durant le trajet, une seule idée accaparait ses pensées : libérer son corps de déesse. Ces tissus couvraient son corps, mais pas sa beauté. Cependant, il était descendu de son bolide pour lui ouvrir la portière en gentleman puis avait démarré en direction de sa villa au lieu de lui communiquer sa décision. Son parfum, qui remplissait l'habitacle de sa voiture, lui avait donné des idées dignes d'un acteur de film pour adultes. Dans son imagination, il s'était vu la culbuter sur le siège arrière et la prendre comme un forcené. Pour lutter contre ces images, il s'était barricadé dans un silence tombal. Les tentatives de la jeune femme pour le sortir de son mutisme l'avaient laissé de marbre. Il ne l'avait entendue que d'une oreille. Tous ses sens étaient conscients de sa présence, de sa féminité.

Se doutant de sa volonté de retirer son offre, elle n'avait pas caché sa frustration et sa déception. C'est clair qu'elle misait sur son offre pour enfin réaliser son ambition d'ouvrir sa pâtisserie. Sa forte réaction et l'expression si vive de son désespoir l'avaient conduit de façon impulsive à la rassurer. Sans comprendre son comportement, il lui avait menti en prétendant n'avoir pas changé d'avis, et prétexté des soucis professionnels pour justifier sa mauvaise humeur. Sa réaction passionnelle, son parfum féminin si envoutant, en un mot, sa présence, brouillait sa réflexion. C'était comme dans un brouillard qu'il avait conduit jusque chez lui. Pendant tout le temps de l'inspection, il l'avait dévorée des yeux. Son déhanchement et sa longue chevelure ondoyante l'avaient complètement hypnotisé. Arrivé dans la cuisine, il avait cessé de lutter. Il s'était rendu face à ce désir lancinant qui ne voulait pas le laisser en paix tant qu'il ne l'aurait pas assouvi. Ses actions n'étaient pas préméditées. Les choses s'étaient enchaînées à une telle vitesse que cela échappait à son entendement. La longue liste des raisons qui l'aurait empêché de le faire s'offusquait devant lui.

Ça le rendait fou qu'elle ait eu plus de jugeotes et de force mentale pour les empêcher de franchir la limite. En sentant les pas de la jeune femme s'avancer, il décida vite d'une ligne de conduite.

Bon, il allait lui donner les clés de la villa. Elle pourrait y accéder sans sa présence. C'était plus judicieux qu'il la mette en contact avec la gouvernante pour que cette dernière leur serve d'intermédiaire. Leurs rencontres devaient se limiter au strict nécessaire.

À son retour, il oublia un instant ses bonnes résolutions. Ses yeux rougis le contraignirent à revenir à l'ordre. Se raclant la gorge, il lui lança :

— Ça va ?

— Oui, merci !

— Tu veux quelque chose ? lui demanda-t-il en lui montrant son verre à lui.

— Non... merci, bégaya-t-elle.

Comprenant son trouble – car il était le reflet du sien –, il remplit une rasade et le lui tendit, ignorant son refus.

— Bois-le ! Ça te fera du bien, crois-moi.

Elle prit le verre et le gouta en faisant une grimace, comme le breuvage était très fort. Après un moment, qu'ils passèrent dans le silence, chacun plongé dans ses propres pensées, elle sirota une autre gorgée du liquide couleur vert citron avant de demander :

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est de l'absinthe : un ensemble spiritueux à un degré fort d'alcool.

— C'est très fort.

— Je sais que tu préfères le vin blanc. Mais, tu as besoin de quelque chose de plus fort.

— Ta liqueur n'est pas pour tout le monde.

Il avala d'une traite le reste de son verre en grimaçant légèrement et conclut :

— Tu as raison, ce n'est pas pour tout le monde.

Une fois sa main libérée de son verre, il empocha ses mains et la fixa avant de dire :

— On doit établir les accords de cette... collaboration.

—D'accord.

— Tu n'as pas besoin de me consulter sur tes choix. Je te laisse carte blanche sur tout. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu peux demander à ma gouvernante.

Ils parlèrent aussi de sa rémunération. Le montant lui fit presque sortir les yeux des orbites.

— Je crois que c'est trop, s'exclama-t-elle.

Les mains dans les poches, il ignora sa protestation. Pour lui signifier la fin de la conversation, il prit les clés sur une console et se dirigea vers la sortie.

XI

Après avoir discuté d'autres détails, il lui remit une carte de crédit illimitée. Giuliano précisa qu'elle avait carte blanche sur toutes les dépenses qu'elle jugerait nécessaires. De son côté, elle lui expliqua certaines idées qu'elle avait déjà en tête. Il acquiesça du chef en réitérant qu'il avait entièrement confiance en son gout et ses choix.

— Si tu as fini, je te raccompagne.

Complètement concentrée à prendre des notes, elle préféra ne pas lui répondre. Son manque d'enthousiasme passait comme un manque d'intérêt à ses yeux. Si c'est le cas, pourquoi l'avait-il engagé ? Quelques minutes après, elle lui expliqua que ces détails feraient la différence. Et, aussi qu'elle choisirait, par exemple, le type de candélabre ou de rideaux en fonction justement de ces particularités.

Comprenant que la chose risquait de prendre encore beaucoup de temps, il décida de mettre un terme à la visite. Elle effectuerait cette inspection un autre jour, quand elle ne sera pas avec lui. Il mourait d'envie de l'attirer contre lui. L'envie de sentir son corps sensuel se blottir contre le sien le persécutait. Ils devaient sortir de là. Comment interrompre son enthousiasme sans la blesser ? Il était presque dix-huit heures. De toute façon, il avait dit à sa secrétaire qu'il serait de retour dans deux petites heures. Bien ! Le travail était toujours une bonne excuse.

— Je ne veux pas te presser, mais on m'attend au bureau, fit-il en faisant semblant de regarder la Rolex à son poignet.

— Oh, excuse-moi ! Je... vais rester pour continuer d'étudier chaque pièce. Je fermerai derrière moi.

L'air perplexe de son interlocuteur l'incita à ajouter :

— Si ça ne te dérange pas, bien sûr.

— Je ne préfère pas.

L'étonnement de la jeune femme l'obligea à ajouter à son tour.

— Ça ne me dérange pas que tu restes seule ici. Sans véhicule, tu risques d'avoir des soucis pour rentrer. Je vais sûrement rentrer très tard... Je préfère te raccompagner.

— Oui, tu as raison.

Un calcul mental rapide lui confirma qu'elle ne pouvait pas se permettre un taxi.

Une fois installée dans la voiture, elle lui confia :

— J'ai maintenant l'habitude de me déplacer dans les transports en commun, tu sais ?

Il se tourna un bref instant vers elle avant de se concentrer sur le volant sans faire aucun commentaire.

— J'aurais pu rester et prendre le bus pour rentrer, continua-t-elle comme pour elle-même.

— Je ne préfère pas. On dit que c'est toujours rempli de pickpockets.

— Je n'en ai pas encore vu. Moi, j'aime bien être au milieu des gens dans le bus, plutôt que seule dans une voiture. Dans le bus, on a le loisir d'observer les gens qui s'y trouvent. J'essaie d'imaginer leurs histoires, leurs vies.

— Rien qu'en les observant ? demanda-t-il, étonné qu'elle prît du plaisir dans une chose que beaucoup de personnes n'aimaient pas, surtout celles du milieu dans lequel elle avait grandi.

— Oui. Le visage d'une personne, sa posture, sa façon de parler, et parfois même son apparence, en disent beaucoup sur elle.

— Je comprends. Je suis désolé de t’avoir privée de ton plaisir voyeuriste dans le bus, la taquina-t-il.

Elle rit en faisant semblant de s’offenser comme il l’avait traitée de voyeuriste. Au fond d’elle, elle se demanda s’il n’y avait pas un brin de vérité dans ces propos. Dans le bus, elle observait les gens avec attention, c’était juste un jeu mental pour elle. Par exemple, deviner la profession d’une personne rien que par sa mine ou son accoutrement. Ça, elle ne le qualifierait pas de voyeurisme. En ce qui le concernait, en revanche, c’était une autre question. Elle adorait l’observer. Surtout quand il ne s’en rendait pas compte. Durant les trois jours qu’ils avaient passés ensemble, elle s’était réveillée plusieurs fois la nuit et l’avait observé en train de dormir. Elle avait caressé ses cheveux, son visage aux traits si harmonieux et virils. Sentir le son léger et régulier de sa respiration était pour elle la musique la plus apaisante qui soit. Elle lui avait même volé une photo pendant qu’il dormait. Rien qu’à y penser, elle avait honte, mais l’envie avait été plus forte que ses scrupules. C’est si rare de le voir aussi apaisé et serein. Dans son sommeil, il avait un visage d’ange. Un jour, elle le lui avouerait. Pas maintenant, car elle risquait de se trahir.

Il se gara devant un bâtiment qu’elle ne reconnut pas quand elle sortit de ses pensées. N’avait-il pas dit vouloir l’accompagner avant de repartir travailler ?

— Où... sommes-nous ?

— Je t’invite à diner.

– Mais, tu dois repartir travailler, non ?

— En fait, j’ai changé d’avis. Il est..., dit-il en regardant l’heure sur le tableau de bord. Il est bientôt huit heures du soir. Je dois manger et toi aussi d’ailleurs.

— J’ai encore le diner que tu m’as apporté hier. Franchement, Gio, je...

— Ne dis pas non, s’il te plait. C’est juste un diner, en moins de deux heures, on aura fini.

Comprenant qu'il avait un peu trop dévoilé son envie d'être encore en sa compagnie, il demanda d'une voix qu'il rendît la plus désinvolte possible :

— Ça se fête, non ?

— Quoi ?

— Le début d'une collaboration.

Elle acquiesça, dubitative. Tout ce qu'elle voulait, c'était éviter de se retrouver dans des situations plutôt confuses avec lui. Il en était conscient, lui aussi. Alors pourquoi cherchait-il à leur rendre la vie si difficile ? Il l'emmenait dans une trattoria – restaurant à gestion familiale, où généralement, on privilégie une cuisine traditionnelle faite maison. On y mange divinement bien en Italie. Qu'il veuille se faire voir avec elle en public l'étonnait. Dans son cœur traître se disputaient les réticences et la joie de jouir encore de sa compagnie dans une atmosphère différente de celle de son studio. La joie de vivre un moment du quotidien avec lui l'électrisa. Mais...

— C'est gentil de ta part de m'inviter, j'apprécie énormément, lui avoua-t-elle, sincère. Merci !

— Tu n'as pas à me remercier.

Dans une ultime tentative de les ramener à la raison, elle ajouta :

— Tu sais bien que ce n'est pas prudent qu'on nous voie ensemble. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— C'est juste un diner. N'en fais pas toute une histoire. On a bien le droit de diner, non ? Qu'est-ce que ça change si on le fait ensemble ?

— Rien, bien sûr ! murmura-t-elle sans comprendre sa vive réaction.

— Alors, où est le problème ? C'est ma compagnie qui te dérange autant ?

Elle ne répondit pas.

— Si c'est le cas, dis-le-moi. Je te ramène tout de suite, conclut-il en la fixant sévèrement.

Maintenant, elle se sentait coupable. Il avait voulu être gentil avec elle, mais comme d'habitude, elle avait vu tout de travers. D'une certaine façon, elle évaluait tout ce qui est lié à lui au travers de son désir. Elle avait pensé à eux lors de ce dîner en tant que couple, alors que lui n'avait pensé qu'à fêter une collaboration entre eux. Quelle méprise ! Faire le tri entre ses désirs et la réalité devenait impératif.

— Non, bien sûr que non ! Je ne voulais pas en faire toute une histoire. Je pensais juste que...

— Allons-y, dit-il en sortant de l'habitable sans lui laisser le temps de finir sa phrase.

La confusion régnait en souveraine dans sa tête. Le comportement de Giuliano ne l'aidait pas non plus. Renonçant à se creuser les méninges en vain, elle sortit du véhicule à son tour. Elle le frôla presque en passant devant lui pendant qu'il lui tenait la portière, en vrai gentleman. En le suivant dans la trattoria, elle se rasséréna par la sobriété de sa tenue. On aurait dit qu'elle sortait du bureau. Personne ne les verrait comme un couple, elle pouvait être tranquille.

Ils furent accueillis et servis par le propriétaire, qui était aussi le cuisinier. À Giuliano, il réserva une accolade très amicale. Entre deux plaisanteries, il les installa à une table un peu en aparté pour leur garantir une certaine intimité. Restés seuls, il lui expliqua qu'il connaissait le propriétaire depuis des années.

— J'y venais souvent avec mon père.

— Ah ! dit-elle, surprise qu'il l'emmène dans un autre lieu très cher à ses yeux vus qu'il était lié au souvenir de son père décédé.

— Nous y venions presque chaque jour durant mon enfance.

— Vraiment ?

— Oui. Il ne savait pas faire cuire un œuf. Alors, quand ma mère est partie, nous devons trouver un endroit, où, bien mangé à moindre cout.

— Je suis désolée pour ta mère.

— Mais il n’y a pas de quoi. Nous nous sommes bien débrouillés sans elle.

— Je n’en doute pas un instant. Mais, l’enfant que tu étais avait besoin de sa maman.

— Pas forcément. Un enfant a besoin d’une bonne mère. Si ce n’est pas le cas, c’est de loin préférable de ne pas en avoir.

Par expérience personnelle, elle ne pouvait pas le contredire. Leurs histoires se ressemblaient beaucoup. Se fondant sur les séquelles qu’elle portait à cause du départ de la sienne et de son silence durant toutes ces années, elle ne savait pas si elle partageait complètement son point de vue. Pour sa part, elle n’en voulait pas à sa mère de l’avoir abandonnée et elle espérait encore qu’elle la cherche un jour.

L’arrivée du serveur les obligea à arrêter leur conversation pendant un moment. Il leur parla des vins disponibles et leur laissa le menu.

— Que prenait-il d’habitude ?

— Mon père ?

— Oui.

— Pourquoi ? demanda Giuliano, le visage trahissant son regret d’avoir fait ces confidences.

— Pour rien ! Je voulais juste mieux le connaître à travers ses préférences culinaires. Nos choix révèlent beaucoup sur notre personnalité.

— Je...

— Tu n’es pas obligé de répondre.

Ils se fixèrent longuement avant qu'elle ne baisse les yeux, gagnée par la gêne de son indiscretion sur une question aussi délicate.

— Gio, ton père était quelqu'un de bien. J'aurais vraiment aimé le connaître. Ce ne sont pas tous les pères qui auraient fait ce qu'il a fait avec toi. Il aurait pu te mettre dans un internat, alors qu'il avait une raison – son handicap – valable pour le faire. Tu as eu de la chance de grandir auprès de lui. Sincèrement, je t'envie.

— C'est vrai, tu as raison. Je suis désolé pour le tien. Tu ne méritais pas ça.

— Merci ! murmura-t-elle, émue.

Elle était émue pour sa sollicitude et le fait qu'il avait partagé cet aspect de sa vie avec elle. C'est la preuve qu'il avait confiance en elle. De la bouche de ses proches, elle savait que Giuliano était très avare de confidences, surtout quand il s'agissait de sa vie privée. Elle était plus que consciente de l'honneur qu'il lui accordait en lui parlant de son père et de son enfance. Par-dessus tout, elle découvrait qu'ils avaient un grand point commun : leur enfance avait été marquée par l'absence de la figure maternelle. Bien que palpitante de curiosité, elle préférait ne pas lui poser de questions de peur qu'il ne se renferme.

— Son menu était exclusivement du terroir.

Pour l'encourager à continuer sa confiance, elle lui sourit sans faire aucun commentaire. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il réponde finalement à sa question.

— Il prenait toujours de la polenta – une purée de farine de maïs blanc – avec un mix de fromage de la région, comme plat principal. Puis suivait du lapin à la bergamasque, un plat typique de la province, fait de lapin cuit dans du vin rouge bergamasque, appelé Valcalepio, assaisonné de romarin et de lardons.

Durant tout le temps, elle l'écouta avec une grande attention en buvant la moindre de ses paroles. Il lui dit aussi le nom du vin préféré de son défunt

père. Un homme entra dans la trattoria et vint les saluer. C'était un autre habitué de la maison avec qui il s'était lié d'amitié. Quand il les laissa, elle préféra changer de sujet pour lui permettre de se reprendre. Il fallait alléger l'ambiance. Quand elle aperçut le serveur revenir vers eux, elle osa :

— Tu me permets de prendre son menu ? demanda-t-elle timidement.

— Bien sûr ! Je crois que je vais prendre la même chose aussi.

— Merci !

On leur apporta exactement la même chose que ce qu'aurait choisi son père. Au début, ils mangèrent en silence. Puis, elle entama une conversation banale qui détendit l'atmosphère. Il se laissa aller plusieurs fois en la contaminant de son rire grave.

— Il finissait toujours son repas par de la crème à la stracciatella, confia-t-il à l'improviste quand arriva le moment du dessert.

— D'habitude, je fais attention à ma ligne en évitant le dessert. Aujourd'hui, je ferai une exception à cette règle en hommage à un homme honorable. Un homme que j'admire beaucoup même si je n'ai pas eu la chance de le connaître.

Ses paroles l'émurent profondément. Elle s'en aperçut par le mouvement de sa pomme d'Adam. Il se contenta de faire signe au serveur pour qu'il leur apporte le dessert habituel : la crème glacée préférée de son père.

Pendant l'attente du dessert, il lui fit la considération que toute femme adorerait entendre chaque fois qu'elle est à table avec un homme, celui qu'elle aime, précisons.

— Tu es magnifique. Pas besoin de te tracasser pour ton poids.

— Merci !

— Tu es la perfection faite femme, Érica.

Son compliment attisa sa perplexité au lieu de la fierté. Connaissant ses préférences, elle déduit qu'il l'affirmait pour ne pas la blesser.

— Tu adores pourtant les mannequins filiformes, si ?

— Ne te compare pas à ses femmes. Elle ne t'arrive pas à la cheville.

Elle pouffa avant de murmurer :

— Tu penses que je vais croire à ça.

— Tu as un corps parfait. Je pense que tu peux te permettre de prendre le dessert sans t'en soucier.

Son manque de confiance avait agacé son compagnon, elle en était consciente. Son irritation était du fait qu'elle avait mis en doute ses paroles. Aussi, parce que personne n'admire quelqu'un qui se dévalorise.

Sa sincérité la plongea dans une joie totale. Ces paroles la plongeaient dans un état au-delà de la simple joie, se corrigea-t-elle. Elle était sur un nuage.

— J'adore ton corps, ajouta Giuliano.

Pour lui, il s'agissait d'une quelconque déclaration. Pas pour elle.

Ces dernières paroles, malheureusement, la firent basculer de son nuage pour redescendre sur terre. Il ne faisait jamais allusion à elle en tant que personne. C'est toujours son corps qui l'intéressait. Pourquoi n'avait-il pas dit tout simplement :

Je t'adore.

Elle se sentait confuse. Ce corps qu'il prétendait adorer écliprait la vraie Érica. Elle est bien plus qu'un être fait de chair, elle a une âme aussi. Giuliano devait la voir au-delà de sa plastique pour tomber amoureux d'elle. Comme son père qui ne la voyait que comme un moyen pour atteindre ses objectifs. L'homme qu'elle aimait plus que tout au monde ne la voyait que comme un corps désirable pour des parties de jambes en l'air torrides. Non

pas qu'elle soit contre ces exercices sensuels, qu'elle avait découverts avec un plaisir stupéfiant. Tout de même...

On leur apporta le dessert qui consistait en une unique grosse coupe de crème glacée. Le serveur n'avait apporté qu'une cuillère à dessert.

Pendant qu'ils attendaient la deuxième cuillère, l'impensable se passa vu qu'ils se trouvaient dans un lieu public.

— Tu peux commencer, je vais attendre que l'on...

Sans lui laisser le temps de finir sa phrase, il l'invita à ouvrir la bouche pour prendre la crème au chocolat fondante. Puis, il prit une bouchée pour lui et tendit la suivante à la jeune femme. Il la nourrissait comme un enfant dans un lieu aussi rempli. Dans l'intimité de son studio, le geste aurait été d'un romantisme inouï. Dans un tel contexte, elle se sentait gênée. La trattoria était peu remplie, mais ils n'étaient pas les seuls clients. En effet, quelques clients les observaient, discrètement attendris. Pendant qu'elle se troublait de plus en plus, en souriant aux yeux curieux avec gêne, Giuliano, lui, semblait indifférent au décor et à tout. Il n'avait d'yeux que pour elle. En vérité, toute son attention était pour le mouvement de ses lèvres – qu'il fixait intensément –, avait-elle remarqué.

Elle sirota son café en silence tandis qu'il parlait avec son ami cuisinier.

Elle l'entendit dire à ce dernier qu'ils étaient là pour fêter une nouvelle collaboration professionnelle. L'homme parut étonné, mais se tut. Il sourit en donnant une tape éloquente à Giuliano. Puis, il se tourna vers elle.

— J'ai été très ravi de faire votre connaissance, Érica.

— Tout le plaisir est pour moi.

— J'espère que vous reviendrez.

— Bien sûr. J'ai vraiment bien mangé...

— ...avec Giuliano, la coupa-t-il en la fixant droit dans les yeux. Pour fêter quelque chose d'autre qu'une simple collaboration professionnelle,

conclut-il en faisant un clin d'œil à son ami.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Oh si ! Tu vois bien de quoi je parle mon garçon.

Le cuisinier les laissa face aux réflexions que leur imposaient ses paroles. Giuliano paya l'addition et ils sortirent du restaurant. Il faisait sombre. La nuit était tombée. Érica parla en premier quand ils s'installèrent dans le bolide.

— Il a sûrement mal interprété le fait... que l'on a partagé le même dessert.

— Ou bien, il a remarqué cette attirance que nous avons l'un envers l'autre.

Il démarra sans attendre sa réponse. De toute façon, qu'aurait-elle pu dire ? Elle était sans voix. Le trajet se fit en silence, chacun plongé dans ses pensées. Elle resta tournée vers la vitre pour observer le paysage qui défilait à leur passage.

Absorbée dans ses pensées, elle n'avait pas vu sa destination approcher. C'était probablement la dernière fois qu'elle passait autant de temps avec lui vu qu'il lui avait dit de se référer à sa gouvernante. Elle se tourna vers lui pour le remercier du diner.

Ses yeux rencontrèrent une paire d'yeux aussi profonds que les sentiments qu'elle ressentait pour leur propriétaire. Elle baissa le regard, incapable de le soutenir.

— Merci pour ce diner. J'ai vraiment...

— Je te désire toujours...

Il se tut pour lui laisser le temps de digérer ce qu'il venait de dire, comprit-elle.

— ...c'est plus fort qu'avant. J'ai l'impression de devenir fou.

— Gio, tu ne peux pas... tenta-t-elle de dire, la gorge nouée.

— Tu ne vas pas nier qu'on se désire encore.

— Je n'ai pas dit ça.

— Je pense vraiment que l'on devrait se voir jusqu'à ce qu'il s'étirole tout seul. Lui résister le rend encore plus fort, alors que si l'on y cède, ça s'estompera forcément. C'est inévitable.

Son corps entier réagit quand il posa sa main sur sa cuisse. Il sourit en la caressant à travers le tissu du pantalon, qu'il mourait d'envie de lui ôter.

— Je sais que tu éprouves la même chose, continua-t-il.

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Ne nous torture pas inutilement. Cette situation te pèse aussi, reconnais-le.

— Je te désire aussi. Feindre de l'ignorer me pèse aussi. Mais...

— Mais... ?

— Mais je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Pourquoi ? demanda-t-il dans un cri de désespoir.

— Parce que cela ne fera que compliquer les choses, répondit-elle.

— Comment peuvent-elles être plus compliquées qu'elles ne le sont déjà ? Je pense plutôt que c'est en luttant que nous nous compliquerons la vie de plus belle.

Sur ce point, il n'avait pas totalement tort.

— Combien de temps penses-tu que nous...

— Jusqu'à ce que le désir s'évanouisse de lui-même.

Donc, pour une durée indéfinie. Cela pouvait être demain comme dans un mois ou dans six, qui pouvait le prévoir ?

— Et si...

Non seulement elle avait du mal à le lui avouer, mais elle ne savait pas comment le dire.

Le regard insistant de son compagnon la décida de trouver la force de formuler ce qui est à la fois son vœu le plus cher, mais aussi la source de ses tracas.

— Et si l'un de nous... tombe amoureux de l'autre ?

Incroyable ! Elle l'avait dit.

— Tu n'as pas de crainte à te faire là-dessus. Cela n'arrivera pas.

Alors qu'il écartait résolument cette possibilité, elle se sentait mourir au plus profond de son être. Une hypothèse qu'il jugeait impossible était pour elle, non seulement l'idéal, mais encore la réalité. Elle avait envie de rire et de pleurer simultanément.

En fait, elle le savait déjà, pourtant la douleur n'en fit pas moins. Si seulement elle pouvait se passer de son offre et s'expatrier dans un pays très lointain, elle l'aurait fait sur le champ. Cela dit, elle n'avait pas le choix. Elle avait des obligations et des responsabilités envers elle-même. Dans sa situation précaire, elle ne pouvait pas se permettre de tout lâcher pour fuir une situation qui s'annonçait de plus en plus éprouvante. Une situation inconfortable, autant pour son mental, que pour son corps.

C'était justement ce corps qui lui posait un vrai problème. Il se montrait traître et corrompu depuis qu'il avait découvert la sensualité dans les mains de cet homme. C'est comme si depuis cette première fois, son corps lui avait fait vœu de fidélité et de soumission. Il réagissait promptement au contact de sa main baladeuse sur sa cuisse.

Dieu, combien elle en avait envie ! Une idée venait de traverser son esprit. Même si elle ne pouvait pas se permettre d'entamer une liaison clandestine avec lui, elle pouvait au moins leur offrir une dernière nuit. Il n'y avait pas de mal à ça, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui le lui empêchait ? En femme adulte, elle était bel et bien libre de ses choix.

Une nuit. Une seule. Après ça, elle se fit la promesse d'être plus forte et de ne plus y succomber. Avant qu'elle ne change d'avis, elle dit, comme quand on enlève un pansement d'une blessure.

— Une nuit.

— Une nuit ? Tu plaisantes ou...

— Une seule. C'est à prendre ou à laisser, dit-elle en sortant de la voiture.

En se dirigeant vers le portail de son immeuble, elle s'obligea à ne pas se retourner dans l'intention de vérifier s'il la suivait ou pas. Elle fut prise de panique, n'entendant pas ses pas derrière elle. Avait-il refusé sa contreproposition ? Si oui, c'est alors vraiment fini entre eux. Elle s'arrêta devant le portillon et fit semblant de chercher ses clés. Elle pria le ciel pour qu'il la suive.

Rien qu'une dernière fois, seigneur, je vous en prie !

Elle dut lutter de toutes ses forces pour ne pas se retourner en entendant le son de la portière se fermer. Puis, elle le sentit venir. Il lui passa les bras tout autour de la taille et lui prit les clés des mains avant d'ouvrir. À peine entamèrent-ils les escaliers, qu'elle chercha à lui faire face. Il continuait de l'envelopper par-derrière au sein de ses bras virils.

— Tu es seule nuit ne peut pas nous suffire.

— Je ne changerais pas d'avis. Nous ne...

Mais, elle ne finit pas sa phrase, car, il happa ses lèvres. Il la retourna pour pouvoir approfondir le baiser à son souhait. Pendant qu'il l'embrassait avidement, il la faisait marcher à reculons. Pour monter les escaliers, il la

souleva et le fit le plus vite que lui permettait la fougue de leur baiser, qu'ils n'osaient pas interrompre. Son appartement se trouvait au premier niveau ; ils n'avaient donc pas une longue distance à parcourir. Sous l'effet de la passion, ils s'arrêtèrent plusieurs fois sur les escaliers, avançant lentement entre deux baisers. Elle entendit de loin des voix. C'étaient peut-être les voisins. Elle le repoussa et il grogna aussitôt de frustration.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai entendu des voix. Il y a probablement quelqu'un.

Frustré, il soupira avant de la suivre sans mot dire. C'est lui qui tenait le trousseau de clés de la jeune femme. Elle se mit de côté pour lui permettre d'ouvrir. Une fois la porte ouverte, il entra en premier, mais se tint juste contre le chambranle. Leurs regards se croisèrent et elle entra, prête à passer devant lui. C'est alors qu'il l'attira par la taille en calant son visage dans son cou. Du pied, il ferma la porte sans pourtant lâcher sa délicieuse captive. L'ardeur de son étreinte témoignait de son impatience. Il lécha la peau tendre de son cou tout en caressant sa chute de reins. Un râle de gémissement sortit du fond de sa gorge. Elle se sentait déjà perdue. Elle devait prendre un peu de recul pour se rappeler exactement ce qu'ils étaient en train de faire. Une voix dans sa tête lui disait qu'elle devait le faire pour limiter les dégâts.

— Att... Attends !

— Je ne peux pas, répondit son partenaire en l'enlaçant de plus belle contre son corps d'homme viril, puissant et musclé.

— Si, tu peux. Arrête-toi... s'il te plait, lui répondit-elle en luttant entre le bon sens et l'urgence d'assouvir le besoin de s'unir à lui charnellement.

Le ton plaintif de la jeune femme l'obligea à la relâcher à contrecœur. La frustration se lisait explicitement sur les traits durcis de son visage.

— Je ne comprends pas, dit-il en se tournant vers la fenêtre par laquelle filtrait la lumière du lampadaire sur la rue.

— Je veux... Il faut que les choses soient bien claires entre nous. C'est juste... une nuit et pas plus.

Il la dévisageait comme si elle était un alien. Mais, une extraterrestre très appétissante.

— Tu es sûre que cela te suffira ?

— Oui, parle pour toi, lui lança-t-elle, faussement indignée.

Il sourit. Qu'elle est naïve de penser qu'au point où ils en étaient, une nuit puisse leur suffire ! Quel déni de l'évidence !

— Me le promets-tu ?

Après une longue hésitation, il acquiesça. De toute façon, elle semblait bien déterminée, ce qui ne lui laissait pas le choix.

— Oui, je respecterai ta décision. C'est la tienne, pas la mienne, rappelle-toi. J'aspirais à autre chose, moi.

— Merci.

Elle se libéra de sa veste, puis de la chemise, alors qu'il restait captivé par chacun de ses mouvements. S'approchant de lui d'une démarche lascive, elle se libéra aussi de son pantalon. Elle le provoquait. Son déhanchement, tandis qu'elle posait un pied lentement après l'autre, accentué par sa quasi-nudité, le rendait littéralement fou de désir. Il chercha à l'attirer à lui, mais...

— Non, lui murmura-t-elle à l'oreille, qu'elle mordit juste après.

Bien que sa démarche soit un supplice pour lui, il se laissa faire. Ne pas détenir le contrôle le dérangeait en général, surtout avec une femme. Étrangement, il se sentait encore plus excité qu'elle veuille le soumettre. Excité, il la laissa faire.

Telle une diablesse, elle poussa la torture plus loin en posant sa main sur sa braguette. La caresse qu'elle lui appliqua lui couta une force inhumaine pour ne pas la prendre et la culbuter sur le lit et en finir. Ce qu'il ne savait pas, c'est que ce n'était que le début d'une torture sensuelle. Elle s'agenouilla devant lui en tirant sur sa braguette pour libérer sa verge qui se dressait glorieusement. Comprenant ses intentions, il fourra les doigts dans sa chevelure abondante pour l'éloigner de la zone de *danger*, mais elle ne le laissa pas faire.

Elle le prit entre ses doigts en le fixant droit dans les yeux. La jeune femme entreprit un massage lent et doux. Il émit une suite de râles. Lui souriant, tel un ange vengeur, elle lécha d'abord son prépuce avant de le happer complètement. Avec dévouement, elle alterna léchage et suçage avant de se donner à un va-et-vient gourmand et sensuel. Il l'implora plusieurs fois d'abrégé sa torture ; impitoyable, elle l'ignora en relayant mouvements lents et mouvements rapides pour attiser encore plus son plaisir. Sa langue se mariait si bien avec son membre alors que ses lèvres l'étreignaient sensuellement.

C'en était trop. Il n'était qu'un homme, enfin. Délaissant ses cheveux, il la prit fermement par les épaules. Elle geignit comme un enfant à qui l'on retire son bonbon.

— Assez ! je n'en peux plus.

La prenant par la nuque, il l'obligea à se relever pour lui faire face. Elle allait le lui payer, pensa-t-il. Était-ce de la timidité ou le désir qui voilait son regard maintenant ? C'était sa première fellation, il pouvait la comprendre. C'est normal qu'elle se sente un peu intimidée, mais il devait la rassurer. Elle lui avait fait vivre des sensations divines, elle ne devait pas se

méprendre de ses paroles. S'il avait arrêté, c'est parce qu'il était à la limite. Il voulait retarder sa jouissance pour accroître leur plaisir mutuel.

— Tu me rends fou, Érica.

Son membre tendu pointait sur le ventre d'Érica. Face à cette évidence, elle lui sourit en disant :

— Je pourrais te faire la même accusation, fit-elle en introduisant sa main entre leurs corps, et elle le caressa encore.

— Arrête ! Sinon, je ne pourrai pas tenir. Je veux aussi te donner du plaisir.

— Tu dois, le taquina-t-elle en riant.

— Sinon ? la défia-t-il d'un air faussement outré.

Elle fit mine de réfléchir avant de lui répondre.

— Sinon, je t'enferme ici. Ensuite, je fais de toi mon esclave sexuel, le menaça-t-elle en riant de plus belle.

— Oh ! elle me plait cette punition. J'ai presque envie de t'obéir.

Alors qu'elle s'esclaffait, il la souleva brusquement. Elle cria de surprise. Sans comprendre ce qui se passait, elle se retrouva sur le matelas en dessous de lui.

— C'est à mon tour maintenant, dit-il.

Il s'agenouilla au-dessus d'elle puis entreprit de se déshabiller complètement. Pendant ce temps, elle caressait la toison de son torse qu'elle adorait tant sentir sous ses doigts. Nu, il s'allongea sur elle en se soutenant de ses coudes pour ne pas peser sur elle. Sa bouche couvrit la sienne. Dès que leurs lèvres se rencontrèrent, ils émirent des gémissements de concert. Il interrompit la fusion de leurs bouches pour parsemer de doux baisers son visage. Puis, il s'attaqua à sa poitrine qui tendait tellement que le soutien-gorge de la jeune femme avait du mal à la contenir. Les tétons pointaient

insolemment à travers la dentelle. Il dégrafa le soutien-gorge qui faisait barrière entre sa langue et les pointes roses, tels des fruits murs. Plaçant l'un de ses genoux entre ses jambes, il l'invita à les écarter. Elle se tortillait sous lui en réponse au traitement qu'il offrait à ses globes laiteux. Sans arrêter de les suçoter, il la libéra de sa petite culotte. Quand il la pénétra de son doigt, il découvrit sa fleur prête pour lui. Ajoutant un autre doigt, il entreprit des va-et-vient tout en continuant de lécher et de suçoter ses seins. Elle s'arcbouta en un cri libérateur qui la propulsa au septième ciel. Elle redescendit, pantelante, en cherchant à reprendre une respiration normale. Son amant n'était pas de cet avis. Après avoir mis un préservatif, il la prit par la taille et l'attira sous lui. Plaçant son sexe à l'entrée du sien, il entreprit un jeu diabolique pour la supplicier. Avec son membre, il la frôlait à peine pour vite s'éloigner.

N'en pouvant plus, elle alla à sa rencontre en soulevant son bassin au moment même où il l'effleurait de son sexe. Lui passant les jambes sur les fesses, elle l'attira vers elle. Elle poussa un petit cri de plaisir. Elle ondulait le bassin pour lui permettre de s'enfoncer encore plus en elle. Ils bougeaient lentement au même rythme. Un vrai délice ! Il ne faisait plus qu'un. Ainsi soudée à lui, elle lui passa les bras autour du cou, puis l'embrassa avidement. De ses jambes, elle fit pression sur ses fesses pour qu'il accélère le tempo. Elle ne voulait plus qu'il se retienne par souci de lui offrir de la douceur. De lui, elle voulait tout.

Au lieu de lui obéir, il émit un grognement et s'arrêta. Il observa un instant avant de poser son front contre le sien. Qu'était-il en train de faire ? pensa-t-elle. Elle le sentait tout au fond de son intimité au rythme de sa respiration.

— Que tu m'as manqué ! confessa-t-il, la fixant intensément malgré l'effort surhumain qui se lisait sur son visage.

— Nous ne sommes restés séparés que deux jours.

— Ils ont été les deux jours les plus longs de ma vie.

Ne sachant que lui répondre, elle baissa les yeux.

— Je te jure que je n'ai pas cessé de penser à toi, ajouta-t-il face à son silence. Même pas un seul instant.

Un merveilleux sourire se dessina sur ses lèvres, car il venait d'arroser son cœur du jet de l'espoir. Pour la première fois, il venait de faire allusion à elle et non qu'à son corps. Elle bougea lascivement pour lui intimer de continuer leur délicieuse danse. Son cœur, débordant de joie et de vie, s'ouvrit à son tour par une confidence inattendue.

— Moi aussi, je ne cesse de penser à toi... mais pas que depuis deux jours.

Il voulut lui dire quelque chose, elle ne lui en laissa pas la possibilité. Empoignant ses fesses, elle lui ordonna :

— Bouge, je t'en prie ! Ne me fais plus attendre.

Habitué à donner des ordres plutôt que d'en recevoir, il se surprit à considérer celui-ci comme la plus belle des prières.

XII

Ils s'aimèrent toute la nuit avec le désespoir de deux amants obligés de se séparer au lever du jour. Deux tourtereaux déchirés par une passion interdite. Leur brève relation prendrait fin en même temps que la nuit qu'ils s'étaient offerts. Bien sûr, ils avaient la possibilité de se voir. Cependant, leur interlude prendrait fin dès qu'ils se lèveront de ce lit complice de leurs ébats.

Comme il dormait, elle l'observa à loisir. On aurait dit que son visage se transformait. Les traits fermes et sévères laissaient place à un visage, certes viril, mais plus adouci, apaisé. Sa beauté virile était à couper le souffle. Elle s'interdit de caresser sa barbe naissante pour éviter de le réveiller. Encore un peu de temps pour qu'elle se fasse son lot de souvenirs. Un peu de temps encore pour qu'elle contemple le Giuliano que très peu avaient la possibilité de connaître.

Hier, il avait eu raison de douter qu'une nuit leur suffise pour étancher leur soif l'un de l'autre. Mais, elle se jura de respecter la décision qu'elle avait prise. Inutile de se leurrer, car même l'éternité ne suffirait pas pour qu'elle se rassasie de lui. Elle tiendrait parole même si son corps traître se rebellait déjà. Dieu du ciel, combien elle aimait cet homme ! Il incarne tout ce qu'elle désire dans la vie, mais aussi tout ce qu'elle n'aurait jamais. Tout ce qu'elle pouvait obtenir de lui n'est que ces débris d'instant magiques, volés à l'éternité qui aurait pu être la leur.

Sa confession l'avait beaucoup surprise. Il lui avait avoué avoir passé les deux derniers jours à penser à elle. Il était sincère, elle le savait. Hélas, elle ne pouvait pas se laisser prendre au piège des paroles d'un homme durant l'acte sexuel. Probablement, il ne le lui aurait jamais dit dans une autre circonstance. En observant ses épaules musclées, en sentant la force de ses jambes mêlées aux siennes et les poils de ces dernières, caresser la peau lisse et douce de ses jambes à elle, elle ne résista plus.

Une dernière fois, se dit-elle.

Sérieuse ? lui demanda la petite voix dans sa tête.

N'est-ce pas ce que tu as dit hier ?

Qu'est-ce qu'elle est chiante, se dit-elle de la voix qui l'importunait.

Pourquoi cette voix ne la laissait-elle pas tranquille ? Elle sait ce qu'elle fait. Seules les personnes indécises ont besoin de conseils. Elle ne l'est pas, puisqu'elle est plus que décidée et sure d'elle.

Ayant mis les choses au point avec sa conscience, elle commença à déposer des baisers sur son torse. Il remua dans son sommeil en gémissant. Continuant à goûter sa peau, elle posa sa main sur son membre qui se réveilla aussitôt alors même que son propriétaire était encore à moitié endormi. Elle resserra légèrement sa main autour de lui et il se réveilla complètement.

— J'ai envie de toi !

— Moi aussi trésor !

Il avait travaillé, mais sans parvenir à se concentrer. Le travail, qui avait été longtemps le but de sa vie, lui paraissait ennuyeux. Sa tête et son cœur – le cœur n'avait rien à voir, rectifia-t-il – étaient ailleurs. Il n'arrêtait pas de penser à la merveilleuse nuit qu'il venait de passer. La générosité avec laquelle elle s'était encore donnée à lui l'avait bouleversé au plus haut point. Il était habitué aux nuits blanches, mais celle-là était de loin la plus incroyable, mais aussi la plus mémorable de toute sa vie. Avec elle, l'amour – non, le sexe – est toujours époustouflant. La nuit d'hier, elle lui avait fait

découvrir des contrées de volupté jusque-là inconnues. Elle est si portée sur le plaisir qu'il avait du mal à croire qu'elle l'ait à peine découvert. S'il n'avait pas eu la preuve irréfutable de sa virginité, il aurait eu des doutes. Le seul regret qu'il avait de cette nuit est qu'elle avait été trop brève à son goût.

Que dire du matin ? Bonté divine ! Elle lui avait offert le réveil le plus délicieux que l'on puisse imaginer. Jamais un réveil n'avait été aussi porteur de joie de vivre. Malheureusement, un aussi beau début avait terni le reste des activités de la journée. Ses occupations l'ennuyaient à mourir. À dire la vérité, ce qu'il désirait par-dessus tout en ce moment, c'est d'écouter sa voix et de l'inviter à dîner, ce soir. En fait, de faire toutes ces choses que font habituellement les couples. Mais, ils n'étaient pas un couple et ne le seront jamais. Cette dernière pensée le mettait hors de lui. La situation était d'une injustice qu'il avait du mal à comprendre. Ou plutôt, il ne voulait pas comprendre. Parfois, il avait envie de tout casser, tellement, il se sentait lésé dans son droit au bonheur. Son bonheur était étroitement lié à la femme qu'il aimait... non à la femme qu'il désirait. Ces derniers temps, il confondait souvent ces deux petits mots, se réprimanda-t-il. Ou bien, ce lapsus était-il révélateur ? Il préférait ne pas creuser la question. L'ignorance, dans certains cas, est plus que bénéfique, tenta-t-il de se convaincre. La voix dans sa tête retentit :

Ce n'est pas en l'ignorant que la vérité finira par changer ou disparaître. La vérité est immuable.

Le bureau lui semblait trop petit, il se leva de son fauteuil pour se dégourdir les jambes. Il se sentait comme un lion dans une cage. C'était tout simplement inconcevable qu'il se sente libre dans le petit studio d'Érica alors qu'il étouffait dans son bureau, vaste et spacieux. Il soupira de dépit. Quoi qu'il pense, qu'il dise ou qu'il fasse, tout tournait autour d'elle. Même quand il faisait tout pour se distraire, il finissait toujours par se retrouver à la case départ. Elle lui avait jeté un sort. Il était obsédé.

Il participa à plusieurs réunions durant la matinée. Bien qu'il fût un peu distrait, il se réjouit de la succession rapide des heures, s'enchainant les unes après les autres. Il prit une pause à une heure et demie. Pour soulager et faire taire un peu sa conscience, il invita son meilleur ami, Riccardo, à

déjeuner. Ce dernier malheureusement – ou heureusement – déclina l'invitation, car il avait déjà rendez-vous avec sa fiancée. Les deux hommes se saluèrent.

Il savait qu'elle avait passé la matinée chez lui avec sa gouvernante pour commencer le travail de décoration qu'elle devait faire chez lui. L'envie de faire un tour à la villa le tenaillait. Mais, il se rappela ce qui s'était passé, à l'aube. Après lui avoir offert le plus beau réveil de sa vie, elle s'était transformée en une personne méconnaissable. Intransigente, elle lui avait demandé – ordonné était le mot le plus adapté – de partir. Elle lui avait rappelé que la nuit dernière avait été la dernière. Face à l'incongruité de cette idée, il avait ri. Elle ne l'avait pas apprécié. Une dispute avait éclaté entre eux.

Elle l'avait accusé de la manipuler et de jouer sur sa faiblesse. Elle avait même osé parler de sentiments.

— Je ne te laisserai plus te moquer de moi, avait-elle lancé en colère.

— Mais de quoi tu parles ? avait-il répondu, ahuri.

— C'est juste mon corps qui t'intéresse. Quand tu veux du sexe, alors tu te souviens de moi... Je ne suis pas ta catin.

Ses paroles l'avaient énervé, il n'était pas un manipulateur. Il avait toujours été sincère, dès le début, avec toutes les femmes qu'il avait fréquentées, leur laissant le choix de refuser ce qu'il avait à leur offrir. L'accusation de la jeune femme lui avait semblé si injuste. Bien plus que ça, elle était aussi hypocrite.

— Tu as autant pris du plaisir que moi. Tu étais plus que consentante, lui avait-il lancé, hors de lui.

— C'est fini, maintenant. Va-t'en !

Elle lui avait tourné le dos en se dirigeant vers la salle de bains. Elle n'en était pas ressortie jusqu'à son départ. Leur dispute avait été si animée qu'il avait douté qu'elle se présente à la villa, ce matin. N'y tenant plus, il avait

appelé la Signora Neri, prétextant vouloir vérifier s'il avait laissé un certain dossier sur la table. Cette dernière le chercha en vain. Comprenant son jeu, elle l'informa qu'elle n'était pas seule.

— Érica est là au cas où ça t'intéresse.

— Je vous laisse travailler, avait-il répliqué, feignant de ne pas comprendre l'allusion de la gouvernante.

Madame Neri, sa gouvernante, est une femme très perspicace. Elle avait vu dans son jeu. Il préférait ne pas risquer de se faire démasquer. Inutile de rentrer à la villa pour sa pause. Il le faisait rarement. Ô combien ! il avait envie de la voir ou de lui parler, afin de savoir comment elle allait après leur dispute.

Il retourna à la trattoria, où il avait diné avec elle la veille et mangea sans appétit avant de retourner au bureau.

Contrarié par une journée peu productive à cause de sa distraction, il rentra chez lui avec une seule idée en tête : ouvrir une bouteille de cognac, d'absinthe ou une autre boisson très forte. Il en avait grand besoin pour évacuer sa colère contre elle. Oui, pour la façon dont elle l'avait chassé de chez elle et de sa vie. Il lui en voulait de ne pas leur accorder plus de temps qu'une seule nuit. Que pouvait-il bien faire d'une nuit quand il s'agissait d'elle ?

Encore plus, il était en colère contre lui-même. Devant elle, il avait trop baissé sa garde. Il ne comprenait même pas à quel moment il avait perdu le contrôle. Il ne se souvenait pas comment tout avait commencé, il s'était retrouvé à l'improviste à la merci de son désir pour elle. Impossible de s'en libérer, car l'étau s'était resserré fermement autour de lui, ne lui laissant aucune chance de s'éclipser. Il était aussi en colère parce qu'il ne parvenait pas à reprendre le cap. Sa faiblesse pour elle ébranlait les piliers de sa vie, exacerbait sa colère. Il s'insurgeait contre cette envie implacable qui lui hurlait de courir auprès d'elle, de la supplier, de leur donner la possibilité de passer encore du temps ensemble.

Mais, la jeune femme, ce matin, avait été catégorique.

— Nous n'avons aucun avenir ensemble, donc plus tôt chacun reprendra le chemin de sa vie, mieux ce sera pour tous les deux, avait-elle avancé pour justifier sa décision.

Giuliano ne partageait nullement son point de vue cruel. Pour lui, il était insensé de se priver d'un meilleur présent puisqu'on n'entrevoyait aucun futur.

Que faisait-elle du fameux « *carpe diem* » ? Ne devrait-on pas vivre dans l'instant présent, en saisissant chaque opportunité comme une expérience enrichissante ? Ce qu'ils venaient de vivre est bel et bien un moment inoubliable, que ce soit pour lui, comme pour elle. C'est un fait. Sa décision est une pure injustice, une vraie torture.

À peine rentra-t-il chez lui qu'il sentit le parfum de la jeune femme flotté encore dans l'air. Il se dirigea droit dans la dépendance où il demeurerait à titre provisoire, le temps que l'on finalise les travaux.

Devant le minibar, il observa un instant toutes les bouteilles de boissons qu'il avait. Rapidement, il fit un bref calcul mental de celle qui était censée être la plus forte. Il émit un grognement de dépit. La voix dans sa tête lui soufflait que toutes ces boissons réunies ne parviendraient pas à lui apporter la paix intérieure qui l'avait abandonné. Résigné, il décida d'ouvrir une bouteille de Bourbon qu'il avait prise lors de son dernier voyage aux États-Unis. Le liquide, qu'il avala d'une traite, lui brula la gorge. La brûlure, réveillant ses sens, lui apporta une sensation de bien-être. Un bien-être illusoire, car il savait bien que c'était loin d'être ce dont il avait besoin. Ce qu'il lui fallait, c'est une jeune femme à la chevelure de feu et aux yeux verts, dans lesquels il mourait d'envie de se noyer.

La gouvernante lui avait laissé le diner prêt, mais il n'avait pas du tout d'appétit. Il était très affamé, pas de nourriture, mais d'elle. La situation devenait insoutenable. À son fulgurant désir, il opposa une fureur à sa taille. Il était en colère d'être à la merci de cette femme qui ne montrait pas un grand intérêt pour lui. Au début, il avait pensé qu'elle partageait les mêmes sensations que lui, mais par la façon dont elle s'était comportée, ce matin, il comprenait sa méprise. Il s'était bien fourvoyé, et cela le rendait furieux, car il n'avait plus l'âge de s'égarer de la sorte. L'idée qu'il se soit trompé, et

que de ce fait, son jugement n'est plus aussi fiable qu'il le pensait, lui était insupportable.

Il n'y a rien de mieux qu'une activité physique massacrant pour évincer un mental agité. Ça avait toujours fonctionné avec lui depuis son adolescence. Après s'être changé, il partit dans sa salle de gym. Il nageait dans la sueur quand il dut écouter ses muscles qui criaient grâce.

Le lendemain matin, il se réveilla d'une humeur insupportable. D'abord, ses muscles étaient endoloris, à cause de la torture qu'il s'était infligée la veille. Ensuite, il payait les frais d'une nuit blanche durant laquelle son cerveau ne s'était pas accordé le moindre repos. Ainsi, il commençait sa journée avec une migraine. Il voulut s'échapper de sa gouvernante qui avait le chic de lui poser des questions dérangeantes. Le sort n'était décidément pas de son côté, car la vieille dame se présenta plus tôt qu'à son habitude.

— Bonjour, Giuliano !

— Bonjour !

Cette dame est comme une mère pour lui. Après des années à leur service, elle est en mesure de lire en lui et elle le faisait déjà avec son défunt père. Ils n'avaient pas besoin de parole pour se comprendre. C'était le fruit d'une sincère affection et d'une respectueuse collaboration. Il comprenait donc pourquoi elle était là si tôt. Pourtant, il préféra faire semblant de ne pas le savoir afin de prendre un peu de temps, car il ne savait pas quoi lui dire. Il ne parvenait pas à déchiffrer ses émotions, alors comment l'expliquer à une autre personne ?

— Tu es bien matinal, ce matin. Tout va bien.

Elle le fixa intensément avant de lui demander :

— C'est à toi de me le dire... si tout va bien.

— Je ne vois pas à quoi tu fais allusion.

— Je parle de l'ex-épouse de ton meilleur ami.

— Qu'est-ce qui se passe avec elle ?

— Ne me vole pas ma question. Je l'ai posée la première, Gio. S'il te plait, réponds !

Elle le mettait au pied du mur. Hélas, il n'était pas prêt à se dévoiler. Il proposa à la dame du café qu'il venait de faire. Cette dernière prit la tasse avec le sourire de qui comprenait bien le jeu de son interlocuteur.

— Que veux-tu savoir ? lui répondit-il en buvant son café.

— Qu'est-ce qui se passe entre vous deux ? Pour l'amour de Dieu, ne me dis pas : *rien*. Je ne suis pas née de la dernière pluie.

Bien ! Elle n'allait pas par quatre chemins.

— Peu importe ce qui a pu se passer entre nous... maintenant, c'est fini.

Sa confession fut accueillie par un long silence. Si ça n'avait pas été le regard scrutateur de sa gouvernante, il aurait dit qu'elle ne l'avait pas entendu. Pour la première fois, sa gouvernante loquace perdit sa langue. Elle sortit de son mutisme en se raclant la gorge et demanda :

— Fini ! dis-tu ? Donc, il y a eu un début de quelque chose.

Oui, un début de quelque chose de très fort. Ça, il ne pouvait pas le dire, n'empêche que si cela ne dépendait que de sa volonté, il n'y aurait pas mis fin maintenant.

— Mais pourquoi avec elle ? Pourquoi, Gio ?

En voilà une question pour un champion.

— Je... Ça m'est tombé dessus dans un moment de faiblesse. Je n'ai pas su réagir avec lucidité, malheureusement.

— Donc ce n'était qu'une aventure sans lendemain ?

— Oui, c'est ça... C'est sans lendemain, répondit-il en sentant l'air lui manquer dans la cage thoracique face à cette évidence.

— Alors, pourquoi l'avoir embauchée ?

— Pardon ?

— Réponds-moi Gio !

— Je... J'avais besoin d'une décoratrice, et elle a grand besoin d'argent. En plus, elle est plutôt douée en décoration. J'ai confiance qu'elle fera du bon boulot.

— Penses-tu que ce soit vraiment une bonne idée ? demanda-t-elle, pensive.

— On ne se verra même pas. Elle se réfèrera à toi pour tout.

Ce n'était vraiment pas assez pour l'empêcher de la voir, dut-il reconnaître. Il pouvait compter sur la détermination de la jeune femme. Elle avait été catégorique et il entendait respecter sa volonté même si cela lui coûtait énormément. Lui aussi avait sa fierté et sa dignité à défendre. Il n'avait jamais couru après une femme, même pas durant son adolescence. Il n'entendait pas commencer maintenant. À quoi bon se ridiculiser pour une personne avec qui il n'avait pas le moindre futur ?

— Est-elle importante pour toi ?

La question le sortit de ses pensées et le frappa de plein fouet. S'il y a une chose qu'il aime chez cette femme, c'est sa faculté à poser des questions pertinentes au mauvais moment. Une de ses qualités qu'il détestait sur le coup. Parce que cette question le mettait trop à nu. Elle avait

rôdé près de sa cervelle, mais il avait refusé de toutes ses forces de s'y arrêter. Il ne voulait pas répondre. En plus, à quoi cela aurait-il servi ? Si elle n'avait pas été comme une mère pour lui, et que sa question n'avait pas été motivée par un intérêt sincère pour lui, il lui aurait dit de s'occuper de ses propres affaires. Avec madame Neri, il ne pouvait pas se le permettre.

— Il faut que j'y aille.

Il savait que son refus de répondre était une réponse en soi. Mais, il jugea la fuite nécessaire. Sans plus tarder, il lui fit un signe de la tête avant de sortir de la maison.

Voilà exactement huit jours qu'elle travaillait pour Giuliano. Elle se rendait dans sa villa tous les matins pour attendre les livreurs du matériel qu'elle avait acheté pour la maison. Quand elle arrivait, il était déjà sorti. À deux reprises, elle avait voulu le surprendre en arrivant un peu plus tôt, mais là aussi, elle ne l'avait pas du tout trouvé. C'est impossible qu'un bourreau de travail comme lui de rentrer avant neuf ou dix heures du soir. Dieu ! il lui manquait à en mourir. Elle ne demandait qu'à le voir, même de loin. Il n'y avait pas un endroit où elle ne ressentait pas son absence. Chez elle, que ce soit dans son studio ou dans la pâtisserie en bas, tout lui rappelait les bons moments qu'ils avaient passés ensemble. Chez lui aussi, c'était pareil. Plusieurs fois, elle avait fui dans la salle de bains pour cacher ses larmes à la gouvernante. Rien ne lui échappait. Elle avait hâte de finir de décorer sa maison pour pouvoir se concentrer sur sa pâtisserie. Cette pâtisserie était son salut, en tous points.

Au fil des jours, elle se sentait à bout, prête à craquer. Heureusement, Riccardo l'avait invitée, un soir, à dîner avec lui et sa fiancée. C'était ainsi qu'elle avait fait la connaissance de la douce Camilla. Comme plusieurs personnes, elle aussi avait jugé la jeune femme sans maîtriser tous les faits.

Elle était bien contente de mieux la connaître. Maintenant qu'elle savait combien elle était amoureuse de Riccardo, et ce qu'elle avait traversé durant les deux ans pendant lesquels ils avaient été séparés, elle éprouvait une sincère sympathie pour elle. Elle savait, de sa propre expérience, ce que c'est d'être loin de la personne aimée. Ses excuses, à l'égard de la jeune femme, avaient été plus que sincères.

Par chance, la jeune femme est d'une douceur de caractère touchante. Elle l'avait mise aussitôt à l'aise. Le dîner s'était passé dans un climat paisible. Ils avaient parlé de tout et de rien, comme de vieux amis. Durant toute la soirée, elle avait été témoin de la grande affection qui unissait le couple. Les deux tourtereaux avaient laissé s'exprimer leur amour l'un pour l'autre. Face à tant d'amour, elle avait même ressenti de l'envie pour leur bonheur. Riccardo et Camilla étaient tout ce qu'elle aurait voulu vivre avec l'homme qui hantait ses nuits. Tout le monde ne vivait pas la magie d'un tel amour. Sa déception avait connu une montée quand ils lui avaient informé que Giuliano aurait pu être des leurs, mais qu'à la dernière minute, il avait eu un empêchement.

Le message était clair, il ne voulait plus se confronter à elle. Curieusement, elle n'était pas soulagée qu'il respecte son injonction, au contraire, sa reddition facile lui faisait beaucoup souffrir. Même si, c'est elle qui lui avait demandé de mettre de la distance entre eux, mais elle commençait sérieusement à regretter sa décision. À tort, elle avait cru connaître le tréfonds de l'abandon, la nuit où son père l'avait déshéritée. Jour après jour, elle se rendait compte que la solitude était un abîme sans fin.

Après cette soirée, Camilla et elle avaient commencé à se fréquenter. Il y avait une bonne entente entre elles, devait-elle admettre. Cette dernière lui avait demandé de l'aider à effectuer certaines courses pour ces noces. Puisque le fiancé ne devait pas voir la robe avant la cérémonie, la future mariée devait la choisir sans lui, même s'ils avaient fait le reste ensemble.

Elles s'étaient donné rendez-vous au centre-ville. Malheureusement, les plans de son amie allaient mettre à l'épreuve le peu d'équilibre qu'elle s'efforçait de maintenir.

— Excuse-moi, mais on doit passer un instant au bureau de Riccardo, avait-elle déclaré. Ça ne te dérange pas, n'est-ce pas ?

Si la jeune femme devait passer au bureau de son fiancé avant de se lancer dans le shopping, qui était-elle pour s'y opposer ?

— Non. Bien sûr que non. Je ne veux pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, rigola-t-elle.

Sa boutade généra de l'hilarité. Elles éclatèrent de rire.

Alors qu'elle partageait la joie de son amie, son cœur se mit à battre à l'idée de rencontrer Giuliano. Il travaillait là lui aussi.

Quand elles arrivèrent à la Ravasio Group, son amie la laissa dans la salle d'attente et se dirigea vers le bureau de son fiancé après que l'hôtesse l'eut annoncée.

Érica avait le cœur qui battait plus vite qu'à l'accoutumée. Elle retenait sa respiration à chaque mouvement de pas dans les couloirs. Elle lorgnait dans toutes les directions, dans l'espoir de le voir. Son agitation était si palpable que la réceptionniste lui lança des coups d'œil perplexes. Pour se contrôler, elle prit une revue de mode qui trainait sur la tablette et s'efforça de se concentrer. Après un quart d'heure, qui lui sembla une éternité, Camilla sortit du bureau. Elle était suivie par son fiancé, mais aussi par...

Qu'il est beau ! pensa-t-elle. Il portait un costume sur mesure bleu de nuit sur une chemise immaculée. L'ensemble était complété par une cravate grise qui allait si bien avec la couleur de ses yeux. Il était à couper le souffle. Combien, elle adorait la façon dont sa démarche féline mouvait ses muscles ! Des muscles qu'elle avait eu le loisir de toucher, de caresser et d'en tâter la force.

Au fur et à mesure que le trio s'approchait, son cœur battait à la folie. Le bourdonnement dans sa tête l'empêchait de réfléchir. Leurs yeux se rencontrèrent, elle ébaucha un sourire, mais son visage demeura impassible, comme si elle avait été invisible. Comment devait-elle se comporter ? Elle n'eut pas la possibilité de répondre à cette question car...

Comme dans un ralenti, elle le vit déposer un baiser sur la joue de Camilla avant de se tourner vers un autre couloir, pour probablement aller dans son bureau. Elle sentit une poigne de fer sur son pauvre cœur qui continuait de battre malgré l'atroce douleur. Son indifférence lui était insupportable.

Ce fut dans un état second qu'elle réussit à se lever du fauteuil, à saluer Riccardo et à se soumettre à la séance de shopping. Tout son corps était alourdi par le poids de la douleur. Ses pieds pesaient des tonnes, car ils se rebellaient, ne voulant se diriger que vers une seule direction. Telle une boussole, son esprit continuait à pointer vers son nord : Giuliano. Hélas, ce dernier avait repris son indifférence à son égard. Il ne cessait de lui envoyer des messages très clairs. D'abord, il faisait tout pour ne pas la rencontrer chez lui. La semaine passée, il avait annulé le dîner avec son meilleur ami à la dernière minute, ayant appris sa présence, au même dîner. Bien qu'il ait prétendu un empêchement de dernière minute, elle n'était pas dupe. Aujourd'hui, il venait tout simplement de l'ignorer. Si seulement elle était en mesure d'être aussi indifférente que lui. Comment pouvait-il être si froid alors qu'elle savait bien de combien de tendresse, il est capable ? Doté d'un physique massif et une grande taille, additionnés à un visage aux traits fermes et sévères, il inspirait la sévérité, parfois même la peur. Elle savait que ce n'était qu'une façade. N'avait-il pas pris soin d'elle alors qu'elle était malade ? N'avait-il pas fait montre de passion, mais aussi d'une grande sensibilité quand il avait compris qu'elle découvrait le plaisir pour la première fois dans ses bras ? Elle avait du mal à concilier les deux versions de Giuliano qu'elle avait connues.

Après quatre essayages de robes dans l'enceinte du vaste établissement où se tenait la foire destinée aux futurs mariés, elle n'en pouvait plus. Elle se retira dans un petit coin pour laisser la jeune mariée s'entretenir avec sa grand-mère venue les rejoindre. À la clique s'ajoutait aussi une collègue de Camilla, une fille très gentille qui avait vraiment animé le groupe durant tout le temps. Son énergie était débordante et contagieuse. Érica l'enviait. Elle aurait aimé être sans soucis comme elle. Malheureusement, elle n'avait jamais connu ça. Le plus dur, c'était qu'elle savait que les choses n'étaient pas près de s'améliorer.

La grand-mère et sa collègue les laissèrent, car elles avaient d'autres courses à faire. Les deux femmes décidèrent alors de s'arrêter dans une crèmerie, à côté de la foire, pour se désaltérer.

— Ça va ? demanda-t-elle après qu'elles eurent passé leurs commandes.

— Oui, ça va. Tu es satisfaite de ce que tu as choisi ?

— Oui. Mais... je suis indécise entre la troisième robe et la sixième que j'ai essayée.

— Pour moi, la troisième est parfaite.

— Tu as raison. Le problème, c'est qu'ayant perdu beaucoup de poids, j'hésite à opter pour un décolleté, expliqua Camilla, un peu préoccupée.

— Mais, que racontes-tu ? Tu es en parfaite forme. Tu n'as pas à te plaindre, par rapport à moi.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Je ne... Je n'ai pas un physique filiforme. Ça se voit, non ?

C'est dans un sanglot qu'elle avait fini sa phrase. C'est insupportable, cette envie qu'elle avait de pleurer. Elle était à bout de nerfs. L'indifférence de Giuliano lui faisait très mal. Elle avait fait semblant de faire comme si de rien n'était, mais elle n'y parvenait pas. N'était-elle pas assez belle pour être aimée ? Était-ce parce que sa peau était remplie de taches de rousseur ou à cause de ses formes généreuses ? À bien y penser, elle n'était pas son genre de femme. Généralement, à son bras, on y voyait des femmes filiformes, et souvent des blondes, alors qu'elle est rousse.

Les larmes se mirent à couler sur ses joues sans qu'elle les arrête. Son amie lui tendit un mouchoir. Elle devait paraître pathétique. Camilla allait la prendre pour une pleurnicheuse. Lui expliquer les vraies raisons de ses larmes était hors de question.

— Je suis désolée de... Je te prie vraiment de m'excuser, bredouilla-t-elle.

— Mais pourquoi donc ?

— Parce que je... J'ignore ce qui m'arrive.

— Ça nous arrive à tous, ne t'inquiète pas, ma chérie.

— Merci pour ta compréhension, répondit Érica en se mouchant bruyamment.

— Je sais aussi écouter au cas où...

Elle affirmait savoir écouter ? Super ! Elle avait tant besoin de s'épancher pour alléger sa douleur. Comment pouvait-elle livrer ce qu'elle éprouvait pour Giuliano alors que ce dernier n'aspirait qu'à être laissé en paix ? Pouvait-elle faire confiance à sa nouvelle amie ? Par-dessus tout, était-elle prête à dévoiler son cœur ?

— Je ne veux pas t'embêter avec ça. Tu vis un moment magnifique, rien ne doit le perturber.

Camilla fit une moue comique qui lui fit échapper un sourire. Après un moment de silence pendant lequel on leur apporta leurs crèmes glacées, elle posa sa main sur la sienne en demandant :

— Es-tu nostalgique de ton mariage ? Je comprendrai que tu...

— Mon mariage... ?

— Oui. Tu as déjà vécu tout ça avec... Un peu de nostalgie, c'est normal.

— Non. Tu es complètement à côté de la plaque. Il n'a jamais été question de sentiments entre Riccardo et moi. Il te l'a dit, non ?

— Oui, mais je...

— Ça n'a rien à avoir avec toi et Riccardo, rassure-toi ! Je n'ai pas un beau souvenir des préparatifs de ce mariage, car ce sont d'autres personnes qui ont tout choisi à ma place, la coupa-t-elle, soucieuse de dissiper le moindre doute.

Camilla acquiesçait du chef pour souligner sa compréhension. Elle la fixa avant de déclarer :

— Je te crois. Je reconnais aussi ce genre de pleurs. J'en ai eu une infinité de fois.

— Ah bon !

— Oui. Chaque fois, c'était lié à un homme : Riccardo.

Érica déposa sa petite cuillère et s'essuya les lèvres, ahurie. Quelle perspicacité !

— Pourquoi ? Il est fou amoureux de toi.

— Je le sais maintenant. Avant, j'étais convaincue qu'il ne partageait pas mes sentiments.

Sa nouvelle amie l'avait cernée. On aurait même dit qu'elle avait tout lu sur son front. Avait-elle aussi deviné l'identité de cet homme dont elle était amoureuse ?

— Je vois.

— Je pensais ne pas être la bonne personne pour lui. Ça m'a rendue infiniment malheureuse, conclut-elle en soutenant son regard.

Érica chercha en vain quelque chose à dire. Une larme récalcitrante roula sur sa joue. Elle fut suivie par une autre. Puis une autre encore...

— Oui, ça fait très mal, sanglota-t-elle en se cachant le visage dans les mains.

Elle s'excusa auprès de son amie et alla droit aux toilettes.

Elle revint après s'être lavé le visage. Son amie ne relança pas le sujet, elle non plus. Elles finirent leurs crèmes en bavardant de tout et de rien. En vérité, elle hésitait à s'épancher auprès de Camilla qui avait d'autres préoccupations.

Au fond de son cœur, elle la remercia de ne pas insister. Elles étaient venues avec la voiture de Camilla qui proposa de la raccompagner chez elle. Quand elles arrivèrent, elle lui posa une main sur l'épaule pour l'empêcher de descendre aussitôt avant de lui confier :

— Je sais que tu n'es pas prête à en parler. Je le comprends, Érica, et je le respecte. J'ai connu la même chose. Heureusement, Ricky et moi nous sommes retrouvés et nous sommes très heureux.

Elle essuya une petite larme au bord de son œil avant de continuer.

— Mais, j'ai quand même un grand regret. Je ne cesserai jamais de regretter ma reddition facile. J'aurais préféré lutter pour mon amour, me battre pour l'homme que j'aime...

Presque au bord des larmes, elle renifla, avant de continuer sa diatribe.

— Nous avons perdu notre bébé et j'ai failli le perdre pour toujours, fit-elle en lui caressant la joue avant de conclure : si tu tiens vraiment à cet homme, ne commets pas la même erreur que moi. Tu le regretteras toute ta vie.

En fait, elle défonçait une porte ouverte, pensa-t-elle, car ce que son amie venait de lui dire, elle le savait déjà. Elle pouvait lutter pour lui, mais pas contre lui. C'était pour ça qu'elle s'imaginait condamner à une vie terne et sans aucun sens, loin de lui. Elle savait aussi qu'elle devait faire quelque chose pour se sortir de cette impasse. Certes, elle pouvait comprendre le fait de se battre pour l'homme qu'elle aime, mais comment le faire tout en tenant compte de son indifférence à son égard ? Elle ne pouvait pas le forcer à partager ses sentiments, n'est-ce pas ? Camilla se trompait sur une chose : c'est qu'elle avait eu à se battre contre ceux qui s'étaient opposés à leur amour. Riccardo était bien amoureux d'elle. Pour sa part, elle résisterait contre le monde entier, mais pas contre lui. Il ne pouvait pas être la raison de sa lutte et l'adversaire aussi. Une telle bataille serait perdue d'avance.

XIII

Une fois chez elle, les paroles de son amie continuèrent à résonner dans sa tête. La raison et la passion se bousculaient en elle. Elle était complètement à leur merci. De dépit, elle se jeta sur son lit et laissa libre cours à ses larmes qui coulèrent copieusement de ses joues sur le coussin. Elles étaient intarissables.

Le lendemain, elle se réveilla avec une terrible migraine. Elle venait de passer l'une des plus longues nuits de sa vie. Dans son lit, elle avait envisagé les différentes possibilités qui s'offraient à elle. Dans tous les cas, continuer d'ignorer ses sentiments, la condamnait à la souffrance la plus atroce. Ou bien, elle suivait le conseil de Camilla. Elle avait décortiqué ses paroles durant toute la nuit. Elles ne se connaissaient que depuis peu, mais la justesse des propos de sa nouvelle amie, additionnée de sa douceur et de sa compréhension, avait touché son cœur. Aux premières lueurs du jour, elle était lasse de se tourner et de retourner sans paix dans son lit. Elle avait fini par prendre une décision.

Cette prise de position l'avait aidée à apaiser un peu son agitation même si elle avait de l'appréhension sur la suite des événements. Après sa douche, elle prépara son petit déjeuner, que malheureusement, elle ne parvint pas à avaler à cause de sa nervosité.

Arrivée à la villa, elle commença par placer les rideaux, puisque la veille, elle avait reçu tous les tissus qu'elle avait choisis. Après une heure, la gouvernante se présenta et lui proposa son aide.

— Si je peux faire quelque chose, dis-moi.

— Merci, je veux bien d'une assistante, s'empressa-t-elle de lui répondre.

En effet, elle avait besoin d'un coup de main, car elle se sentait déjà à bout de force de monter et de descendre de l'escabeau pour accrocher les rideaux. Le regard de la vieille dame la mettait mal à l'aise. Elle la regardait comme si elle voulait lire en elle. Que savait-elle de sa brève idylle avec Giuliano ? Si au début, elle avait lu dans les yeux de la gouvernante de la méfiance, maintenant, elle y voyait de la sympathie, mais... il demeurerait des non-dits. Même si elle mourait d'envie de se confier à quelqu'un, elle hésitait, car elle ignorait la position de Giuliano.

Tout en travaillant, elles bavardèrent de tout et de rien. Madame Neri lui raconta un tas d'anecdotes qui la firent rire de bon cœur. À midi, elles finirent d'habiller toutes les fenêtres. Érica regarda le résultat de son dur labeur, elle était très contente. Les couleurs choisies allaient bien avec les différentes pièces. Elle était très fière d'elle-même. La gouvernante la complimentait plusieurs fois sur son bon travail. Ses compliments firent écho à d'autres qu'elle avait reçus, il y avait quelques semaines. La voix grave résonna dans sa tête comme s'il l'avait dit la veille.

Tu vas y arriver, avait-il dit, confiant dans son talent.

Bien sûr, à ce moment-là, il parlait de son don pour la pâtisserie, mais elle espérait vivement qu'il déclarerait la même chose de sa façon de décorer sa villa.

À treize heures, elles décidèrent de faire une pause. La gouvernante, fidèle à elle-même, insista pour leur préparer un déjeuner. Elle mijota des pâtes à la sauce tomate avec du basilic et des steaks, accompagnés d'une salade de roquette au vinaigre balsamique. Le repas, tout simple, n'en était pas moins délicieux. En voyant l'appétit d'Érica, elle lui dit :

— Que c'est beau de cuisiner pour une personne qui apprécie et ne le cache pas !

— Vous ne cuisinez pas pour Gio ? demanda-t-elle sans réfléchir.

Voilà déjà un moment qu'elle impatientait d'avoir cette discussion avec elle. Elle était bien l'une des rares personnes qui pouvaient prétendre connaître l'homme qu'elle aimait plus que tout. Elle voulait le connaître. Sa

curiosité et son cœur amoureux étaient avides de tous les détails le concernant.

— Si. Mais, ces derniers temps, il sort très tôt et rentre très tard. Le lendemain, je trouve son diner intact.

— Oh !

Ce fut tout ce qu'elle réussit à dire. La jalousie s'empara d'elle. Où mangeait-il ? Avec qui ? Pourquoi rentrait-il si tard ? La bouchée qu'elle mâchait devint tout à coup amère dans sa bouche. Elle déposa sa fourchette, incapable d'apprécier le contenu de son assiette refroidie comme son cœur.

— Je pense qu'il a des soucis, ajouta la vieille dame en la fixant intensément avant de continuer à manger.

Érica nota dans ce regard une question muette qu'elle ne parvint pas complètement à déchiffrer. Qu'insinuait-elle ?

— Quel genre de souci ?

— Je n'en sais rien. C'est une personne très réservée. C'est rare qu'il se confie.

— Ce doit être des soucis professionnels.

Elle posa la question en priant pour que son interlocutrice lui réponde par l'affirmative. Elle refusait de penser qu'il se tracassait pour une autre femme, par exemple. Très bel homme et riche, toutes les femmes le voulaient. Son estomac se contracta aussitôt. Le pire, c'est que s'il avait réellement des ennuis professionnels, elle n'avait pas la possibilité de le consoler. Il avait pris soin d'elle quand elle en avait eu besoin, le faisant comme personne d'autre ne s'était occupé d'elle avant. Même pas ses propres parents. Elle le lui devait bien, non ? D'être là pour lui dans un moment de difficulté. Même si, à voir son détachement, on avait du mal à l'imaginer demander de l'aide pour un quelconque besoin.

— Tu sais, ma petite, je le connais depuis son enfance. Même s’il évite soigneusement de parler de lui, je sais quand son travail lui cause des soucis. Elle s’arrêta un instant en posant sa main sur l’épaule de la jeune femme. Ce qui le tracasse en ce moment n’a rien à voir avec sa profession, continua-t-elle.

Leurs regards se rencontrèrent encore. Cette fois-ci, le message passa, clair et net. Le regard de la gouvernante était profond, mais aussi limpide quant au message qu’elle voulait lui transmettre. Érica comprit qu’elle savait. Que savait-elle exactement ? Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n’en sortit. Sa langue semblait collée à son palais. Elle demeura silencieuse tandis que son interlocutrice finissait son assiette.

Érica proposa de débarrasser vu qu’elle avait cuisiné. La gouvernante ne se fit pas prier. Alors qu’elle venait de finir d’essuyer la dernière cuillère, elle lui demanda sans crier gare :

— Et toi ?

— Mo ? Je ne comprends pas.

— Qu’est-ce qui te tracasse ?

— Je ne...

— Ne prétends pas le contraire, je ne te croirais pas. Ton maquillage n’a pas réussi à cacher complètement tes yeux enflés et tes cernes.

Ah ! comment avait-elle deviné ? C’est inquiétant si tout le monde peut lire ainsi en elle. Tout le monde parvenait à le faire facilement sauf la seule personne qu’elle voulait faire rentrer dans les recoins les plus intimes de sa personne et de sa vie. Hier, c’était Camilla, et aujourd’hui, Madame Neri.

— Je parie que tu as eu une nuit blanche... et en pleurs.

— Je ne...

Pourquoi nier une chose aussi évidente ?

— Ce n'est pas un bon moment, je l'avoue, chercha-t-elle à minimiser.

— Veux-tu en parler ?

Elle hésita. D'un côté, elle souhaitait se confier, mais de l'autre, elle n'était pas prête à le faire. Trop de questions étaient en jeu. Des questions qui méritaient d'être élucidées avant d'être partagées. Cependant, elle ne voulait pas non plus paraître impolie face à cette dame qui la connaissait depuis peu, mais qui se préoccupait d'elle comme si elle est une membre de sa famille. Elle n'est pas encore habituée à la sollicitude des autres vu son passé d'indifférence et d'ignorance totales.

— J'ai des soucis d'argent, car j'espère ouvrir une pâtisserie. Heureusement, avec ce travail que Gio m'a proposé, je vais pouvoir finaliser les dernières choses.

La vieille dame avait arqué ses sourcils en l'écoutant attentivement. Elle se leva de sa chaise et se planta devant elle.

— Mon enfant ! Comme pour Gio, ton problème n'est pas d'ordre professionnel. Quand tu auras vraiment envie d'en parler, n'hésite pas. D'accord ?

La gouvernante laissa planer un silence lourd de signification. Puis, elle se dirigea vers la sortie.

— Puis-je te poser une question ?

— Oui, bien sûr !

— Pour qui penses-tu avoir décoré cette villa ? Un célibataire ou pour un couple ?

Non, elle ne pouvait pas s'être trahie de cette façon.

— Je...

— C'est une question rhétorique. C'est à toi que tu dois donner cette réponse. Moi, j'ai déjà ma petite idée, dit-elle en prenant son sac au

passage. Je vais te laisser, je dois rentrer chez moi. Tu vas t'en sortir, n'est-ce pas ?

— Oui. Il ne me reste que les plantes que j'ai achetées et... quelques bibelots à placer. En deux heures, j'aurai tout fini.

Sa langue était pâteuse. Elle se sentait nue devant la gouvernante, cette dernière l'avait bien cernée.

— Je te remercie pour... Pour tout.

— C'était un réel plaisir pour moi de passer du temps avec toi, Érica.

Les deux femmes se saluèrent en s'embrassant. Pour une fois, Érica se sentait comprise par une autre personne. Madame Neri lui avait fait comprendre qu'elle savait ce qui se passait entre elle et Giuliano, mais ne l'avait pas jugée.

Après le départ de la gouvernante, elle prit son téléphone et composa le numéro de Giuliano plusieurs fois, mais ne parvint pas à lancer l'appel tellement sa main tremblait et son cœur doutait. Elle sortit dans le jardin pour se distraire. Un jardin bien entretenu. Les fleurs et les plantes respiraient la santé. Elle avait même pris l'habitude d'en couper quelques-unes qu'elle plaçait en pot dans toute la maison. Néanmoins, dans sa chambre, elle hésitait à y mettre, car elle redoutait sa réaction. En aucun cas, elle ne désirait léser son intimité.

Dans l'après-midi, on lui livra enfin les plantes d'intérieur et les vases assortis qu'elle avait commandés. Elle se mit aussitôt à la tâche. L'idée de voir le résultat final de son travail était si excitante qu'elle avait hâte de finir.

Le soleil se couchait quand elle acheva de peaufiner les derniers détails. Elle ne savait pas ce que le chef des lieux penserait des choix décoratifs qu'elle avait faits jusque-là. Il n'avait pas cherché à la rencontrer pour lui dire ce qu'il pensait de ses choix. Avait-il au moins vu ce qu'elle avait fait ou bien allait-il tout découvrir une fois les choses faites ? Il lui avait répété de se référer à sa gouvernante, ce qu'elle avait fait. Cette dernière n'avait

pas été avare de compliments. L'après-midi, après leur déjeuner, elle lui avait lâché une phrase qui l'avait troublée. Durant tout le reste de la journée, elle avait ignoré son trouble en s'efforçant de se concentrer sur ce qu'elle faisait.

Pour qui penses-tu avoir décoré la villa ? Un célibataire ou pour un couple ?

Est-ce qu'inconsciemment, elle avait décoré la demeure qu'elle aurait voulu partager avec lui ? Avait-elle sans réfléchir laisser ses désirs prendre le dessus sur la réalité ? De tout son cœur, elle espérait qu'il apprécierait le résultat final de la maison. Elle était fière du travail qu'elle avait fait. Les couleurs choisies donnaient de la chaleur à chaque pièce. Pour être sûre, elle décida de faire la ronde de toute la maison pour vérifier si elle ne s'était pas trompée sur quelques détails ou choix de décoration. Même si chaque pièce avait un style propre à elle, l'ensemble devait rester harmonieux, convivial et accueillant.

Pour la grande salle, elle avait opté un blanc cassé pour lui permettre de créer une ambiance luxueuse. Un aménagement du style Henri II en bois d'ébène de Macassar. Pour y apporter de la chaleur et de la luminosité, elle avait utilisé du textile de couleurs beige et orange. Le grand sofa en cuir beige était orné de coussins fleuris. Bibelots et autres œuvres sculptées s'ajoutaient au décor chic. Sur ce point, elle avait privilégié des bustes en pierre et des sculptures en bronze grandeur nature que le propriétaire aimait. Ces objets de décoration, non seulement luxueux, mais aussi culturels, révélaient sa personnalité. Ce sont des lustres de Murano qu'elle avait choisis pour l'éclairage.

C'est dans la cuisine qu'elle s'était efforcée de calmer son imagination, car elle se voyait mijoter de délicieux plats pour eux. Son estomac se révoltait, prêt à rendre son déjeuner, à l'idée qu'une autre femme l'utiliserait à sa place. C'est pour un décor féminin et raffiné qu'elle avait finalement opté. Elle avait contrasté la couleur blanc cassé de la cuisine par le marbre rose italien et un tissu rose pastel pour les assises et certains électroménagers. Pour garantir une atmosphère élégante, elle avait mis une touche d'or sur la robinetterie et les luminaires.

Le choix du style des différentes chambres de la villa, ne lui avait posé aucune difficulté. La principale est une autre affaire. À la fin, c'est un style minimaliste chic qui avait gagné. Elle s'était délectée de sélectionner de la literie en coton et en satin égyptien ; elle avait imaginé plusieurs fois leurs corps enchevêtrés dans ces draps. Dans chaque pièce qu'elle avait décorée, elle se voyait y vivre avec lui. Même dans la salle de bains en marbre, elle avait misé sur la robinetterie en or et sur le textile gris, beige et jaune pâle. Les trois couleurs contrastantes apportaient de la chaleur à la pièce.

En faisant le tour des pièces, alors que le travail touchait presque à sa fin, elle comprit la question que la gouvernante lui avait faite précédemment.

Ces propos sous-entendaient qu'elle avait décoré la villa pour un couple et non pour un célibataire. Un nid d'amour pour eux.

Pour qui penses-tu décorer cette villa ? Un célibataire ou pour un couple ? Ses paroles révélatrices résonnaient en boucle dans sa tête.

Avant de partir, la gouvernante avait précisé que c'était une question rhétorique. Si au début, cette interrogation l'avait surprise, maintenant, elle pouvait y répondre. Giuliano ne lui avait rien dit sur ses goûts, si bien qu'elle en avait déduit que ses choix lui allaient aussi. Cependant, le doute s'était installé. Et, si le résultat final ne lui plaisait pas ? Vu sa révulsion du mariage, on pouvait s'y attendre.

Il ne restait plus que la terrasse et le jardin à aménager. Tout le matériel avait déjà été livré. Devant ses yeux se formait le cadre familial qu'elle avait imaginé donner à l'extérieur de la villa, qu'elle considérait en tous points comme le prolongement de la maison. Oh combien, elle aurait aimé se prélasser devant cette piscine avec lui !

Bien que préoccupée par le jugement du propriétaire des lieux, elle n'en demeurait pas moins très satisfaite du travail qu'elle avait fait. Exténuée, elle s'allongea dans un des fauteuils et la fatigue eut raison d'elle.

Ses cheveux étaient en bataille, elle courait pieds nus comme une folle. Son cœur battait de manière effrénée. Elle ne parvenait pas à normaliser sa respiration, car elle courait vraiment de toutes ses forces. Une seule idée

résonnait dans sa tête : elle devait arriver avant qu'il ne soit trop tard. Sa jupe l'empêchait d'avancer plus vite qu'elle l'aurait voulu. Elle ralentit son allure pour la déchirer, et ainsi libérer ses jambes. Le tissu se lacéra dans un bruit strident qui fondit aussi le ciel. Un tonnerre et un long éclair traversèrent les nuages ténébreux. Son urgence était plus forte que sa peur. Au lieu de se mettre à l'abri, vu qu'une pluie torrentielle tombait maintenant, elle continua de courir dans la boue. Ses vêtements lui collaient à la peau. Dans sa course, elle marcha sur un morceau de tissu qu'elle trainait sans s'en rendre compte. Elle trébucha. Gisant à terre, elle pleurait, les yeux vers l'église où...

Les cloches sonnèrent et les lourdes portes de la grande bâtisse s'ouvrirent sur les mariés. Elle était arrivée en retard. Dans une ultime tentative d'arrêter le désastre, elle tenta de se lever, mais n'y parvint pas, car elle était exténuée. Le marié n'avait d'yeux que pour sa très belle moitié : une superbe blonde. Alors c'est vrai, elle n'est pas son prototype de femme. Une lumière la séparait du couple et de leurs convives. De leur côté luisait le soleil tandis que du sien, il pleuvait des cordes. Les invités se mirent à rire d'elle tandis qu'elle gisait dans la boue. Camilla et madame Neri la regardaient avec pitié. Dans leurs yeux, le même reproche : on te l'avait dit, tu aurais dû te battre pour lui bien avant. Oui, elle aurait pu le faire, reconnut-elle dans le tumulte qui régnait dans sa tête et son cœur.

J'aurais dû le faire plus tôt. Maintenant, il est trop tard.

Les mariés s'installèrent dans leur voiture, et celle-ci démarra sans tarder. D'un geste héroïque, elle se retrouva debout. Telle une forcenée, elle se mit à courir derrière la voiture en pleurant et en hurlant le nom de celui qu'elle avait perdu à jamais par sa propre faute. Son désespoir était si insoutenable.

Érica se réveilla en sursaut. C'était juste un rêve. Non, un vrai cauchemar. Passé la panique, elle rencontra une paire d'yeux qui la scrutaient attentivement. Pendant un bref moment, elle suspendit sa respiration de peur que ce ne fût la continuité du rêve. Non, ce regard était si captivant et intense qu'il ne pouvait pas être le fruit de son imagination. Il est bien réel.

— Que fais-tu là ?

— Je t’attendais.

— As-tu vu l’heure qu’il est ?

Il avait posé sa question en fixant l’horloge murale qui ornait le salon. Elle suivit son regard. Mince, il était déjà dix heures du soir ! Combien de temps avait-elle dormi ?

— Je dois te parler, dit-elle, gênée.

Pas un sourire, il se tenait à une bonne distance d’elle.

— Je t’avais dit de t’adresser à la gouvernante pour tout ce dont tu as besoin.

— Oui. Mais, c'est avec toi que je voulais parler, répondit-elle en se raclant la gorge.

Déserté de son courage, le doute se faufilait en elle. L’idée de lui parler lui semblait plus aussi judicieuse. Il vaut mieux laisser tomber.

— Je t’écoute, lança-t-il depuis le minibar où il se servait un scotch.

Par où commencer quand, de l’autre côté, on ne vous tendait pas la main ? Elle déglutit plusieurs fois sans parvenir à prononcer un mot.

Il porta son verre à ses lèvres, qui lui manquaient tant et dont elle mourait d’envie de sentir la douceur sur les siennes.

— Alors ? De quoi veux-tu me parler ?

— Je... Tu avais raison ! bégaya-t-elle timidement.

Le verre qu’il portait à ses lèvres s’arrêta à mi-chemin. Il la dévisageait comme si elle venait d’une autre planète.

— De quoi parles-tu ?

— Du fait que... que l'on devrait... peut-être faire comme tu avais dit.

Il arquait les sourcils en avalant d'une traite sa rasade.

— Je pense que tu avais raison, insista-t-elle avant de perdre complètement le courage et de prendre ses jambes à son cou.

— Donc, tu penses que j'avais raison.

— Oui, murmura-t-elle.

— Bien ! Mais, s'il te plaît, explique-moi exactement à quoi tu fais allusion, car je ne te suis pas.

Il ne lui facilitait pas la tâche. Impossible qu'il ne comprenne pas de quoi elle parlait. Elle n'allait quand même pas lui faire un dessin. Après avoir émis un long soupir, elle dut prendre son courage en main pour le lui dire de la façon la plus directe et concise qui soit.

— Je pense que c'est mieux que l'on consomme l'alchimie qu'il y a entre nous. Tu avais raison de dire que l'on devrait la vivre jusqu'à épuisement.

D'une traite, il avala le second verre qu'il se servit en faisant une petite grimace.

— Je suis d'accord avec toi. Je le veux aussi, ajouta-t-elle en s'approchant de lui.

Devant son bar, il était l'image du stoïcisme. Marc Aurèle n'aurait pas fait mieux. Arrivée devant lui, elle posa sa main sur son torse et continua :

— Je suis vraiment désolée pour ma réaction de la fois dernière quand tu me l'as proposé. Tu me manques tellement, confia-t-elle en ébauchant un sourire timide, car le silence de son compagnon accroissait son mal l'aise. Pour se donner du courage et le faire réagir, elle lui passa les bras autour du cou et l'embrassa. Tu me manques ! Tu me manques, Gio ! J'ai tant envie de toi, murmura-t-elle entre deux baisers.

Impassible et intransigeant, il emprisonna ses poignets entre ses mains et les éloigna de son cou.

— Je ne suis plus intéressé. Je suis désolé ! déclara-t-il sans trahir la moindre émotion.

Elle retira ses poignets qu'il tenait encore et fit deux pas en arrière pour mettre de la distance entre eux. Son cœur venait de perdre un battement, il avait du mal à reprendre son rythme normal. En fait, il battait au ralenti, car tout à coup, elle se sentait sans énergie. Elle dut s'asseoir sur le fauteuil le plus proche.

Sa tête tournait. Il avait pourtant dit éprouver pour elle une forte attirance. Au point qu'il lui avait demandé de poursuivre leur interlude jusqu'à ce qu'elle passe. Voilà qu'il lui disait, après quelques jours, que cette attirance s'était déjà éteinte. Il la rejetait. En aussi peu de temps, il était passé à autre chose alors qu'elle languissait après lui. Dans sa tête, il était un point fixe. Il lui manquait à en mourir. Quelle injustice ! Elle ne demandait pas qu'il partage ses sentiments, tout ce qu'elle aurait voulu, c'est qu'il ne l'efface pas aussi vite de sa vie. Ça faisait très mal. Les larmes menaçaient. Elle se cacha le visage dans ses paumes pour ne pas les lui faire voir.

— Érica...

Il venait de dire son nom avec un ton de pitié qui la révolta. De sa pitié, elle n'avait que faire. Ce qu'elle voulait de lui était un tout autre type de sentiment.

— Je vais bien, ne t'inquiète pas.

Elle devait lui donner une image piteuse, ainsi démunie et anéantie, mais heureusement, il ne fit aucun commentaire. Épuisée, elle était incapable de briser le silence pesant qui s'était installé et de sauver la figure pitoyable qu'elle faisait, d'avoir cru qu'un homme comme lui l'aurait attendue. Elle aurait dû sauter sur l'offre qu'il lui avait faite, il y a quelques jours. À la vitesse avec laquelle il fonctionnait, tout aurait déjà été fini à l'heure actuelle, de toute façon. Elle creusa sa tête en vain pour trouver des platitudes adaptées à ce type de situation. Deux possibilités se disputaient en elle :

Ne t'inquiète pas, on reste de bons amis ou une réplique cinglante du genre : *tu ne sais pas ce que tu perds.*

Sortir avec une réplique sarcastique ou acerbe, pour sauver la face, aurait été fantastique, mais le cœur n'y était plus.

— Allez ! Viens, je te raccompagne.

Ses paroles lui parvinrent de très loin, car elle était habitée d'une torpeur qui brouillait ses réactions.

Elle voulut refuser, mais se rappela qu'elle n'était pas véhiculée, et vu l'heure tardive, elle devrait prendre un taxi. Malheureusement, elle devait faire très attention à toutes ses dépenses en ce moment. En plus, refuser lui semblait être la réaction d'une gamine qui boude parce qu'on lui a défendu un bonbon. Pitoyable, n'est-ce pas ? À ce point, elle devait éviter de tomber plus bas.

Il se dirigeait gaillardement vers la grande porte coulissante alors qu'elle avait du mal à bien coordonner ses mouvements pour se lever du fauteuil.

Pour la première fois, elle pensa à son géniteur avec empathie. C'était probablement la même douleur qu'il avait ressentie quand sa femme l'avait abandonné avec une enfant en bas âge. Elle se rendit compte que le rejet est bien l'une des douleurs les plus atroces que l'on puisse vivre. L'abandon de la personne aimée surtout remet en cause notre identité et notre valeur. Cela allait plus loin, il touchait le sens même de notre existence. La vie semblait insipide. Certains diront surement que penser ainsi était un signe de faiblesse. Que leur répondre ? Seuls ceux qui sont passés par là pourront comprendre. Pour sa part, elle savait que les portes de l'enfer venaient de s'ouvrir pour l'accueillir. Ses démons l'attendaient chez elle.

Giuliano demeura devant son immeuble jusqu'à ce que son studio s'illumine. Il démarra en trombe avant de changer d'idée et de suivre la voix traîtresse de son cœur et du membre entre ses jambes. Mais, trêve d'hypocrisie, il se rendait compte que ce qu'il éprouvait pour elle allait bien au-delà d'une attirance physique. Durant toute la semaine, il avait ruminé sur le sujet pour parvenir à cette conclusion. Elle lui manquait aussi. Énormément. Si elle avait fait allusion à leur attirance mutuelle, lui proposant une aventure sans lendemain, pour lui, les choses n'étaient plus à ce niveau-là. Il voulait bien plus que ça. Il ne savait pas vraiment le décrire avec des paroles. Cependant, il savait que cela ressemblait à ce que son meilleur ami vivait en ce moment avec sa fiancée.

Ils parlaient de mariage et de famille. Pour la première fois de sa vie, il envoyait son ami et désirait la même chose. Il se surprenait à regarder dans son cellulaire les photos qu'il lui avait volées alors qu'elle dormait durant les trois jours qu'ils avaient passés ensemble. Il lui avait aussi volé quelques clichés quand ils étaient à la trattoria. La regarder manger de bon cœur, ce jour-là, lui avait donné une sensation de sérénité sans pareille. Il s'était senti à sa place et en paix avec lui-même et le reste du monde. L'envie d'éterniser ce moment avait été si forte qu'il avait fait une chose qu'il jugeait dérisoire et qu'il n'avait jamais fait auparavant.

Il n'était peut-être pas amoureux, mais ce qu'il éprouvait pour cette femme est unique. Voilà pourquoi son cœur, malmené durant ces derniers jours, saignait en ce moment. Il est conscient de la souffrance qu'il lui causait. Elle avait été au bord des larmes. Son regard avait trahi toute la douleur qu'elle avait cherché à tout prix à lui cacher. Elle est la dernière personne qu'il souhaiterait faire souffrir. Hélas... Il n'avait pas le choix.

Quand elle avait posé ses mains si douces et si féminines sur ses épaules en l'embrassant, il avait failli perdre le contrôle. Il se demandait encore d'où lui était venue la force de s'éloigner, alors que tout son être ne demandait qu'à l'enlacer. Avidé de sa chaleur, il aurait voulu la serrer si fort, pour ne plus la laisser partir. Étreindre son corps de femme, doux et tiède, était un vrai délice pour lui. Le paradis sur terre.

En effet, les jours où elle avait dormi dans ses bras lui avaient fait comprendre ce que les écritures sacrées appellent le sommeil du juste. Ces

jours-là semblaient si loin maintenant. Il donna un grand coup de poing contre le volant. La colère et la frustration le rongeaient tandis qu'il ressassait en boucle sa dernière question dans la voiture durant le trajet.

— Pourquoi ? avait-elle demandé.

Ne sachant comment lui répondre sans se mettre à nu, il avait réagi avec hostilité.

— Je n'ai pas de comptes à te rendre.

Giuliano était conscient de sa brutalité, et il reconnaissait aussi d'être injuste envers elle. Elle ne l'avait même pas salué avant de descendre de sa voiture. Érica méritait une explication, et surtout, d'être traitée différemment. Sa détermination l'avait empêché de faire marche arrière. Après l'avoir déposée, il effectua le trajet de retour en silence. Pour faire taire la voix qui l'importunait par ses questions dérangeantes, il alluma la radio et mit le volume à fond.

C'est bien dur tout ça. Oui, il s'était fait violence pour la repousser une bonne fois pour toutes. Sans ombrages, c'était la chose la plus difficile qu'il ait jamais faite. Le sacrifice en valait la peine. Il ne pouvait pas briser une amitié trentenaire pour une aventure, aussi alléchante soit-elle. Hors de question, qu'il jette l'opprobre sur Riccardo et les siens. Une famille pour qui il avait beaucoup de respect et leur devait toute sa loyauté. Ils avaient sa reconnaissance à jamais. Quand bien même, ils avaient dû se battre pour faire leurs preuves, les Ravasio les avaient bel et bien sortis du trou. Ils leur avaient donné une deuxième chance contrairement à ce que le reste de son entourage avait fait. Même sa famille paternelle leur avait tourné le dos quand son père s'était retrouvé handicapé et ruiné. Mais Teo ne l'avait pas abandonné. Il l'avait soutenu durant tout le temps qu'avait duré son hospitalisation, puis tout le long de sa convalescence. Généreux et loyal, il lui avait offert les meilleurs traitements, ne faisant aucune attention aux dépenses. Après sa guérison, alors qu'il avait du mal à trouver une occupation puisqu'il se trouvait désormais en fauteuil roulant, son ami lui avait proposé un emploi fait sur mesure pour lui. Un travail adapté à ses besoins et à ses limites, mais qui lui donnait de la dignité. C'est ainsi qu'il avait pu remonter la pente. Les deux hommes étaient restés proches jusqu'à

la mort de son père, il y a quelques années. Jusqu'à son dernier souffle, il remercia son ami en reconnaissant que, sans son aide, il ne s'en serait pas sorti aussi bien. Il devait beaucoup à Teo Ravasio et nourrissait un amour sincère pour son épouse, qui souvent avait été une présence maternelle pour lui. Que dire de leur fils ? Riccardo est son meilleur ami, mais aussi son confident. C'est le frère qu'il n'avait pas eu. Étant des fils uniques tous les deux, très tôt dans leur enfance, ils s'étaient fait la promesse d'être des frères l'un pour l'autre. Une promesse faite depuis la maternelle, mais toujours d'actualité.

Voilà pourquoi depuis qu'il avait succombé aux charmes d'Érica, il se sentait coupable de trahison. Soutenir son regard lui devenait de plus en plus pénible. Ce dernier avait même remarqué qu'il était fuyant. Quand son ami l'avait une fois de plus affronté, il avait inventé une excuse bidon pour justifier son comportement tout en jurant de se reprendre. Sans conteste, le moment de tourner la page et oublier la jeune femme était arrivé. Trêve d'hésitation, il devait le faire une bonne fois pour toutes. Malheureusement, sa volonté s'avérait toujours vacillante et versatile comme pour toutes choses qui concernaient cette femme. Il avait failli revenir sur sa décision quand elle s'était présentée belle et attirante à son bureau avec Camilla, la fiancée de Riccardo. Alors qu'il s'était efforcé de ne pas la rencontrer, la revoir ce jour-là avait manqué d'envoyer sa détermination aux orties.

Heureusement, la providence avait décidé, pour une fois, d'être de son côté pour l'empêcher de faire une bêtise. Teo, le père de Riccardo, l'avait convié à dîner chez eux le lendemain. Marta, son épouse, avait fait des lasagnes. Pourtant, c'est le plat du dimanche en famille. C'est pourquoi son cœur avait failli s'arrêter quand il avait reçu son appel. S'il l'invitait à manger des lasagnes en pleine semaine, et de surcroît au dîner, c'est qu'il y avait un problème. Mille questions se bouscullaient dans sa tête. De quoi voulait-il lui parler ? Était-il au courant de ce qui se passait entre lui et Érica ? Il imaginait déjà l'étendue du scandale sur les journaux. Le pire serait la trahison et la déception de ceux qu'il considérait comme sa famille. C'est en imaginant la catastrophe qu'il s'était rendu à la résidence des Ravasio.

XIV

Le repas se passa comme d'habitude même si Giuliano restait sur le qui-vive, prêt à recevoir le courroux qu'il méritait. Cependant, le couple continua de se comporter comme toujours. Teo ne cessa de parler d'affaires et de bourses tandis que Marta le remplissait d'attention. Au fur et à mesure que la soirée avançait, les questions se multipliaient dans sa tête. Pourquoi, Riccardo n'avait-il pas été convié à la soirée ? Pourquoi restaient-ils aimables s'ils avaient découvert son pot aux roses ? Il dut museler sa confusion pour rester imperturbable. Leur affection à son égard lui rappelait combien il avait été déloyal en séduisant Érica. À vrai dire, il se sentait coupable de la plus haute trahison. Pour toute la considération qu'ils lui témoignaient, ils ne méritaient pas le scandale que créerait son aventure avec Erica. Que pouvait-il dire pour sa défense ? Rien ! Sa conduite demeurait inadmissible.

La soirée se déroula dans une ambiance sereine et conviviale alors qu'il angoissait intérieurement. Après le dîner, les deux hommes laissèrent Marta pour prendre un dernier verre dans le jardin.

— Tu es comme un fils pour moi, Gio, avait-il débuté. J'ai beaucoup d'estime et de confiance en toi.

— Je sais.

— Je suis fier du travail que Riccardo et toi faites pour l'entreprise familiale.

— Merci, répondit-il, ému.

— En l'homme brillant que tu es devenu, je vois ton père, mon ami, mon frère. Paix à son âme !

— On fait de notre mieux.

Être comparé à son père est pour lui le compliment ultime. En lui se querellaient la fierté et la perplexité. Le vieil homme n'est pas enclin aux compliments. Il était d'une nature réservée, lui aussi.

— Justement, je voulais te dire que je compte sur toi. Vu ce que nous avons traversé ces derniers temps avec les révoltes des ouvriers, non seulement à Rome, mais dans les autres villes, nous devons rester prudents.

Giuliano nota que son interlocuteur était fort préoccupé. À l'inverse de ses craintes, son inquiétude était pour son entreprise. Ce n'était pas pour sa conduite déréglée avec l'ex-épouse de son meilleur ami qu'il avait appelé. Il soupira de soulagement.

— Je sais que vous avez bien géré la situation, toi et Riccardo, mais c'est quand les choses vont à merveille que nos ennemis peuvent en profiter pour nous jouer un tour.

Le vieil homme, bien qu'étant à la retraite, s'intéressait de près à tout ce qui a trait à l'entreprise familiale. Sans la ténacité de son épouse, il serait déjà revenu au travail. Comprenant son inquiétude, il s'empessa de le rassurer.

— Tu n'as pas à t'inquiéter sur ce point. Je te promets que Ricky et moi ne permettrons pas que l'entreprise soit déstabilisée par quoi que ce soit.

— Riccardo est trop amoureux en ce moment pour être vigilant. Il n'a que sa fiancée dans la tête, se plaignit Teo.

— Cela ne l'empêchera pas de faire son travail comme il se doit. Il est très diligent, tu le sais.

— Écoute-moi, mon garçon ! Je suis passé par là, moi aussi, dit-il en lui faisant un clin d'œil complice. Quand on perd la tête pour une femme, comme c'est le cas de Ricky, aucune diligence ne peut tenir. Tu ne peux pas le comprendre parce que tu n'y es pas encore passé.

— D'accord !

Si les inquiétudes du patriarche pouvaient être fondées, sur ce dernier point cependant, il se trompait. Il n'était pas complètement amoureux d'Érica, mais il avait bel et bien perdu la tête pour elle. De ce fait, il comprenait exactement combien cela affectait la vie d'un homme. N'est-ce pas son quotidien depuis des semaines ?

— Ce n'est pas le moment de baisser la garde et de dormir sur nos lauriers. Voilà pourquoi je compte sur toi, ajouta-t-il avec une voix de conspirateur.

— Je ne l'oublierai pas. Compte sur moi.

Ils continuèrent leur conversation en parlant toujours d'affaires. Le vieil homme conclut en lui affirmant :

— J'ai appris pour les réformes que tu as entreprises dans nos filières à l'étranger. Je trouve que ce sont des aménagements très opportuns et bien ciblés. Tu fais du bon boulot, fils.

— Merci. Ça me va droit au cœur.

— Ton père serait fier de toi, finit-il en lui donnant une tape sur l'épaule.

Sa respiration n'était revenue à la normale qu'une fois installer dans sa voiture. Cet entretien lui avait rappelé qui il est et quelles sont ses valeurs. Il pria le Ciel que son secret ne soit jamais révélé. Si d'un côté, il avait été soulagé, de l'autre, il était sorti de cette résidence plus déterminée que jamais à se tenir loin de la jeune femme. Le sort lui avait épargné le scandale, il comptait se montrer digne d'une telle grâce. Il aurait fait tout son possible pour sortir la belle rousse de ses pensées, telle avait été sa promesse.

Hélas, une fois chez lui, la nature avait voulu le mettre à l'épreuve pour voir la sincérité de son vœu. La trouver endormie dans son salon avait quasi eu raison de lui. Heureusement, les paroles du vieil homme et la tendresse de sa femme à son égard l'avaient sauvé.

Il restait déterminé, alors qu'il avait l'impression de s'arracher un membre en la repoussant. En pensant à la douleur qu'il avait vue dans ses beaux yeux verts, il ne cessait de se dire : comme à la guerre, le sacrifice et les retombées sont inévitables.

Maintenant qu'il s'était assuré qu'elle le détestait pour le reste de ses jours, il pouvait prétendre à une certaine normalité. Pour commencer, il devait absolument qu'il sorte pour rencontrer de la compagnie féminine. Jouir d'une présence féminine dans son lit l'aiderait à ne pas trop penser à elle. Une petite voix lui soufflait que ce n'était pas si simple que ça. Mais, il l'ignora, car il ne voyait pas d'autre solution. Sa santé mentale dépendait de sa sortie de cette impasse. Sa consolation est que le temps finit par guérir toutes les blessures.

Dès qu'elle descendit de la voiture de l'homme qui l'avait repoussé, elle laissa ses larmes couler. Son rejet représentait une humiliation cuisante pour son égo. Elle s'était efforcée de retenir ses larmes pour ne pas lui donner une image déplorable. En effet, elle s'était fait violence et avait puisé dans les réserves de force les plus cachées de son corps pour lutter contre son infinie tristesse. Quel soulagement que de les laisser couler sur ses joues ! Les mêmes qu'il avait couvertes de doux baisers aériens. Elle soupira de dépit, ne croyant pas encore à ce qui venait de se passer. Tout évoluait au ralenti, dans un cauchemar qui tardait à s'arrêter.

Vu l'heure tardive, elle ralentit ses pas pour ne pas déranger les voisins. Quand elle arriva devant sa porte, elle eut un mauvais pressentiment. Quelque chose n'allait pas. La porte n'était pas fermée comme d'habitude. La serrure était défoncée. Tremblante, elle la poussa et l'état de son petit studio confirma son pressentiment. Elle s'avança à petits pas dans la pièce dévastée. Son corps se mouvait à la vitesse opposée des battements de son

cœur. Toute la pièce était sens dessus dessous. Elle n'avait pas grand-chose, mais tout ce qu'elle possédait était dans un état pitoyable. La jeune femme ignorait que faire, que penser ou encore comment réagir. Son cerveau semblait hors fonctionnement. D'instinct, elle se dirigea vers le petit escalier qui menait dans le magasin en bas. Là, son cœur faillit s'arrêter, ses jambes cédèrent...

La voiture de la police appelée l'avait déposé devant une petite auberge de la ville. Il était presque l'aube. L'un des policiers très gentils lui avait fait une réservation depuis le commissariat. Quand elle parvint dans la chambre qu'on lui avait assignée, elle ne prêta aucune attention au décor, elle se jeta sur le lit et éclata en sanglots. Pour éviter d'attirer l'attention par ses pleurs, elle enfouit sa tête sous le coussin. Ses larmes paraissaient intarissables. Elle ignorait pendant combien de temps, elle avait pleuré, mais progressivement, l'incrédulité laissait place à l'évidence. Le découragement qui s'ensuivait rendait les larmes inefficaces. Elle sortit sa tête du coussin et s'allongea sur le dos en fixant le plafond. Dans le silence de la chambre, elle ressassait le déroulement des événements de la veille.

Tout avait commencé par cette stupide idée de lui proposer une aventure. Il avait refusé comme si elle était atteinte de la lèpre. Dans son attitude et ses paroles, elle n'avait lu qu'une chose : l'indifférence. Il n'éprouvait pas pour elle le moindre sentiment. Certes, il l'avait désiré pendant quelques jours, mais cela n'allait pas au-delà d'une brève aventure. De toute façon, c'était bien clair qu'elle n'était pas son genre de femme. Le fait qu'il l'ait désiré relevait déjà du miracle. D'abord, elle se traitait de tous les noms pour s'être dévoilée et pour avoir provoqué ce rejet humiliant. Mais, ensuite, elle reconnaissait que c'est grâce à cette initiative – hasardeuse – qu'elle n'était pas chez elle lors du saccage de son appartement. Sinon, sa vie aurait été en danger.

Au commissariat, on lui avait posé un tas de questions pour sa déposition.

— Avez-vous une idée de qui peut vous vouloir du mal ? avait demandé l'officier de police.

Elle ne comprenait pas sa question, car pour elle, c'est le travail des voleurs qui avaient cru trouver un gros butin.

Malheureusement, l'officier lui expliqua qu'il soupçonnait quelque chose de bien plus terrible. Il pensait que l'auteur ou les auteurs de l'acte n'avaient pas l'intention de voler, mais juste de saccager l'appartement et surtout la pâtisserie. À leur avis, il avait aussi l'intention de lui faire du mal. Depuis ce moment-là, elle se creusait en vain les méninges dans l'objectif de trouver une personne susceptible de lui vouloir du mal à ce point. Aucun nom ou visage ne lui venait en tête. Elle fréquentait peu de monde en ce moment. Les quelques personnes, qu'elle côtoyait encore, elle pouvait jurer ne rien craindre de leur part. Jamais, ils ne lui causeraient un tel tort. Ensuite, elle avait un autre cercle d'ex-amis, ceux qui l'avaient abandonnée quand elle avait perdu le prestige du statut de son père. Ces gens ignoraient son domicile. En plus, elle est convaincue qu'ils ne s'abaisseraient pas à un aussi bas niveau pour lui faire du mal.

Une personne lui venait à l'esprit, mais elle refusait une telle hypothèse. Impossible. Elle se refusait à penser qu'il ait osé faire une méchanceté pareille. Son père avait un caractère rancunier et vindicatif, mais quand même pas à ce point. Surtout pas avec sa propre fille, non ?

— Tu vas me le payer, Érica. Tu le regretteras, lui avait-il lancé cette nuit-là.

Éprouvait-il autant de haine pour elle au point de détruire son avenir juste par soif de vengeance ? Non, elle était en train de délirer. C'est normal, vu son épuisement et les événements de la veille. Ce jour, elle ne l'oublierait jamais. En une nuit, elle avait tout perdu. Du moins tout ce qui comptait pour elle.

Tu as encore la vie, ma fille lui souffla une petite voix.

— Mais quelle vie ? s'entendit-elle répondre dans le silence de sa chambre d'auberge.

Pouvait-on vraiment parler de vie quand cette dernière semblait dépourvue de tout sens et vous narguait sans cesse ?

D'abord, elle se déchaussa pour se mettre sous les draps. Ensuite, elle ferma les yeux dans l'espoir de se perdre dans les bras de Morphée. Au lieu du repos, ce fut le visage de l'homme qui l'avait humilié qui lui apparut. La blessure était encore neuve et ça faisait vraiment mal. Elle ouvrit aussitôt les yeux pour échapper à la douleur atroce. Cependant, une autre image lui apparut, aussi douloureuse que la première : son petit appartement complètement saccagé et la pâtisserie ayant subi le même sort. La scène chaotique qu'elle avait trouvée chez elle était juste le reflet du chaos de sa vie entière. C'est la possibilité d'un ancrage dans la réalité dont on l'avait privé. Elle avait tout misé sur l'ouverture de cette pâtisserie après s'être rebellée du joug de son père et d'un mariage de convenance. Ce projet était son rempart contre la solitude et le désarroi. L'impossibilité d'un futur avec Giuliano l'avait presque plongé dans un état dépressif. En outre, elle avait espéré panser ses blessures en se jetant corps et âme sur le succès de cette activité. La paye de Giuliano avait rendu la réalisation de son rêve très imminente. En voyant tout le matériel détruit et rendu hors de fonctionnement, elle s'était sentie comme dans un cauchemar où la chose désirée s'éloigne à chaque pas que l'on fait vers elle. Ses yeux fatigués ne parvenaient plus à verser aucune larme. Elle se sentait si impuissante. Si seule aussi. Tout ce qu'elle voulait, c'est dormir. Ne plus jamais se réveiller, si possible. Elle somnait dans la dépression.

C'était la deuxième fois qu'il appelait chez lui. Comme le précédent appel, la gouvernante l'informa qu'Érica n'était pas encore arrivée. Au début, il avait justifié son retard en supposant un embouteillage ou un problème avec les transports en commun. Maintenant, il commençait à s'inquiéter sérieusement. En cas de retard, elle aurait sans doute averti la gouvernante. Le fait qu'elle ne l'ait pas fait l'incitait à envisager un problème plus sérieux. Voulait-elle le punir pour l'avoir repoussée hier soir ? Ce serait une vraie déception pour lui ; il la considérait comme

différente d'autres femmes qu'il avait connues. Apparemment, il avait tapé à côté. Les femmes sont toutes pareilles, les unes plus manipulatrices que les autres. Érica ne voulait pas comprendre que sa décision était la meilleure pour le bien de tout le monde. Au lieu de jouer à la gamine vexée, elle devait comprendre que sa détermination lui coûtait beaucoup. Il avait perdu la paix intérieure et déambulait d'heure en heure tel un zombi. Alors qu'il avait toujours eu une santé de fer, il se retrouvait à prendre plusieurs cachets de jour comme de nuit pour de constantes migraines. Il avait déjà assez de tracasseries pour qu'elle en rajoute. Il rumina toute la matinée, se noyant dans une montagne de questions et de suppositions.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda la gouvernante au cinquième appel.

— Comme toi, je n'en sais rien. Je l'appelle, mais son téléphone est injoignable.

La vieille dame se racla la gorge et lui reposa la question de façon plus claire pour éviter la moindre incompréhension.

— Qu'est-ce qui se passe entre vous deux ?

— Je ne...

— Ne cherche pas à nier qu'il y a bel et bien un problème entre vous. Nous savons tous les deux que c'est très loin de la vérité.

Il se gratta la nuque, ne sachant que répondre. Malheureusement, il ne pouvait pas nier l'évidence.

— Je ne peux pas en parler au téléphone... Si elle arrive, je t'en prie, informe-moi.

— D'accord.

Il continua de l'appeler et de lui laisser des messages sur son répondeur.

Vers midi, il reçut les accusés de réception des messages qu'il lui avait envoyés. Aussitôt, il la rappela, mais elle refoula l'appel, ce qui le mit hors

de lui. Elle le faisait donc juste pour le punir pour ce qui s'était passé hier. Giuliano détestait être manipulé. Les accusés de réception étaient la preuve qu'elle était bien vivante. Rassuré, il aurait dû se concentrer sur son travail. En revanche, il était en colère de ne pas être en mesure de se contrôler et d'être indifférent. Son manque de volonté face à sa manigance l'outrait au plus haut point. À cause de son silence radio, il avait pensé au pire scénario. Maintenant qu'il avait réussi à la joindre, elle avait le toupet de lui raccrocher au nez. Il ne se laisserait pas mener par le bout du nez ou se faire chanter par elle. Furieux, il décida de ne plus la joindre pour lui envoyer un message clair : il n'est pas une marionnette.

En début d'après-midi, madame Neri l'appela pour l'informer que la jeune femme avait appelé pour signifier son absence. Sur le moment, elle n'était pas en mesure de dire quand elle reprendrait le travail, mais elle l'en aviserait dès que possible.

Le peu de self-control qu'il avait acquis en tentant de l'ignorer fondit immédiatement comme neige au soleil. Son comportement n'était qu'un caprice. Cette fois, elle décrocha quand il rappela.

— Je viens de parler avec madame Neri, commença-t-il sans préambules. Je ne suis pas prêt à cautionner tes caprices. Ce qui s'est passé entre toi et moi, n'a rien à voir avec le travail que tu dois faire.

— Je ne fais pas de caprices, se lamenta-t-elle.

— Alors, comporte-toi en adulte. Tu as intérêt à finir le travail qu'il reste dans les plus brefs délais...

— Sinon quoi ? le défia-t-elle.

Un silence, brisé uniquement par le son de la respiration de la jeune femme, s'installa. Il dut se faire violence pour parler, brisant ainsi cette musique mélodieuse qui caressait tout son être.

— Sinon, tu peux oublier ta paye, répondit-il d'une voix calme.

Au fond, il savait que ses paroles étaient injustes et qu'il ne les pensait pas réellement, car elle avait presque fini le travail. Il ne manquait que quelques détails. Vu le beau travail qu'elle avait fait, elle méritait le moindre centime. Mais, cela avait été plus fort que lui. Sa menace était juste pour la sortir de ses gonds. Il avait voulu ébranler la voix défiante qu'elle avait utilisée avec lui. Sans oublier qu'il devait se prouver, sa capacité de se libérer de l'emprise qu'elle avait sur lui. C'était une façon pour lui de reprendre le contrôle et de le faire noter à la jeune femme.

Seul le silence fit écho à sa menace. Même le son de sa respiration ne lui parvenait plus. Avait-elle raccroché ?

— Érica... ?

— J'y renonce, fut sa réponse.

— Quoi ?

— Tu peux garder ton argent. Je n'en veux plus.

Le son de la ligne coupée résonna à ses oreilles. Elle venait de raccrocher. Un sourire détendit ses lèvres.

— Tu bluffes ma chère !

Elle ne pouvait pas renoncer à cet argent. Ils le savaient tous les deux. Elle en avait terriblement besoin.

Il déposa son cellulaire sur son bureau en verre en attendant le moment où elle l'appellerait pour s'excuser et le supplier de lui donner cet argent. Elle reviendrait vers lui, il lui laissait le temps de jouer les dures. En pensant au rictus de ses lèvres pulpeuses quand elle boudait, une exclamation lui échappa dans le silence de son bureau.

— Bon Dieu ! Que tu es belle, Érica !

Tout en elle l'émouvait. Cette obsession qu'il avait pour elle, c'est ce qui le dérangeait le plus. Il secoua la tête en s'immergeant dans les colonnes de chiffres qui remplissaient l'écran de son ordinateur ultramoderne.

C'est en fin de matinée qu'elle s'était réveillée. Son téléphone était déchargé. Heureusement, on lui avait prêté un chargeur universel à la réception de l'auberge. De retour dans sa chambre, avec une forte migraine, elle avait dû affronter la dure réalité. Le réveil était si amer qu'elle avait sciemment refermé les yeux en espérant sombrer de nouveau dans l'oubli du sommeil. Ses efforts avaient été vains. Se rappelant qu'elle devait avertir la gouvernante qui l'attendait, ainsi que décommander sa sortie de l'après-midi avec Camilla, elle avait sauté du lit malgré elle.

Quand son téléphone atteignit dix pour cent de charge, elle se résolut à l'allumer. Une avalanche de notifications résonna. Elle avait reçu plusieurs appels en absence de Giuliano et de sa gouvernante. Elle appela cette dernière et la tranquillisa sans pour autant lui parler du saccage dont elle avait été victime la veille. La dame souffrait d'hypertension, elle préférait ne pas la paniquer. Elle lui expliquerait de vive voix.

— Je dois m'absenter pendant quelques jours.

— Tu es sûre que tout va bien, ma petite ?

— Oui, je vais bien. Ne vous inquiétez pas, s'était-elle empressée de la rassurer. J'ai juste un imprévu... C'est une urgence à laquelle je dois faire face. Je vous expliquerai tout.

— Érica, je...

— Je vous en prie, je dois raccrocher.

— D'accord. Si tu as besoin de quoi que ce soit, sache que je suis là.

Après un bref silence, elle renifla avant de dire.

— Merci madame Neri. Merci infiniment !

Elle coupa aussitôt avant d'éclater en sanglots. Sa nouvelle amie n'allait pas se rassurer en assistant à son désespoir.

Quelques minutes après s'être calmée, elle appela le commissariat pour s'enquérir de l'évolution de la situation. Ensuite, elle voulait aussi l'autorisation d'accéder à son appartement pour récupérer quelques vêtements. Elle avait grand besoin de se changer et de prendre un paracétamol pour la terrifiante migraine qui lui vrillait la tête. Comme toujours, une longue attente avant de passer au bureau désiré s'annonçait. Elle avait pianoté un tas de numéros en suivant la voix du robot, puis avait suivi l'attente d'un opérateur disponible. Le robot répétait de ne pas raccrocher pour éviter de perdre la priorité. Alors qu'elle était cramponnée au téléphone, elle reçut la notification d'un autre appel entrant. Elle le rejeta pour ne pas perdre la précedence de celui en cours. Au terme de ce dernier, elle le rappellerait. Cependant, son insistance l'obligea à mettre son premier appel en attente et à décrocher.

Fidèle à sa sévérité et à son attitude froide, il ne daigna même pas la saluer. Comme s'ils n'avaient jamais partagé d'intimité. Sans détour, il l'avait menacée de finir le travail qui restait au plus tôt si elle ne voulait pas perdre sa rémunération. Ce qui l'écœurait le plus, c'est qu'il ne lui avait même pas demandé les raisons de son absence avant de lancer sa menace. Pourquoi cette froideur ? Bien que de nature très réservée et peu abordable, elle savait qu'il est tout sauf insensible. Il était capable d'une grande sollicitude. Par exemple, lors du gala de leur entreprise, il avait été si protecteur et avenant avec Camilla. Elle s'en souvenait, comme si c'était hier, car le voir ainsi avec une femme avait pour la première fois suscité sa jalousie.

Au lieu de faire montre de compréhension, il l'avait traitée de capricieuse, puis l'avait menacée de ne pas la payer si elle n'obéissait pas. Au comble de la frustration, elle lui avait lancé qu'elle renonçait à cet argent. C'est la colère qui avait parlé, mais il pouvait garder son argent, car avec la pâtisserie complètement saccagée, elle ne pourrait plus rien faire. La somme qui, au début, avait paru astronomique pour les travaux de finition et pour l'aspect administratif semblait dérisoire pour tout recommencer de zéro. Bref, son arrogance l'avait conduit à renoncer à la paye dans l'espoir

d'ébranler son sang-froid. Comment briser son indifférence qui la faisait tant souffrir ? Hélas, ébranler ce colosse d'acier, relevait de l'impossible, comme arrêter la force d'un torrent déchainé. Elle avait mieux à faire que de ruminer.

Maintenant, elle se retrouvait avec une pâtisserie hors usage. L'ouverture n'était plus qu'un rêve lointain. À bien y penser, la somme à laquelle elle avait renoncé l'aurait aidée à vivre au moins jusqu'à ce qu'elle trouve un travail. Elle n'avait personne à qui demander de l'aide. Elle était seule au monde. Appeler son père est hors de question. Elle ne savait pas comment elle allait s'en sortir, mais elle trouverait bien un moyen. L'optimisme est le meilleur remède en pareille situation.

— Inutile d'y penser maintenant que tu ne peux rien y faire, s'intima-t-elle. Pense plutôt à te doucher et à te changer. Ça, c'est primordial pour reprendre des forces.

Au terme de sa conversation avec Giuliano, elle reprit son appel au commissariat. Après quelques autres minutes d'attente, on lui passa l'officier qui s'occupait de son enquête.

— *Buongiorno*, lieutenant Rossi.

— *Buongiorno*. C'est Érica, la fille de l'appart...

— Oui, Érica. Je m'en souviens. Dites-moi, que puis-je faire pour vous ?

— Je veux savoir si je peux entrer dans mon appartement. Je souhaiterais prendre quelques affaires.

— Je suis désolée, Érica. L'enquête vient de commencer, donc vous ne pouvez pas y aller. En plus, tout est dans un tel état qu'il est préférable de vous vos procurez des affaires neuves.

Craignant la réponse, elle hésita avant de demander :

— Oh ! Tout est vraiment abîmé ?

— Je crains que oui. Il marqua une pause avant de continuer. Allez faire du shopping. Ce ne sont pas les moyens qui vous manquent, la princesse à papa. Le petit numéro est terminé.

— Pardon... ?

Elle doutait de comprendre. Les allusions de l'homme lui donnaient froid dans le dos.

— Allez dépenser l'argent de papa. Ne jouez pas les saintes-nitouches avec moi. Si vous osez encore nous importuner avec une comédie de ce genre, vous serez dénoncée, peu m'importe votre patronyme.

— Je vous...

Inutile de continuer, il venait de raccrocher. Ayant découvert l'identité de son père, ils avaient classé l'affaire comme une comédie capricieuse d'une héritière écervelée. Comme tout le monde, ils la jugeaient aux apparences. Pour eux, le fait qu'elle vive dans un appartement de moins de vingt mètres carrés est un petit jeu pervers auquel elle participait pour se moquer de ceux qui se trouvaient vraiment dans le besoin. Si seulement, ils savaient. Son géniteur est bien un homme puissant et fortuné, mais elle ne possédait rien de toute sa richesse. En colère, il lui avait dit qu'il n'était plus son père. Quand l'as-tu été ? avait-elle voulu rétorquer ? Être géniteur ne fait pas forcément d'une personne un père ou une mère. Encore moins être un bon parent. Son cas en était la preuve tangible. Bien que ses deux parents fussent encore en vie, elle se sentait pourtant plus seule que jamais. Comme toujours, les gens la jugeaient sans connaître les faits. Lui aussi l'avait fait. Les préjugés constituaient son destin. Si elle ne voulait pas se retrouver sur les premières pages des journaux à scandale, elle avait intérêt à faire profil bas. Inutile de compter sur la police pour la protéger. Elle imaginait les gros titres de la blague qu'une riche héritière écervelée avait faite à la police.

Tout allait à une vitesse de lumière. Sa vie lui échappait et elle avait du mal à suivre ce rythme effréné. Pire encore, elle ne savait pas comment mettre le frein. Elle avait très peu d'argent, qu'elle préférait ne pas toucher pour pouvoir payer quelques jours de sa chambre, en espérant trouver une autre solution au plus vite. Son rendez-vous avec Camilla annulé, elle

décida de laver la robe qu'elle portait avant de prendre sa douche. De toute façon, elle n'allait pas sortir de sa chambre. Ainsi, la robe aurait tout le temps de sécher.

Sa douche prise, elle se mit sous les draps pour dormir, car sa migraine s'aggravait de plus en plus.

OceanofPDF.com

XV

Giuliano essayait de toutes ses forces de se concentrer sur sa tâche. Mais peine perdue. Son attention repartait vers la même personne. En fait, il avait l'impression d'être dans un bras de fer. Plus il cherchait à faire dévier son attention, plus la tentation se renforçait. Ne pas penser à elle, devenait impossible. C'est pourquoi il envisageait l'acceptation de la défaite. Le déjeuner, qu'il partageait avec Riccardo, s'avérait un supplice, car, son ami avait remarqué son trouble. Pour le distraire, il évoqua sa fiancée et leur futur mariage. Heureusement, les conversations sur Camilla lui faisaient perdre la lucidité. Dès qu'il parlait d'elle, on ne pouvait plus l'arrêter.

— Tout est déjà prêt pour que le monde sache qu'in s'appartient.

— Je suis ravi pour vous deux.

— Je bénis le ciel de nous avoir accordé une seconde chance sinon...

La sonnerie de son appel l'interrompt. C'est probablement sa bienaimée, pensa Giuliano alors qu'il s'éloignait pour prendre l'appel. Il se surprit à envier son ami. Les nombreuses questions qu'il avait tues s'imposaient à sa réflexion. Pourquoi devait-il renoncer à la chose la plus belle qui lui soit jamais arrivée ? Pourquoi avait-il peur de prendre le risque pour elle, pour eux ? Quelque chose de spécial est en train de lui échapper. Il en est certain. Ne méritait-il pas d'être heureux lui aussi ? Pour la première fois, une voix claire et forte tonna dans sa tête et lui répondit par l'affirmative.

Tu mérites d'être heureux. Tout ne dépend que de toi.

Son bonheur est sans conteste dans ses bras. Les choses n'étaient pas si simples lorsque la décision d'un seul homme peut entraîner des répercussions sur plusieurs autres vies et en changer complètement le cours. Sa décision ne manquerait pas de faire souffrir ses proches. La vraie

question est de savoir s'il est prêt à payer le prix pour vivre avec la femme que son cœur quémendait ardemment.

Quand son ami revint vers leur table, il se demanda si ce dernier ne lui pardonnerait pas. Riccardo, en homme amoureux, pourrait le comprendre. De plus, leur mariage n'était que de convenance. Jamais, les sentiments n'avaient fait partie de l'équation. Et, ses parents ? Là, il était certain qu'ils ne supporteraient pas que le scandale s'abatte sur eux et qu'il souille leur nom. Sur cette conclusion, son bonheur avec Érica lui sembla un mirage.

— C'était Milla, dit Riccardo quand il s'assit. Elle voulait m'informer qu'Érica a annulé leur sortie de cet après-midi. Elle voulait que l'on dîne ensemble...

— Tu peux partir, ne t'inquiètes pas, déclara-t-il, content au fond de se retrouver seul. Qu'est-ce qu'il appréciait encore plus la solitude dernièrement !

— Non. Pas question, Gio. Tu es plus fermé et fuyant que jamais. J'espère passer du temps avec mon meilleur ami. C'est possible ? demanda-t-il en le défiant du regard. Une fois de plus, il l'avait percé à jour.

— Bien sûr, répondit-il en levant les mains en signe de résignation.

— Bien. Milla comprend et elle t'envoie ses salutations.

— Merci.

Les deux commandèrent leur déjeuner. Riccardo dit au maître en se moquant de Giuliano :

— Apportez-nous quelque chose de fort. Très fort même. Mon ami en a besoin. N'est-ce pas, Gio ? fit-il en lui donnant une tape à l'épaule.

Pendant qu'ils attendaient leurs antipasti – entrées –, Giuliano se demanda s'il était vraiment prêt à perdre une amitié aussi solide pour une femme.

— As-tu quelque chose à me dire, Giuliano ?

En ne l'appelant pas par le diminutif qu'il lui avait donné depuis leur enfance, il comprit le message de son ami. L'usage de son prénom trahissait sa volonté de le pousser dans ses retranchements. Cela traduisait surtout sa contrariété. Il voulait tant se confier, mais les répercussions l'empêchaient de le faire. La question nécessitait d'être approfondie. Parce qu'une fois qu'il l'aurait fait, aucune machine arrière ne serait possible.

Ils se regardèrent longuement dans les yeux.

— Pourquoi Érica a-t-elle annulé le rendez-vous avec Camilla ?

Son ami le dévisagea pendant un moment en arquant les sourcils. Sa perplexité était évidente. Lui-même était surpris de sa question. Ne dit-on pas que c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle ? C'est le seul sujet qu'il avait trouvé pour dévier la conversation, mais aussi pour briser l'intensité du regard qu'ils avaient échangé. De plus, il mourait de curiosité et de préoccupation pour elle. Si elle avait aussi annulé d'autres activités, sans doute, elle était mal. Au souvenir de leur conversation, il se tranquillisa un peu, car sa voix combative ne pouvait pas être celle d'une malade.

— Est-ce de ça que tu veux me parler, Gio ?

— Oublie ça. D'accord ?

— Depuis quand les affaires de femmes t'intéressent ? demanda Riccardo, plus alarmé.

Venait-il de commettre *le* faux pas ? s'était-il trahi par cette question. Pour la première fois de sa vie, il invoqua la chance pour qu'elle l'épargne.

— Excuse-moi ! En fait, j'espérais faire diversion.

— J'avais compris ça. Mais pourquoi ? Pourquoi agis-tu ainsi, même avec moi ? Avec les autres, je peux le comprendre, mais pas avec moi, Gio !

— Écoute, je...

— Tu m'en veux de te laisser une grande charge de travail pour me focaliser sur Camilla ? Je suis vraiment désolé de...

— Non ! s'indigna Giuliano. Comment son ami pouvait-il penser une chose pareille ? Ricky, je l'ai fait avec plaisir, chercha-t-il à le rassurer. Que ne ferait-on pas pour un frère ? plaisanta-t-il. Je suis très ravi pour toi. Je sais qu'elle seule peut te rendre heureux.

Riccardo le fixait intensément comme s'il voulait lire en lui.

— Et toi ?

— Moi quoi ? Je ne te suis pas, Ricky.

— Es-tu heureux ?

— Que veux-tu que je te dise ? Certaines personnes ne sont pas douées pour ce genre de chose.

— Gio...

— Ne t'inquiète pas pour moi. Le mariage est dans moins d'une dizaine de jours. Au retour de ta lune de miel, je promets de tout te raconter. Sois patient !

— Tu n'es pas malade, j'espère.

— Je suis sain comme un poisson.

— Tu m'assures qu'à notre retour, tu me diras ce qui te tracasse.

— Promis, juré !

Une fois Riccardo rasséréné, ils déjeunèrent en parlant affaires et de tout et de rien. Une fois au bureau, Giuliano se rendit compte qu'il avait pris inconsciemment une décision définitive. Il parlerait franchement à son meilleur ami au retour de sa lune de miel. Durant le déjeuner, il avait voulu se jeter à l'eau et cracher le morceau, mais sa position de bras droit du marié l'en avait empêché. Ricky risquait de se retrouver sans témoin si les choses dégénéraient, il en était sûr. Être le témoin de mariage, l'un de l'autre, est une promesse faite depuis leur enfance. Une promesse qu'il avait trahie. Il l'avait déjà trahi, il ne pousserait pas les choses plus loin en

gâchant un moment aussi important pour lui et sa fiancée. Une autre décision qui s'était imposée à lui est celle de ne plus résister contre la voix de son cœur, contre le but même de sa vie. Il comprenait aussi qu'il devait, sans l'ombre d'un doute, vendre ses actions, car continuer de collaborer serait impossible après le scandale. À raison, la famille Ravasio le bannirait de l'entreprise et de leurs vies. Hélas, tôt ou tard, un homme doit assumer son destin. Inutile de continuer à se voiler la face.

Il avait été très récalcitrant face à ce qui lui est tombé dessus sans crier gare : l'amour, le bonheur. Pendant deux ans, il avait lutté de toutes ses forces, mais dernièrement, il était à bout. Tout son être lui criait de lui accorder finalement la chance de connaître la béatitude près d'elle. Désormais, il acceptait l'évidence qu'il avait cherché à tout prix à ignorer. Érica est tout pour lui. Sa raison de vivre. Il en était terriblement amoureux. Oui, il ne pouvait plus le nier. En espérant bénéficier encore d'une possibilité avec elle, il se préparait à renoncer à tout pour leur donner l'occasion d'être heureux. Tous les deux n'avaient plus de famille, ils en créeraient une pour eux. Il compta les jours qui le séparaient de sa délivrance. Le mariage se tiendrait dans une semaine, plus les deux autres de la lune de miel, et il connaîtrait son sort. À n'en point douter, il perdrait un ami très cher, mais gagnerait la possibilité de vivre avec la femme qu'il aimait plus que tout au monde.

Un choix très difficile. Mais aussi le seul moyen de faire bouger les choses et d'être heureux.

Avec les idées un peu plus claires, il se concentra sur son travail. Son rendez-vous de dix-sept heures devait déjà être là. Au lieu de demander à sa secrétaire par interphone de le faire rentrer, il décida de le faire lui-même afin de se dégourdir un peu les jambes.

En passant devant le bureau de cette dernière, elle l'informa que Riccardo lui avait laissé un message. Il était sorti d'urgence et s'excusait pour la réunion à laquelle ils devaient participer tous les deux.

— Y a-t-il un problème ?

Cette urgence était forcément liée à Camilla ou aux préparatifs du mariage, se dit-il.

Hélas, la secrétaire le détrompa :

— Il s'agit de son ex-épouse.

Ignare de son trouble, elle lui tendit un journal.

Le cœur de Giuliano manqua un battement, puis se remit aussitôt à battre à la folie. Face à la photo de la femme qui occupait toutes ses pensées, il cligna plus d'une fois des yeux pour bien s'imprégner de ce qui y était écrit.

Une riche héritière jouant à Cendrillon.

Au lieu d'aller vers la délégation avec qui il avait rendez-vous, il repartit dans son bureau où il se concentra sur la lecture du journal. On y décrivait la jeune femme comme une héritière capricieuse qui voulait jouer les cendrillons. Selon eux, elle l'avait fait pour chanter son père qui ne cautionnait plus ses incartades. L'homme d'affaires avait donné une interview en matinée durant une conférence de presse où il brossait un portrait plutôt misérable de sa fille unique. Ce qu'il lisait lui donnait la nausée. Il se sentit mourir en apprenant que des vandales avaient saccagé son appartement. Le fait était de nature criminelle, supposait la police.

Lui avait-on fait du mal ? Où était-elle ? Pauvre chérie !

Ses appels demeurèrent sans réponse. Riccardo et Camilla, sa fiancée non plus, ne décrochèrent pas. Incapable de se calmer, il allait devenir fou s'il n'avait pas de ses nouvelles. Se calmer lui était impossible et son légendaire self-control, un lointain souvenir. Comment, dans un tel état, pouvait-il tenir une réunion d'affaires ? Il s'excusa auprès de la délégation et les informa que l'entreprise avait une urgence à gérer. La réunion serait planifiée pour une date ultérieure.

Il sortit de son bureau sans connaître sa destination. La culpabilité le rongait. Les raisons de son absence chez lui aujourd'hui s'expliquaient maintenant. Pourquoi ne lui avait-elle pas expliqué ce qui se passait

réellement ? Elle l'avait laissé la traiter de capricieuse, la menacer au lieu de s'épancher auprès de lui.

Lui en as-tu seulement donné la possibilité ? lui demanda la voix de sa conscience.

Il secoua la tête en comprenant combien lui aussi avait mal jugé la jeune femme, comme le faisait tout le monde. Le journal dépeignait une Érica aux antipodes de celle qu'il connaissait. Cette personne n'existait qu'aux yeux de ceux qui se limitaient à juger sur les apparences. Elle est la femme la plus courageuse qu'il connaisse. Venant d'un milieu très aisé, elle n'avait pas hésité à aller vivre dans la pauvreté pour ne plus faire de compromis et se soumettre à la volonté d'un père sans affection. Au regard de l'interview que son père avait fait ce matin, il comprenait qu'elle ne lui avait pas tout raconté sur leur dispute.

Sans l'avoir décidé, il se retrouva dans sa rue. Il se dirigea devant le magasin délimité par la rubalise de la police. L'appartement en haut était probablement aussi délimité pour empêcher l'accès aux curieux. Bien sûr, elle n'y était pas. Il pensa à combien elle devait être bouleversée. L'ouverture de cette pâtisserie représentait un nouveau départ pour elle. Il retenta de contacter soit la jeune femme, soit son meilleur ami, mais aucun des deux ne lui répondit. Le fiel de la jalousie commença à monter en lui.

S'il était sûr que son ami n'avait d'yeux que pour sa fiancée, pour Érica, il ne pouvait pas se prononcer. Elle avait prétendu ne rien éprouver pour son ex-mari. Mais...

— Alors, pourquoi, bon Dieu ! est-ce à lui que tu demandes de l'aide en un moment de détresse ? demanda-t-il à une Érica invisible.

Un lent et bruyant soupir lui échappa. Le fait qu'elle ne se soit pas confiée à lui le rendait fou. La passivité lui donnait un sentiment d'impuissance insoutenable. Une petite visite au père de la jeune femme s'imposait.

Quand il arriva, il nota aussitôt l'hypocrisie sur le visage de l'homme. Il le fit assoir dans son salon et lui offrit un whisky de marque. Comme à son

habitude, il cherchait à l'impressionner. Tout en cet homme était ostentatoire et faux. Son hypocrisie le dérangeait, car il savait bien son opinion sur lui. Cet homme le détestait, parce que le père de Riccardo l'avait préféré à lui comme associé, en lui accordant le même pourcentage d'action que son propre fils.

— Que me vaut ta visite, fiston ? commença-t-il.

— Vous n'avez pas honte ?

La franchise était de loin préférable à la duplicité de son interlocuteur.

— Pardon ?

— Je parle d'Érica. Vous savez bien qu'elle n'est pas telle que vous l'avez dépeinte dans cette interview. Vous devriez avoir honte de vous. C'est votre fille, bon sang !

— Que sais-tu de ma fille ? Elle est exactement comme sa mère, pleine de duplicité et...

— Non, ça, c'est vous. Érica est la personne la plus authentique sur cette terre. Arrêtez de la punir pour les erreurs de sa mère. Elle ne mérite pas un père comme vous.

— Jeune homme, je ne te permets pas de m'insulter chez moi. Comme tous les hommes, tu te laisses attendrir par ses simagrées et...

— Ne vous approchez pas d'elle, l'interrompit-il.

— Sinon ?

— J'espère que vous n'aurez jamais à le découvrir.

Giuliano le dévisageait, les yeux noirs de colère telle un abîme. Son regard était menaçant, ce qui obligea son interlocuteur à baisser les yeux. Il était incapable de soutenir leur duel silencieux.

Il sortit de la grande résidence du père d'Érica encore plus conscient de l'idée erronée qu'il s'était fait sur elle. Son instinct de protection se réveilla pleinement. Il se jura qu'il la protégerait de tout, au risque de sa propre vie. La question est de savoir si elle lui donnerait la possibilité. Il en doutait sérieusement. Une chose est sûre, c'est qu'il ferait tout son possible pour reconquérir sa confiance et leur donner une autre chance.

Décidé à affronter la situation et à ne pas rester les bras ballants, il passa quelques appels à certaines de ses relations pour mieux comprendre ce qui se passait. Au terme du dernier, il rentra chez lui en attendant un rappel soit de la jeune femme ou de son ami. Probablement, ce serait celui de son ami qu'il recevrait.

De violents coups à la porte de sa chambre perturbèrent son sommeil. Au début, elle avait pensé à un rêve, car le vacarme lui parvenait de très loin. Mais, les coups devenant de plus en plus forts, elle avait fini par se réveiller. En ouvrant la porte, elle avait trouvé le gérant de l'auberge et Riccardo, son ex-mari.

— Que fais-tu là ? J'ai déjà averti Camilla que...

— Je sais. Habille-toi ! On part d'ici, lança Riccardo au bord de l'agitation.

— Pourquoi ? Je ne comprends pas. Tout va bien, Ricky ?

— C'est à moi de te poser cette question. Vite ! Dépêche-toi ! Une cohorte de journalistes campe devant l'auberge, bientôt, ils ne seront plus contrôlables.

— Des journalistes ? De quoi parles-tu ?

— Partons d’abord. Je t’expliquerai tout en route.

Paniquée, elle se dirigea vers la douche où elle mit sa robe encore humide. Elle empoigna son sac à main et ils sortirent par l’arrière. Un véhicule les attendait, mais deux photographes réussirent à les intercepter. Riccardo la protégea de ses larges épaules sous lesquelles elle se recroquevilla telle une enfant apeurée. À dire vrai, elle était désorientée et ne saisissait pas ce qui se passait réellement. Dans la voiture, il lui indiqua un journal qu’elle prit. Son visage en gros plan et le titre associé l’obligèrent à le déposer sans le lire. Maintenant, tout était clair. Quelqu’un avait vendu la mèche aux médias. Voilà pourquoi tout ce monde s’agglutinait devant l’auberge. Si Riccardo n’était pas intervenu, elle s’en serait probablement rendu compte trop tard. Aurait-elle su faire face à toute cette émeute ? Elle en doutait sérieusement. L’évidence de sa solitude lui fit couler des larmes. Elle n’avait personne pour prendre soin d’elle.

Depuis hier, elle avait évité de laisser libre cours à une idée qui rôdait dans sa tête. C’était peut-être la bonne solution. Qui sait ?

Il venait de raccrocher après avoir finalement pu parler avec Riccardo. Ce dernier, très inquiet pour la jeune femme, lui avait fait un compte rendu détaillé de tout ce qui se passait. Incapable de cacher sa préoccupation, il l’avait assommé de questions. Cet intérêt démesuré pour la personne d’Érica avait fait mouche auprès de son ami, mais il avait fait semblant d’être décontracté. Quand il avait confessé à son ami sa confrontation avec le père de la jeune femme, Riccardo avait marqué une longue pause avant de continuer de parler.

— Comment a-t-il réagi ?

— Comme tu peux l’imaginer, il a craché son venin.

— Je vois. Mais, tu es conscient que c’est une vipère prête à l’attaque.

— Oui, je le sais.

— Pourquoi l’as-tu fait alors, Gio ?

— J’ai... Je ne supporte pas qu’elle... ce genre d’injustice.

— Tu sais que l’affronter ainsi pourra nous causer des problèmes ?

— C’est inadmissible qu’il abandonne sa propre fille à la merci de ces vautours.

Un silence assez lourd fit écho à ses paroles. Il se racla la gorge avant d’ajouter :

— S’il est incapable de la protéger, il faut bien que quelqu’un le fasse, non ?

— Voudrais-tu être cette personne ?

La question de Riccardo était chargée de sous-entendus qui ne lui échappèrent pas. Heureusement, il n’insista pas sur le sujet face à son mutisme.

Riccardo suspectait-il quelque chose ? Probablement. De toute façon, il avait décidé de tout lui avouer. Ce n’était pas le bon timing, mais la situation de la jeune femme avait changé la donne. Avec beaucoup d’efforts, il s’intima à la patience pour ne pas précipiter les choses. Évitions de vendre complètement la mèche. Il hésitait à lui demander où elle se trouvait. Après un peu de temps, ce fut son ami qui soulagea sa curiosité.

— Elle... est dans mon appartement à Città Alta. C’est plus sûr qu’une chambre d’auberge.

— Oui, bien sûr ! répondit-il en bénissant son ami du plus profond de son cœur. Il aurait voulu exulter de soulagement, mais se contenta de sourire pour la joie que lui procurait cette importante information.

Son interlocuteur continua :

— J’ignorais qu’elle ne vivait plus chez son père. Tu imagines Érica vivre dans un tel quartier et dans de telles conditions ? Sa voix trahissait toute son incrédulité. Elle m’a tout expliqué et je reste admiratif face à sa résilience et son courage, continua-t-il. C’est une fille incroyable !

— Oui. Elle l’est.

Giuliano ne put s’empêcher d’acquiescer à ses propos. Quand il pensait à Érica, les paroles lui manquaient souvent. Elle est si différente de toutes ses anciennes conquêtes. Tout ce qu’il imaginait sur les femmes s’effondrait à son contact.

— Si je l’avais su, je n’aurais pas permis qu’elle soit réduite à vivre ainsi, avoua Riccardo.

Le remords l’étouffa encore plus en écoutant son ami. Oui, il n’était pas fier de lui. Sans doute, il aurait dû affronter la situation d’une autre façon. En outre, il crierait de toute évidence au scandale, le jour où il découvrirait la vérité. Il savait aussi que la jeune femme n’aurait pas accepté une telle aide. Une nuit, elle lui avait juré de vouloir réussir de ses propres forces, non seulement pour le prouver à son père, mais encore pour se prouver à elle-même qu’elle en était capable. Sur le moment, il avait respecté ses raisons. Mais, aujourd’hui, à l’idée qu’elle aurait pu être agressée cette nuit-là, il avait des sueurs froides et regrettait amèrement son manque de persistance pour la convaincre.

Bien qu’ayant très peu d’appétit, elle se surprit à apprécier le repas. Riccardo avait beaucoup insisté pour qu’elle se nourrisse.

— Tu as besoin de prendre des forces, avait-il insisté pour qu’elle le fasse.

En effet, elle devait être en forme pour affronter la suite des événements sans flancher. Sa sollicitude la touchait tellement qu'elle lui obéit sans trop se faire prier. Comme on dit, l'appétit vient en mangeant. Les premières bouchées lui confirmèrent tout de suite qu'elle était affamée. Le diner commandé par ses amis était succulent. Elle le remercia intérieurement pour son insistance. Dans cet appartement, elle se sentait assez tranquille et protégée. Située à Città Alta, une forteresse pour les personnes fortunées de la ville l'abritait des yeux indiscrets. Aucun journaliste n'y aurait accès. Elle décida d'aller prendre un peu d'air sur le balcon. À peine voulut-elle s'y rendre qu'elle entendit la sonnette. C'est probablement Riccardo de retour pour s'assurer que tout allait bien et surtout qu'elle avait bel et bien mangé. Elle sourit en se disant qu'au moins une personne se préoccupait de son sort. Quelle fierté pour elle, d'avoir pu instaurer une relation franche et saine avec son ex-époux ! Bien que leur union se soit soldée par un divorce, l'estime et l'amitié qu'ils portaient l'un pour l'autre étaient bien sincères. Elle fit une moue en pensant qu'à la place de Riccardo, elle aurait préféré que ce soit cet autre homme. Sa seule présence lui aurait donné le plus grand réconfort. Au lieu de cela, il lui avait lancé des propos et des accusations sordides.

En lorgnant par le judas, elle reçut comme un uppercut en plein estomac. C'était Giuliano qui s'impatiait derrière la porte. L'avait-elle fait se matérialiser par la force de sa pensée ? Non. Bien sûr que non. Elle lorgna mieux pour s'assurer que ce n'était pas Riccardo qu'elle avait pris pour Giuliano. Comment osait-il se présenter ici ? Elle comprit que son ami l'avait sûrement informé de la situation. Que venait-il faire à une heure pareille après son comportement du matin ? Quel culot !

— Érica, je sais que tu es là. J'ai entendu tes pas. Ouvre, s'il te plait !

— Il est tard. Riccardo est déjà parti, lança-t-elle, la gorge sèche au cas où il serait là pour son ami.

— Je sais. Ouvre cette...

— Que veux-tu ? l'interrompit-elle.

— Je veux... te voir, s'il te plait, ouvre-moi !

— Non. Va-t'en !

Les larmes remplirent ses yeux. Confuse, elle n'entendait pas qu'il soit si machiavélique en soufflant le chaud et le froid en même temps. Hier à peine, il l'avait rejetée en lui faisant comprendre qu'il n'éprouvait rien pour elle. Sans détour, il lui avait confirmé qu'il se moquait complètement d'elle et de ses sentiments. Ce devait forcément être son meilleur ami qui lui avait dit de passer ou encore, il avait pitié d'elle. Puisque, sa présence l'insupportait, elle l'exemptait de sa corvée. Elle désirait son amour, pas sa pitié. Elle n'en voulait de personne, d'ailleurs.

— Érica, je t'en prie !

L'inquiétude dans sa supplication la sortit de ses pensées. Elle était prête à ouvrir la porte, mais elle s'arrêta, la main au niveau de la serrure. Sa faiblesse la révolta. Elle avait une dignité à faire respecter.

— Je n'ai pas besoin de sa pitié, lança-t-elle.

— S'il te plaît ! je souhaite juste...

— Laisse-moi tranquille, tu m'entends ? Je ne veux plus jamais te voir. Je te hais !

C'est en colère qu'elle avait presque hurlé ces mots. Puis, elle avait couru dans la chambre en se jetant sur le lit avant d'éclater en sanglots. Son chagrin avait grand besoin de s'exprimer.

— Je ne veux pas de sa pitié, se répéta-t-elle.

Les larmes avaient coulé copieusement sur le coussin jusqu'à ce que, lasse, elle sombre dans l'oubli.

Ce fut d'humeur maussade qu'il arriva au bureau après une autre nuit blanche. Il y était depuis à peine une heure, qu'il avait déjà pris trois tasses de café. La concentration et la lucidité l'avaient abandonné, à leur place l'anxiété et l'agitation régnaient en maîtres. Pour la première fois de sa vie, il avait réellement peur. L'angoisse d'avoir ruiné de ses propres mains toutes possibilités d'être avec la femme qu'il aimait le rongait. À l'inquiétude et la peur s'ajoutait le remords. Il s'en voulait énormément de l'avoir repoussée le soir où elle lui avait demandé de leur donner une chance. Qu'il se sentait misérable pour son détachement !

Hier, la souffrance dans sa voix ne lui avait pas échappé, quoique séparés par la porte. Pour l'éloigner, il avait suscité sa haine, maintenant que c'était chose faite, il n'était en aucun cas fier de lui. Au contraire, il se sentait dans une prison qu'il avait façonnée de ses propres mains. Son bureau ressemblait à une cage dans laquelle, il étouffait minute après minute. À dire vrai, c'est depuis la veille qu'il manquait d'air dans les poumons. Cette sensation l'habitait depuis la lecture du torchon de calomnies sur elle. Après sa conversation téléphonique avec Riccardo, il avait cru trouver du soulagement en la voyant finalement. L'accueil que la jeune femme lui avait réservé n'avait fait que resserrer l'étau autour de sa cage thoracique. Donc, ce sentiment d'étouffement n'était pas dû à l'espace de son bureau. Concrètement, il mourait de ne pas la serrer dans ses bras pour la consoler.

Il prit son cellulaire et composa le numéro. Il hésita avant de lancer l'appel comme il l'avait déjà fait plusieurs fois depuis l'aube. Déterminé, il alla jusqu'au bout. Il retint sa respiration en attendant le son de sa voix. La troisième sonnerie lui fit comprendre qu'elle ne le ferait pas. Quand enclencha le répondeur, il laissa un message :

Érica, je sais que tu ne veux plus me voir. Je te comprends. Mais, il faut vraiment que je te parle, s'il te plait.

Tout en étudiant ses dossiers, il continua de vérifier son téléphone pour voir si elle l'avait rappelé ou lui avait répondu par message. Après deux heures, il comprit enfin pourquoi l'humain associe le travail à l'effort, il était à bout. Il demanda un autre café à sa secrétaire qui ne dit rien, mais son expression trahissait bien sa perplexité. Elle avait du mal à reconnaître son supérieur.

J'ai moi-même du mal à me reconnaître, pensa-t-il.

OceanofPDF.com

XVI

Érica sortit du commissariat accompagné de Riccardo et de Camilla. Les deux, en effet, avaient été fantastiques avec elle durant cette période très difficile pour elle. Alors qu'ils étaient en plein préparatif de mariage, ils s'efforçaient de la soutenir de leur mieux. Pour commencer, ils avaient mis leur appartement en ville à sa complète disposition. Si de la part de son ex-mari, elle pouvait s'y attendre, la sollicitude de sa fiancée, cependant, la surprenait. Camilla est si douce et compréhensive avec elle. En fait, elle reconnaissait que le comportement de la jeune fiancée était forcément dû à la confiance qu'elle portait à son homme. Leurs sentiments étaient solides et elle n'en doutait pas un instant.

Comme chaque fois qu'elle pensait au rejet de la part de l'homme dont elle était éperdument amoureuse, son cœur se vrilla de tristesse. Elle devait être forte. Bientôt, le cauchemar serait derrière elle. Une nouvelle vie était possible pour elle aussi, grâce à l'aide de ses amis. Elle était plus que déterminée à tourner la page. Ce qu'elle venait d'apprendre au commissariat la confortait encore plus dans sa décision.

Quand Riccardo l'avait appelée en lui disant qu'il détenait des informations très importantes sur le vandalisme dont elle avait été victime, elle n'imaginait pas que ce serait un tel désastre.

Dans le salon de l'appartement qu'elle occupait temporairement, il lui avait tout raconté alors que son amie Camilla l'enlaçait par l'épaule pour la soutenir.

— Je suis vraiment désolé, Érica. Ce que je viens d'apprendre va forcément te faire souffrir. Mais, tu dois savoir la vérité, avait commencé Riccardo.

— Qu'est-ce qui se passe ? S'il te plait... dis-moi tout !

La mine du couple l'avait mise en agitation, car elle ne savait pas du tout à quoi s'attendre. Le couple échangea une grimace qui ne passa pas inaperçue. Elle avait bien compris qu'ils venaient de se lancer une sorte d'accord tacite. Camilla prit sa main dans la sienne et la serra fortement.

— Je vous en prie, dites-moi !

— Grâce à un détective privé, nous maîtrisons maintenant l'identité de ceux qui ont saccagé ton appartement, commença-t-il en se raclant la gorge.

— C'est une bonne chose, non ?

Elle appréhendait de découvrir les noms et les visages de ces personnes qui lui avaient causé un si grand tort. Ils lui auraient sans doute fait aussi du mal physiquement si elle avait été présente, cette nuit-là.

— Mais, ce n'est pas tout.

Le regard et la posture de Riccardo étaient imprégnés de tension. La nouvelle serait une bombe, pressentit-elle. En fait, son drame n'avait pas encore atteint son paroxysme.

— Alors ? demanda-t-elle en le suppliant des yeux pour qu'il écourte sa souffrance et son impatience. Elle était à bout.

— Les deux vandales...

Il suspendit sa phrase et s'approcha d'elle.

— Oui ? s'impatientait-elle.

— Ces criminels étaient mandatés par...

— Par qui et pourquoi ?

Ses amis gardèrent le silence alors qu'elle s'agitait de plus en plus.

— Qui a bien pu missionner ces personnes ? Je... ne comprends pas. Je pensais que c'étaient des voleurs.

Curieusement, ni Riccardo ni Camilla ne soutinrent son regard. Pourquoi à l'improviste étaient-ils si hésitants ? Sans doute, elle connaissait le mandant s'ils réagissaient de cette façon. Elle parcourut mentalement les noms des gens qu'elle fréquentait, elle ne trouvait personne qui puisse lui en vouloir au point de mandater un acte aussi criminel. Tous ses proches – qu'elle ne fréquentait d'ailleurs plus – ne savaient même pas où elle habitait maintenant. Ces derniers ne se souvenaient sans doute plus de son nom, jurerait-elle. La seule personne qui connaissait son domicile, au moment des faits, c'est Giuliano. Ce soir-là, il était avec elle – en train de l'humilier de la pire des manières – dans sa villa. En outre, jamais, il ne lui ferait de mal physiquement. Il a la réputation d'être un homme dur, mais c'est une personne droite avec de grandes valeurs. Même si depuis quelques jours, elle ne répondait à aucun de ses nombreux appels et messages, elle l'admirait beaucoup. Au-delà de ses apparences de bad boy, il possédait un grand cœur. Son amitié et sa loyauté envers Riccardo, sa famille, et même la relation qu'il entretenait avec sa gouvernante, en témoignaient. Par-dessus tout, il n'avait aucune raison de lui faire ça. Alors qui cela pouvait-il bien être ?

— ... tu dois être très forte, Érica. Je comprends que...

— Qui ? hurla-t-elle au bord des larmes.

Elle était au bord de l'hystérie. La frustration se mêlait à un mauvais pressentiment. Les paroles de Riccardo lui parvinrent comme de loin.

— Ton père.

D'abord, une confusion totale la gagna. Ce ne pouvait pas être vrai !

Ses jambes cédèrent et elle glissa doucement, comme au ralenti, contre le dossier du fauteuil où elle était debout avec Camilla. Cette dernière s'accroupit près d'elle et l'embrassa très fort. Elle demanda à son fiancé de lui prendre un verre d'eau. Le corps de son amie serrait le sien, mais elle ne sentait pas réellement ce contact. Tout à coup, elle se sentait comme si elle s'était vidée de toute énergie. Cet état de torpeur lui donnait une sensation bizarre. Sa tête pesait une tonne. Les larmes qui l'avaient menacée, à peine quelques instants, s'étaient totalement retirées de ses yeux. Bien qu'elle ait

terriblement mal, elle était incapable de verser la moindre larme. Qu'elle aurait bien voulu le faire pour se libérer ! Sa souffrance devait être trop forte, au point où la réponse habituelle — celle de pleurer — n'était plus suffisante.

— Je suis vraiment désolée ! lui soufflait Camilla. Elle le répétait tout en lui caressant les cheveux.

Riccardo revint avec le verre d'eau qu'il lui tendit. Elle le fixa pendant un instant avant de le prendre. Elle le suppliait du regard de démentir ses propos. C'est à coup sûr une erreur. Dans les yeux de son ex-mari — qui était maintenant un repère —, elle ne put lire qu'une sincère compassion. Son amie lui enleva le verre qui tremblait dans sa main.

La suite des événements n'était qu'un brouillard dans sa tête. Certainement, Riccardo et sa fiancée avaient pris les choses en main. Ils l'avaient accompagnée au poste de police pour faire une déposition. L'enquête était encore en cours, lui avait-on dit. Par la même occasion, elle avait découvert que c'était l'agent qui avait fait son procès-verbal, la nuit du saccage, qui avait vendu le scoop à la presse. Le maréchal lui avait fait des excuses pour le mauvais comportement de son agent avant de l'informer qu'il recevrait une punition adéquate. Comme un zombi, elle était sortie du poste. Ses amis l'avaient raccompagnée après qu'elle déclina leur invitation à dîner chez eux. Camilla lui avait déconseillé de se cloîtrer dans la solitude.

— Ne te renferme pas sur toi-même. Tu ne devrais pas être seule.

— Tu as raison, ma chérie, mais j'ai tant besoin de sommeil.

— S'il te plait, promets-moi d'appeler si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas. D'accord ?

— Je t'appellerai, promit-elle pour rassurer Camilla qui se souciait beaucoup d'elle.

— Promis ?

— Juré ! dit-elle en mettant la main droite sur le cœur.

Son amie, rassurée, l'embrassa fortement tandis que Riccardo lui tapotait l'épaule.

— Merci infiniment ! Je serais perdue sans vous.

Une fois rentrée dans l'appartement, elle s'assit contre la porte fermée, incapable de marcher jusque dans la chambre. Le silence de la pièce accentua son sentiment de solitude. La vibration de son téléphone la fit sortir de ses pensées et de sa torpeur. Elle raccrocha et l'éteignit en reconnaissant le numéro.

Ce qu'elle était déterminée à lui faire comprendre, c'est qu'elle n'avait pas besoin de sa pitié. Il avait dit ne plus la désirer, elle devait lui prouver qu'elle aussi pouvait se passer de lui. Elle ne parvenait plus à pleurer ; c'était le signe qu'elle devait passer à autre chose plutôt que de se morfondre sur son sort. Un changement s'imposait.

Une fois, elle avait lu que chaque expérience de la vie, bonne ou mauvaise, pouvait nous propulser vers le haut si l'on savait l'exploiter. Sur le moment, elle n'avait pas partagé cette philosophie de vie. Aujourd'hui, elle se rendait compte que voir les choses de cette façon pouvait aider à tirer le bon côté des situations et garder son optimisme.

Elle avait pris une décision que ses amis avaient jugée radicale, mais qu'ils respectaient à la fin et ils l'assuraient de leur soutien.

Elle avait décidé de tourner la page, mais les questions continuaient de bourdonner dans sa tête. Comment un père pouvait-il en vouloir autant à sa propre fille ? Comment avait-il pu tomber aussi bas ? Personne ne méritait une telle haine de la part de son propre géniteur. Pourquoi personne ne pouvait-il l'aimer ? Bien que le geste de son père lui brise le cœur, elle ne lui en voulait pas. Ce qui était arrivé était aussi sa faute. Elle payait pour s'être imposée dans sa vie. Si seulement elle ne l'avait pas obligé à supporter sa présence, ce ne serait pas arrivé. Depuis le départ de sa mère, alors qu'elle n'était qu'une enfant, elle savait qu'elle n'était qu'un boulet au pied de son géniteur. À dix-huit ans, elle aurait pu partir vivre loin de lui.

Elle en avait eu l'occasion en gagnant un concours de jeunes pâtissiers. Mais, l'amour filial l'avait ramenée auprès de lui. Affamée des attentions et de l'affection de son père, elle avait tout fait pour lui plaire. À vingt-deux ans, au lieu de prendre finalement sa vie en main, elle avait accepté un mariage de convenance pour garantir les intérêts de papa. Elle était si sûre de le rendre enfin fier, et ainsi de mériter son affection. Hélas, son sacrifice n'avait en aucun cas changé ses sentiments. Le comble, c'est que même l'échec de son mariage ne l'avait pas empêchée de repartir quémander ses attentions. Toute sa vie, il l'avait renié d'une manière ou d'une autre.

Heureusement, elle avait finalement vu la réalité en face. Il l'avait chassé en pleine nuit, en lui lançant les vérités qu'elle ne voulait pas accepter.

Tu m'aurais bien servi si tu avais été un garçon. Tu es une fille... Exactement comme ta mère, tu es inutile. Je ne veux plus te voir. Sors de ma vie ! Je n'ai rien à faire d'une fille comme toi. Tu es incapable de retenir un homme ou de lui faire un bébé. Comment puis-je compter sur toi ? Disparais, Érica !

Ses paroles résonnaient encore dans sa tête comme si c'était hier. Voilà pourquoi elle se faisait la promesse de ne plus jamais s'imposer dans la vie d'une personne. Son intense désir de l'amour paternel, elle l'avait transposé sur Giuliano. Un homme qui ne voulait pas d'elle, il avait été clair. Mais, le cœur étant traître, il l'avait poussée à oublier la dure leçon qu'elle avait tirée de sa relation paternelle. Elle ferma les yeux comme pour effacer la scène de ce soir-là.

Endormie dans son salon, elle l'avait attendu pour lui proposer une liaison. Désespérée, elle était prête à accepter une aventure de brève durée, tellement navrée de ne plus pouvoir le fréquenter.

Aujourd'hui, forte de la détermination à tourner irrévocablement la page, elle avait une fois de plus refusé son appel. Elle avait tant envie de sentir la chaleur de son corps viril, de pleurer sur ses épaules solides. C'est pourquoi elle craignait sa réaction si elle entendait sa voix ou le voyait. Elle envisageait l'expatriation pour se construire une autre vie dans un pays lointain.

— Plus jamais je ne forcerai une personne à m’aimer ni à me faire une place dans sa vie. C’est la voie suprême pour se faire du mal, murmura-t-elle amèrement dans le silence de l’appartement. Plus jamais je ne ferai ça, répéta-t-elle.

Plus que deux jours, et elle serait loin de toute tentation. En effet, elle avait décidé de partir sitôt le mariage de Riccardo et de Camilla célébré. Si cela ne dépendait que d’elle, elle serait partie dès la sortie du poste de police. Leur bienveillance l’obligeait à puiser dans ses réserves de patience.

Il est le témoin du marié. Il fallait qu’il s’efforce de donner le change. Apparemment, il n’était pas si doué, car le père du futur marié venait de lui demander plus d’une fois si tout allait bien. Le mariage était pour le lendemain. Ils étaient tous là pour les répétitions de la cérémonie. Érica qui, au début, avait-il compris, était demoiselle d’honneur était absente. Après deux heures pendant lesquelles il avait guetté le moindre mouvement du côté de l’entrée pour la voir venir, il avait le torticolis. La répétition tendait vers la fin, elle ne viendrait pas. La raison de sa désertion était claire. Elle ne voulait pas le rencontrer. Allait-elle aussi désertir au mariage ? Au comble de la frustration, il fit une chose impensable. Au risque de se faire démasquer.

— Érica ne devait-elle pas être la demoiselle d’honneur ?

Il s’exprimait avec une désinvolture qu’il était très loin d’éprouver.

— Elle ne pourra pas être là.

Le futur marié, probablement pris par l’émotion et par toute la situation, lui avait donné cette réponse laconique sans aucune autre explication. Une

question brulait ses lèvres. Pour une fois, il décida d'ignorer les possibles conséquences.

— Pourquoi ?

Il en avait assez de ne pas recevoir de ses nouvelles. S'il n'étanchait sa curiosité pour calmer sa préoccupation, il allait exploser.

— Pardon ? lui demanda son ami perplexe.

— Pourquoi n'est-elle pas venue ?

— Elle traverse un moment très difficile, lui répondit Riccardo après un bref silence.

Il n'ajouta rien d'autre, car sa fiancée s'était approchée d'eux. Giuliano vit son ami s'éloigner avec celle qui dans moins de vingt-quatre heures serait sa femme. Même de loin, on remarquait leur complicité. Une entente palpable. La fascination de Camilla pour son fiancé le touchait. Érica aussi le regardait avec cette même fascination mêlée d'admiration. Plusieurs fois, il l'avait surprise en train de le contempler avec cet air rêveur. Le soir de leur dernière rencontre, elle l'avait enlacé avec un regard similaire, additionné d'un sourire renversant. Il devait trouver le moyen de lui parler. Absolument.

La cérémonie durait trop, alors qu'il aurait aimé s'éclipser pour aller à Città Alta, l'obliger à l'écouter, mais le père de Riccardo lui avait dit qu'il devait lui parler. Voilà pourquoi il se tenait encore dans un coin avec un énième verre de brandy à la main en train d'attendre le vieil homme.

Alors qu'il était concentré à cogiter des plans pour pouvoir parvenir à contacter la jeune femme, Teo lui tapota l'épaule en lui disant :

— On prend ta voiture ou la mienne ?

— Où allons-nous ?

— Où tu veux. Pourvu que l'on ait la tranquillité de discuter, lui dit-il, avec un clin d'œil.

— Prenons la mienne.

Il comprit qu'il cherchait le moyen de minimiser son air grave. L'homme qu'il considérait comme un père semblait inquiet alors qu'il devait être très content. Le lendemain, son fils unique se marierait. Par-dessus tout, Riccardo et Camilla formaient un couple amoureux et heureux. Durant la cérémonie d'essai, Téo paraissait pourtant heureux. Qu'est-ce qui avait bien pu changer son humeur ? Ils sortirent du jardin où l'on célébrerait le mariage.

Probablement, il se préoccupait de son bébé, l'entreprise familiale. La semaine passée, il avait souligné *la distraction de Riccardo*. Ils se dirigèrent au siège de Ravasio Group.

Les locaux étaient déserts à cette heure. Il le conduisit droit dans son bureau. Le vieil homme lui demanda de s'asseoir et lui offrit un verre comme si c'était son bureau et non de celui de Giuliano. Teo cherchait à le mettre à l'aise. Apparemment, la question devait être plutôt grave, pensa-t-il.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en avalant une gorgée de whisky.

— C'est à toi de me le dire, fiston.

Giuliano but une autre gorgée en espérant prendre un peu de temps avant de répondre à l'homme qu'il considérait comme son second père. La profondeur et l'intensité de son regard lui conféraient un air mystérieux qu'il ne reconnut pas.

— Je t'ai observé durant toute la soirée et je pense que Riccardo a raison. Tu rencontres des difficultés qui te tracassent. Te connaissant, je sais que tu ne te laisses pas prendre la tête pour rien. Ce problème, il est bien sérieux, n'est-ce pas ? Donc, ne me dis surtout pas que tout va bien, conclut le vieil homme.

— En effet, j'ai un énorme problème.

— Je t'écoute.

Teo le fixait intensément comme s'il voulait sonder son âme. Sur le coup, Giuliano se sentait comme un animal traqué, qui n'avait plus aucune issue face à un autre animal plus féroce. Il le fixa droit dans les yeux pour soupeser sa détermination. Il lut une inquiétude paternelle et la farouche résolution d'une personne prête à ne pas céder tant qu'elle n'aurait pas eu gain de cause.

Le silence tomba dans le bureau. Aucun des deux ne parlait. Ils se jaugeaient juste des yeux. Ce fut le plus jeune qui baissa les yeux sur le verre qu'il remua avant de l'avalier d'un trait. Il fit une grimace en réponse à la brûlure du breuvage.

— Giuliano...

— Il s'agit d'Érica.

Voilà ! c'était dit. Il voulait savoir ce qui se passait, ce qui le tracassait ou plutôt ce qui l'obsédait ? Il avait maintenant la réponse. Son cœur battait la chamade, mais curieusement, il se sentit libéré d'un poids qui le dérangeait depuis trop longtemps. Le rythme effréné des battements de son cœur augmenta encore plus dans l'attente de la foudre qui allait sans doute s'abattre sur lui. Mais, il était prêt à recevoir n'importe quelle punition si le résultat est de pouvoir vivre ses sentiments à la lumière du jour. Ils n'allaient peut-être pas lui donner leur bénédiction, mais le père et le fils vit le véritable amour, ils pourraient le comprendre.

Giuliano se rendit compte que le vieil homme demeurait silencieux. N'avait-il pas entendu sa confession ? Téo continuait à le scruter en arquant les sourcils. Pour la première fois de sa vie, il se sentait embarrassé et ne savait pas comment continuer cette conversation. Il aurait su réagir si son interlocuteur avait eu une réaction scandalisée ou indignée. Là, ce silence le déstabilisait grandement.

Après avoir croisé et décroisé ses jambes, le vieil homme déclara :

— Érica !

Le ton de sa voix trahissait tout son étonnement.

— Oui.

— Peux-tu me dire quel est le problème... ?

— Je suis fou amoureux d'elle, cracha-t-il sans lui laisser le temps de finir sa question.

— Tu en es sûr ?

— Sûr et certain, répondit-il sans ciller.

Incapable de rester assis, il se leva de son fauteuil, prêt au pire. Tourné vers la fenêtre, il feignit de contempler le merveilleux tableau qu'offrait la ville illuminée pour ne pas lire le dégoût, la déception et la trahison dans son regard.

— Puisque tu en es si certain, où est donc l'ennui, mon garçon ?

Il avait envie de rire. Sérieux ? C'est une blague ! Il ne voyait vraiment pas ce qui clochait dans cette situation ? Lui, Giuliano, est amoureux de l'ex-femme de son meilleur ami, et il lui demande où est le problème ? Sans doute, c'est une blague.

— Tu sais bien les implications d'une telle relation.

— J'ai du mal à te suivre. À quoi fais-tu allusion ?

— Je te parle du scandale que causerait une histoire comme la nôtre.

— Ah bon ? En quoi est-ce une relation défendue ?

— Elle a été mariée à Riccardo, ce qui la rend intouchable pour moi. À mes yeux, il est comme un frère, tu ne peux imaginer mes efforts pour éviter que cela n'arrive. Hélas, il y a quelques semaines, j'ai succombé.

— Pourquoi l'as-tu fait alors ?

— C'était... c'est plus fort que moi. J'ai résisté de toutes mes forces, mais à un certain moment, les choses m'ont complètement échappé.

— Excuse-moi de te le dire, fiston, mais je ne vois toujours pas où est le problème. Ce n'est pas comme si vous aviez un lien de sang.

— Dois-je te rappeler que c'est l'ex-épouse de Riccardo ?

Le vieil homme rit avant de rétorquer :

— Tu as bien dit l'ex-épouse et non l'épouse de Riccardo. Si j'ai toujours bonne mémoire, ce même Riccardo est actuellement heureux et se mariera demain avec la femme de sa vie. Pourquoi Érica ne pourrait-elle pas, elle aussi, refaire sa vie ? Nous avons commis une grosse erreur de jugement envers Camilla et Riccardo, je t'en prie, Gio ne commet pas la même bêtise.

Incroyable. Il avait du mal à en croire ses oreilles. Était-il vraiment en train de lui dire que cette union ne leur créerait pas de problèmes ?

— Tu veux dire que cela ne te dérangerait pas si je me liais à elle ?

— Absolument pas, mon garçon ! Pourvu qu'elle te rende heureux au moins la moitié de ce qu'a fait ma tendre épouse durant toutes ces années de vie commune.

Il avait l'impression que le vieil homme ne maîtrisait pas la gravité de la situation.

— As-tu pensé au scandale qu'une telle union créerait auprès de nos investisseurs et même dans la société ? Pense à la honte de Riccardo. J'imagine déjà les gros titres sur les potins. Je ne veux pas vous faire subir tout ça.

— Je vais te dire quel est ton vrai problème. En fait, ce sont tes *supposés* sentiments qui ne sont pas assez forts. Parce que s'ils l'étaient vraiment, crois-moi, pas une seconde, tu envisagerais de renoncer à elle, déclara Teo tout en le fixant comme s'il était le plus stupide des mortels.

— Je n'ai jamais éprouvé quelque chose de telle avec quelqu'un d'autre.

Le patriarche se leva de son fauteuil. Arrivé à sa hauteur, il lui arrangea le col de sa veste en affirmant :

— Ce n'est pas moi que tu dois convaincre, mais toi-même. Une fois que tu auras les idées claires, agis en conséquence.

Silencieux, il le fixa longuement avant de lui tirer la joue comme il le faisait quand Riccardo et lui étaient encore enfants.

— Tu es exactement comme ton père, un ami fidèle. Ta loyauté est telle que tu renonces à ton propre bonheur au nom de l'amitié fraternelle qui te lie à Riccardo. Il serait fier de toi et je le suis aussi. Je t'aime bien, fiston.

Le discours avait été prononcé d'une voix solennelle qui lui rappela celle de son défunt père. L'émotion le gagna à l'idée que son père l'aurait compris sans le juger, comme le faisait Teo.

— Tant de fois, durant ces deux dernières années, j'ai voulu qu'il soit là pour me guider.

— Je vais te dire ce qu'il t'aurait dit, s'il avait été là. Suis ton cœur ! Peu importe le choix que tu feras, sache que je serai toujours avec toi. Nous ne t'abandonnerons jamais. Nous sommes une famille, Gio. Te souviens-tu encore de ce que fait une famille ?

Il attendait sa réponse. Comme un petit garçon devant son père, il répéta la leçon qu'on lui avait enseignée dans son enfance.

— Elle se serre les coudes, répondit-il.

— Bien ! Sommes-nous ta famille ?

— Oui.

— Tu en es sûr, Gio ?

— Bien sûr ! Je ne...

— Alors, ne l'oublie pas. Quoi qu'il arrive, nous ferons notre devoir.

Il lui donna une tape sur l'épaule avant de se diriger vers la sortie. La porte s'ouvrit sur un Riccardo au visage inquiet. Il les interrogea tous les

deux du regard. Cependant, les deux hommes gardèrent le silence. Si l'expression du père était espiègle, celle de Giuliano était gênée devant son meilleur ami.

— Alors, quelqu'un veut bien me dire ce qui se passe ?

— Ce n'est rien de grave, lui dit son père. Il est tout simplement amoureux et un tantinet stupide. Je crois qu'il a compris et va très vite remédier à la situation, finit-il en direction de Giuliano qui n'avait pas du tout bougé.

— Quoi ? Gio est amoureux ? s'exclama Riccardo en rentrant complètement dans le bureau. Il lui donna plusieurs tapes sur l'épaule avant de demander : qui est cette sainte ?

— Oui, tu as raison, Ricky, c'est vraiment une sainte si elle a su conquérir ce bourreau des cœurs et de travail. Je commençais à perdre espoir, plaisanta-t-il. Bon ! Mes garçons, je dois vous laisser maintenant. Ma tendre épouse doit s'inquiéter.

La porte du bureau ne se referma pas que Riccardo revint à la charge. Si la première confrontation avait été un succès au-delà de ses attentes, il ne pouvait pas souhaiter la même chose.

— Alors qui est-elle ? Où l'as-tu rencontrée ?

— J'espère que tu ne vas pas me haïr quand tu sauras de qui il s'agit.

— Mais arrête tes bêtises. Pourquoi devrais-je le faire ? Je suis heureux pour...

— C'est Érica... ton ex-femme.

C'est mieux de le préciser, jugea-t-il, pour écarter la moindre confusion.

Riccardo le dévisagea longuement tandis qu'il se préparait à recevoir son courroux. Il ne pouvait pas s'attendre à ce qu'il le prenne avec philosophie comme l'avait fait son père. Son orgueil et sa réputation sont en cause dans

cette affaire. On ne pouvait pas s'attendre à la même réaction que son père. Et, il le comprenait.

— C'est donc toi l'imbécile qui lui a brisé le cœur ?

— Je ne voulais pas lui faire du mal. J'ai dû agir ainsi. J'ai mes raisons, que tu peux très bien imaginer.

Il s'apprêtait à faire son mea-culpa quand Riccardo lança :

— Je te briserais le cou volontiers si tu n'avais pas été mon frère.

Hein ! Il avait du mal à le suivre. Est-ce tout ce qu'il trouvait à dire ? Celui qu'il appelait son frère était amoureux de son ex-femme, tout ce qu'il trouvait à dire ce sont des banalités de ce genre ? Incroyable ! Riccardo le fixait, moqueur, un large sourire aux lèvres, comme s'il venait d'obtenir la plus belle nouvelle de sa vie.

— Donc, tu ne te sens pas trahi ?

— Par rapport à quoi ?

— Ressaisis-toi, Ricky, d'accord ? On parle de moi, ton meilleur ami, ton frère et ton ex-épouse.

— Et, alors ? Tu as bien dit mon ex-femme. J'ai refait ma vie avec la seule femme que je n'aie jamais aimée. Entre Érica et moi, il n'était pas question de sentiments, je t'assure.

— Tu es sérieux ?

— Notre mariage était arrangé, tu le sais !

— Qu'à cela ne tienne. Tu peux imaginer les gros titres de journaux et la réaction de nos partenaires ?

— Gio...

Comme en transe, il ne laissa pas Riccardo parler.

— Une vraie campagne de diffamation va s’ensuivre. Les uns parleront de ma trahison à ton égard tandis que d’autres évoqueront l’infidélité d’Érica pendant votre mariage. Mais, je te jure que je n’ai jamais osé la toucher durant votre union.

— Je sais, car tu es devenu distant quand nous nous sommes mariés. Je ne comprenais pas que c’était à cause de ton attirance pour elle. Pour moi, ton attitude froide à son égard était due au fait qu’elle est la fille de l’un de nos détracteurs.

— J’ai ta bénédiction ?

— Oui. Et, crois-moi, vous méritez le bonheur tous les deux. C’est vraiment une fille géniale et elle te va bien.

Face aux paroles de son ami, il se gratta la nuque, plus confus que jamais. Les choses ne se passaient pas comme il les l’avait toujours imaginées. Sénèque avait raison en affirmant : on souffre davantage dans l’imagination que dans la réalité. Tant de souffrance inutile !

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

— Je pense que j’ai tout gâché, elle ne veut plus me voir.

Ricardo éclata d’un rire sonore en lui tapotant amicalement l’épaule.

— Papa a raison, tu es vraiment amoureux d’elle et un tantinet stupide. Mais ne t’inquiète pas, si Camilla a su me pardonner, c’est qu’elle te pardonnera aussi. Le cœur d’une femme amoureuse est si immense.

— Tu crois ?

— Non, je le sais, Gio. Allez, arrête de te gaver d’alcool. Il est l’heure d’aller parler à ta dulcinée.

— Mais je ne...

— Elle est dans mon appartement à Città Alta.

— Tu es sûr qu'elle voudra me parler ?

— Oh que oui ! Je parie même qu'elle n'attend que ça. Néanmoins, tu as intérêt à prendre un grand bouquet de fleurs en chemin.

— Merci de me comprendre et de me soutenir, Ricky, dit-il avant de se sortir du bureau.

— Il n'a rien à pardonner, juste l'amour à célébrer.

— Tu fais de moi l'homme le plus heureux sur cette terre.

— Je t'aime bien, frérot !

— Idem !

À Città Alta, le concierge le reconnut aussitôt et le laissa entrer sans formalités. Son cœur battait à une vitesse jusque-là inconnue pour lui. Dans l'ascenseur, il révisa son plaidoyer, le cœur battant. Devant la porte de l'appartement de son meilleur ami, il fit une série de respirations profondes pour se calmer. Dieu du Ciel ! Jamais il n'avait été ainsi à cran, même pas pour des contrats qui valaient des centaines de millions d'euros. Pourquoi et comment ce bout de femme aux yeux verts et à la chevelure flamboyante le déstabilisait-il autant ? Mystère !

Il sonna deux fois sans interruption. Profondément concentré pour épier le moindre mouvement de pas dans la pièce, il ne parvint à entendre que les battements désordonnés de son propre cœur. Quelques secondes après, une mélodieuse voix enrouée demanda :

— Qui est-ce ?

— C'est moi.

Il s'installa un moment de silence avant qu'il ne demande d'une voix tintée d'inquiétude :

— Érica, tu es là ?

— Que veux-tu ?

— S'il te plait, ouvre ! Je veux... juste parler.

— Je n'ai rien à te dire.

— S'il te plait, Érica. Je promets de te laisser tranquille une fois que tu m'auras écouté.

Le silence s'éternisa un peu, si bien qu'il crut qu'elle n'allait pas ouvrir. Cette fois, il était armé d'une détermination farouche. S'il devait passer la nuit devant sa porte, il le ferait. Par chance, elle finit par ouvrir la porte et se dirigea vers le salon où elle s'adossa contre le mur en croisant les bras sur sa poitrine voluptueuse. Il dut s'obliger à détourner le regard, ce n'était pas le moment. Sa posture qui lançait un message bien clair : ne t'approche pas de moi.

— Tiens ! C'est pour toi.

Il lui tendit l'un des plus beaux bouquets qu'elle n'eût jamais vus de sa vie. En plus, c'étaient ses fleurs préférées. Érica se sentit fondre aussitôt. Mais, elle s'ordonna une attitude indifférente, car s'il pensait l'amadouer avec une merveilleuse composition florale, il allait bientôt déchanter.

— Je sais que tu aimes les Gertrude, j'ai demandé à la fleuriste d'y ajouter une touche de basilic que tu adores aussi pour rappeler la couleur

verte de tes beaux yeux.

La jeune femme prit le bouquet en évitant soigneusement de rencontrer son regard. Le parfum envoutant du basilic l'enivra ; elle avait envie de se jeter sur lui pour sa délicate attention à son égard. Un grand merci brûlait de traverser ses lèvres, mais elle ne réussit pas à dire un mot, de peur de perdre le contrôle et d'en dire plus qu'elle devrait. Elle résistait parce que cet homme, capable d'autant d'attention, a aussi le pouvoir pour de la faire souffrir. Elle mit les fleurs dans un pot, puis elle alla se placer devant la grande baie vitrée qui donnait sur le balcon.

Il vint doucement se placer derrière elle sans pourtant la toucher.

— Érica, c'est la première fois que ça m'arrive, et malheureusement pour moi, je ne suis pas doué avec les mots.

La contraction de ses épaules et de son dos lui fit comprendre qu'il ne s'y prenait pas de la bonne façon. Il devait rectifier le tir s'il voulait parvenir à lui faire entendre raison.

— Ce n'est pas une excuse pour mon comportement, je te l'accorde. Ce que je peux te dire c'est que je reconnais... m'être comporté en vrai crétin. J'ai eu entre les mains le plus beau des cadeaux, malheureusement, j'ai fait tout mon possible pour tout gâcher. Sache que je suis vraiment désolé pour cela.

Elle se retourna pour lui faire face. Ce n'était pas une sage décision, car maintenant leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Elle le fixa comme si elle voulait enregistrer le moindre détail de ce beau visage viril qui la hantait de jour comme de nuit. En fait, elle pensait à lui à tout bout de champ. Plus elle cherchait à le déloger de sa tête, plus il s'incrustait en elle. Mais, ce qu'elle lut dans ses yeux implorants la perturba profondément. Pour réussir à ne pas flancher, elle décida que la voie de l'attaque est la meilleure.

— Je ne suis pas une marionnette avec lequel jouer au chat et à la souris.

— Je t'assure que ce n'est pas un jeu pour moi non plus. Les choses me sont tombées dessus avec une telle force que je n'ai pas su assurer.

Quoi ? Elle avait du mal à y croire. Était-il en train de reconnaître qu'il s'était trompé et lui faisait-il des excuses ? Non, elle doit rester concentrée et déterminée. C'est sûrement une de ses manigances pour l'enjôler. Pointant l'index contre son torse d'acier, elle s'efforça de soutenir son regard et déclara d'une seule traite :

— Tu souffles le froid et le chaud en même temps. Une minute, tu prétends me désirer, celle d'après, tu me rejettes comme un chiffon usé.

— Je suis désolé que tu te sois sentie utilisée. Ça n'arrivera plus et sache que je ne prétends pas te désirer, mais... je suis fou amoureux de toi.

— Tu penses que je vais croire à ça ? dit-elle en pouffant de façon hystérique.

Quelle déclaration surprenante ! Elle ne rentrerait pas dans son jeu. Croire à de telles paroles relèverait de la pure stupidité. Hors de question de se laisser aller à l'espoir. Non, bien sûr que non ! Qu'il la désire, elle pouvait le comprendre, mais de là à parler d'amour, c'est ridicule. Même si elle mourait d'envie de... Son cœur traître la suppliait d'y croire tandis que sa raison résistait.

Un peu de distance entre eux s'imposait pour, non seulement reprendre son souffle, mais également harmoniser ses pensées et ses émotions. Elle se dirigea vers le salon et s'assit sur le divan qui trônait au milieu du salon.

— On ne traite pas une personne que l'on aime de cette façon. Tu m'as repoussée et je me suis sentie rejetée. C'est très douloureux, confia-t-elle.

— Je sais ! Je t'assure que ce n'était pas pour te faire souffrir. Seulement, je pensais à tort que t'éloigner de moi serait la meilleure chose pour tout le monde. J'ai voulu aussi te protéger.

Il se tenait maintenant accroupi devant le divan où elle se trouvait.

— Me protéger de quoi, au juste ?

Au bord des larmes, sa voix perdait déjà en fermeté.

— Du scandale qu'une relation comme la nôtre peut déclencher. Je me suis fait violence pour m'éloigner de toi. Je craignais de blesser mes proches pour des sentiments que je considérais comme passagers.

— C'est passé ?

D'abord, il hocha la tête, puis il posa sa main sur son genou en lui confessant :

— Ces derniers jours, j'ai découvert que c'est absolument impossible. Je ne peux plus et ne *veux* plus envisager ma vie sans toi, mon amour.

— Giuliano...

Pour l'empêcher de parler, il lui posa un doigt sur les lèvres.

— Tout est entre tes mains maintenant. Tu peux faire de moi l'homme le plus heureux de la terre, ou bien me condamner à l'existence la plus triste qui soit.

Elle demeura silencieuse un bon bout de temps. Pensant qu'elle ne lui donnerait pas de réponse, il se leva pour mettre un peu de distance entre eux. Il avait besoin de recul pour digérer son refus.

— Pour une personne qui n'est pas douée pour les paroles, tu t'en sors plutôt bien, l'entendit-il dire.

Se retournant, il trouva sur son visage un sourire timide... mais d'un rayonnement à couper le souffle. Tout son être fut enveloppé d'une chaleur indicible. Dans ces veines coulait une énergie pure qui le mettait dans un état euphorique.

Il se rapprocha d'elle avec une démarche de félin et dans ses yeux se lisait la lueur victorieuse d'un prédateur. Il lui tendit la main. Lentement, elle la prit. Quand il l'attira à lui, elle atterrit contre son torse comme si elle

avait été une poupée de chiffon. La serrant dans ses bras, il huma le parfum de ses cheveux. Une fragrance enivrante qui l'apaisait chaque fois qu'il l'enlaçait tendrement. La chaleur de son corps souple contre le sien le remplait d'une sérénité immense. Mais, le tremblement de son corps ne lui échappa pas. Ce fut à ce moment-là qu'il comprit qu'il ferait tout pour la rendre heureuse jusqu'à la fin de ses jours. Sans doute, il serait sûrement un homme meilleur à ses côtés. Elle devait enfin savoir à quel point elle comptait pour lui.

— Tu me donnes des ailes, Érica, lui dit-il au creux de l'oreille en la mordillant.

Elle le bloqua en posant fermement sa main là où battait son cœur pour le sentir battre au rythme du sien. Relevant la tête, elle souda ses yeux aux siens. Ses mains sur son torse tremblaient, car elle vivait un rêve. Le plus beau rêve de toute sa vie.

— Tu dois d'abord me promettre une chose.

— Tout ce que tu veux mon cœur.

— Promets-moi de... ne plus m'éloigner de toi, dit-elle des trémolos dans la voix.

— Je le jure, répondit-il sans aucune hésitation.

Finalement... elle se jeta à son cou en le remplissant de baisers. Son rire se mêlait aux larmes. C'étaient des larmes de joie.

— Tu as failli me rendre folle, tu sais ?

— Pour ça, j'ai failli me rendre fou, moi aussi. Tu me manquais à en mourir. Au début, je luttai pour ne pas céder à l'envie d'entendre ta voix, ensuite, tu ne voulais plus me parler. C'était l'enfer. Mais, c'est fini maintenant.

— Tu as intérêt, le menaça-t-elle. Je ne te laisserai plus faire dorénavant.

— Cette menace sonne si douce à mes oreilles, plaisanta-t-il, plus heureux que jamais.

Ils éclatèrent de rire avant de souder leurs lèvres en un baiser fusionnel tandis qu'ils se dirigeaient vers la chambre dans un accord tacite. Giuliano était aux anges de pouvoir enfin porter son merveilleux fardeau dans les bras.

Quand il la déposa sur le lit, il s'arrêta un instant pour la contempler, car il peinait à croire à sa chance. Elle est le plus beau cadeau que la vie lui offrait. Sa stupidité avait failli les condamner à une vie terne et fade. Heureusement pour eux, ils avaient eu leur fin heureuse même s'ils avaient quand même perdu beaucoup de temps. Maintenant, ils allaient s'appliquer pour rattraper ce retard.

— Jamais plus, nous ne nous laisserons. Promets-le-moi !

— Promis, juré !

Elle accompagna ses paroles d'un baiser qu'elle donna à ses doigts croisés comme gage de sa promesse.

Il scella leur pacte par un baiser d'une douceur et d'une lenteur bouleversante qui fit monter des larmes aux yeux de la jeune femme. L'urgence de s'enivrer du corps de l'autre remplaça vite la douceur et la lenteur. Ils s'aimèrent comme si le sort de l'humanité en dépendait. Giuliano lui montra par des actes combien il la désirait et l'adorait. Pendant tout le temps où il explora son corps, il l'abreuva de tendres paroles qui l'enivrèrent complètement. Elle se laissa conduire jusqu'aux cimes de l'extase. À son tour, elle lui fit comprendre combien elle lui appartenait. Dans chacun de ses baisers et de ses caresses, elle lui fit comprendre combien son être et son âme lui appartenaient depuis la nuit des temps. Ce fut non seulement un festin pour leurs deux corps qui s'entendaient à merveille, mais ce fut aussi deux âmes sœurs qui se retrouvaient. Ils se prenaient la main pour se diriger vers la merveilleuse destinée des amoureux. Oui, les rêves, si l'on y croit vraiment, finissent par se réaliser, car la vie finit toujours par conduire chacun de nous à la place qui lui est destinée. La leur était dans les bras l'un de l'autre.

OceanofPDF.com

Épilogue

À quelques mois de leurs retrouvailles, Érica peinait encore à croire à son bonheur. Ses rêves s'étaient réalisés au-delà de tout espoir. Elle vivait un moment de grande sérénité, de quiétude et d'amour immense. Même si son histoire familiale faisait encore tache sur le tableau. Avec l'aide de son fiancé, elle avait appris que sa mère était décédée depuis quelques années. La seule personne qui pouvait lui apprendre les raisons du départ de cette dernière restait son père. C'est pourquoi, après l'avoir affronté pour le saccage de son appartement, elle avait retiré la plainte. Elle espérait encore avoir une relation avec lui un jour et découvrir enfin la vérité sur les secrets familiaux.

Aujourd'hui, elle allait unir sa vie à son grand amour devant Dieu et les hommes. Pour un jour aussi important, elle avait laissé son ressentiment envers son père et lui avait demandé de l'accompagner à l'autel. Elle lui tendait la main pour tourner la page et se construire une nouvelle relation père fille fondée sur le respect et la considération. Orgueilleux, il avait décliné l'invitation. Heureusement, Teo, en bon patriarche de leur belle famille élargie, lui avait offert son aide.

— Si tu me permettais, ce serait un honneur pour moi de t'accompagner.

— Merci, Teo, ça me touche.

— Je veux que le monde entier sache que vous avez le soutien de la famille, Gio et toi.

Son épouse, Marta, les traitait, Camilla et elle, comme les filles qu'elle n'avait pas eues. Le soutien de leurs proches représente tout pour elle et son fiancé.

Au bras de Teo, elle luttait contre l'amertume pour l'absence de ses parents, le jour le plus important de sa vie.

La chorale entonna la marche nuptiale, et ils avancèrent dans l'allée remplie de pétales rouge et blanc. Tandis que l'assemblée n'avait d'yeux que pour la mariée, elle se concentrait sur l'homme qui l'attendait devant la nef. L'amour de sa vie. Elle vivait pour la deuxième fois ce scénario, mais, cette fois-ci, c'est la bonne personne qui l'attendait devant l'autel. Aujourd'hui, cet homme ne se tenait pas là en tant que témoin, mais il est le marié. Leur chemin avait été pavé de beaucoup d'embûches. L'important, c'est qu'ils n'avaient pas baissé les bras. Ils avaient lutté pour leur amour et maintenant, un avenir prometteur s'offrait à eux. Ils ne seront plus jamais solitaires à lutter contre les aléas de la vie. Désormais, ils affronteraient tout à deux.

— Tu ne seras plus jamais seule, lui avait-il promis.

Cette promesse, il la maintenait chaque jour par son soutien indéfectible et ses attentions.

— Voici ta moitié, mon garçon ! Fin de la pénible attente, déclara Teo à Giuliano.

Les deux hommes échangèrent une accolade affectueuse avant que le vieil homme ne les laisse devant le prêtre. À travers son voile, elle remarqua toute l'émotion de son futur marié. Sa mâchoire durcie trahissait son immense émotion. D'instinct, elle lui prit la main pour le réconforter. Les yeux fixés sur elle, il emprisonna sa main entre les siennes, et y déposa un baiser.

— Je t'aime à en mourir, Érica.

— Je t'aime aussi.

— Soyez patients, mes enfants ! On n'a pas encore commencé, intervint le prêtre.

Le rire des invités les sortit de leur bulle. Ils se souvinrent qu'ils n'étaient pas seuls, mais devant une centaine de personnes pour sceller leur union. Un jour sacré pour eux devant leur famille acquise et leurs amis. Le futur s'annonçait idéalement lumineux. Fidèle à sa promesse, il se montrait toujours aux petits soins avec elle. Très amoureux, il ne perdait aucune occasion pour lui déclarer son amour et le lui prouver. Chaque instant à ses côtés lui faisait découvrir des aspects de sa personnalité qu'elle n'aurait jamais imaginée. Souvent, il l'appelait en journée pour entendre le son de sa voix, affirma-t-il. Entre rires et déclaration d'amour, ils discutaient de tout et de rien. Au téléphone, il lui chantait : *I just call to say i love you, darling*. Il avait réduit ses heures de travail pour passer plus de temps avec elle. De son côté, elle remerciait la providence pour leur fin heureuse. Malgré les obstacles, aujourd'hui, elle vivait avec l'homme de sa vie. Giuliano se montrait littéralement avide de ses attentions, et elle ne manquait jamais de les lui accorder.

La voix du prêtre la sortit de ses pensées.

— Nous sommes ici présents, devant Dieu, pour célébrer l'union de Giuliano et Érica...

C'est en fixant leurs doigts joints sous son voile qu'elle suivit les sacrements du mariage.

— Chère Érica et cher Giuliano ! Vous voilà unis par les liens du mariage ! Unis pour la vie !

Enfin !

— Giuliano, vous pouvez embrasser la mariée, continua l'officiant.

Il releva délicatement les pans de son voile. Ses mains tremblaient légèrement.

— Que tu es belle, mon amour ! s'exclama-t-il.

— Toi aussi, tu es très beau !

Ils s'embrassèrent sous les clameurs de la foule. Tous les présents partageaient leur bonheur. Aucun jugement ni critique ne planait sur leur union.

Contrairement aux prévisions de Giuliano, les journaux s'étaient attardés très peu sur leur union en soi. Ils s'étaient concentrés sur le fait que les deux actionnaires majoritaires de Ravasio Group étaient passés en un temps record de playboys à maris heureux. La prouesse de conquérir deux cœurs indomptables réalisés par leurs épouses avait fait les choux gras des tabloïdes.

En sortant de l'église, une pluie de riz les accueillit sous les hourras de la foule. En voyant les visages radieux de Riccardo, Camilla, Teo et Marta, elle remercia le ciel de posséder finalement la famille aimante et unie, dont elle avait rêvé toute son enfance. Son seul regret restait celui de n'avoir pas connu le père de Giuliano. Souvent, elle l'écoutait pendant des heures lui parler de cet homme exceptionnel. Ainsi, sa gratitude et son admiration à son égard ne cessaient de croître.

Dans leur séjour, elle avait mis un grand portrait d'eux souriant, le jour de ses dix-huit ans, quand il avait obtenu son permis de conduire. Le sourire du père et du fils, en ce jour spécial, lui confirmait la chance que leurs enfants auraient de jouir d'un père comme Giuliano. Avec le bon exemple reçu, il serait sans doute un père fantastique à l'instar du sien.

Tous ses objectifs se réalisaient. Avec l'aide de son époux, elle avait entamé l'ouverture de sa pâtisserie. Alors que tout était au point, un imprévu s'était présenté. Un heureux imprévu. Jamais un contretemps n'était autant le bienvenu. Elle avait découvert qu'elle attendait leur premier bébé. La joie et la gratitude pour cette nouvelle vie qui, grandissait en elle l'avaient poussée à reporter le projet de la pâtisserie pour vivre convenablement sa grossesse et les préparatifs de son mariage. À l'idée que, dans quelques mois, un autre être issu de leur union pointerait son nez, elle pleurerait de joie. Désormais, elle ne regardait plus derrière elle. Tout son regard était fixé vers le futur. Qui sais, peut-être qu'un jour elle retrouverait sa mère pour enfin comprendre les raisons de son départ. Son époux avait engagé les meilleurs détectives pour cela. En attendant, elle n'avait qu'une hâte : vieillir à ses côtés maintenant qu'ils sont unis pour la vie.

OceanofPDF.com

AVANT DE NOUS QUITTER

Chère lectrice,

Merci infiniment, pour m'avoir fait confiance et choisi ce roman. S'il vous a plu, n'hésitez pas à me laisser un commentaire sur Amazon pour me dire les choses qui vous ont touché dans l'histoire. Cela m'aidera beaucoup, car des retours constructifs m'aideront à améliorer et à affiner mon écriture, sans oublier que vos commentaires permettront de faire connaître le roman à d'autres.

Merci !

Par ailleurs, vous pouvez me contacter à l'adresse suivante : contact@Jidoumav.com

Vous pouvez aussi découvrir toute mon actualité sur : www.jidoumav.com. Ou mes réseaux sociaux :

Facebook /Jidou Mav

Instagram /Jidou Mav

J'y publie des nouvelles, je parle des protagonistes de mes romans, des sujets liés aux relations amoureuses et bien d'autres... Au plaisir de vous y accueillir !

À très bientôt !

Ne manquez pas la suite de la série

Méprise amoureuse

Seconde chance

La peur d'aimer

Sentiments éternels

OceanofPDF.com